

EDITORIAL

Plusieurs contacts téléphoniques puis des mails échangés en 2013 avec M. Ludovic PETHO nous apprenaient qu'il existait un cahier tenu par l'abbé MAMIAS alors curé de VANDIERES, décrivant le vécu des habitants de la commune pendant les premiers mois de la guerre 1914-1918. Les échanges se sont poursuivis début 2014 et finalement, M. Ludovic PETHO arrière petit neveu de l'abbé MAMIAS, est venu en mairie le 28 juillet 2014 pour me remettre ce document.

Le récit commence le 30 juillet 1914 et se termine le 26 septembre 1914, veille de l'arrestation de l'abbé MAMIAS par les allemands. Sa lecture m'a convaincu de mettre au jour le jour, cent ans après, le texte intégral des écrits de l'abbé sur le site internet de la commune.

J'ai aussi tenu à diffuser à la suite de ce récit les différentes versions que j'ai trouvées concernant la mort de l'abbé MAMIAS.

- *La première est fondée sur le bouche à oreille.*
- *La seconde provient d'un article du Souvenir Français.*
- *La troisième est dûe aux écrits de l'Abbé Fernand Pinot qui, séminariste au déclenchement du conflit, a rejoint VANDIERES et a été proche de l'Abbé MAMIAS jusqu'à sa mort.*

Monsieur Ludovic PETHO m'ayant remis en même temps que le cahier tenu par l'Abbé MAMIAS une copie d'un document en possession de sa famille, j'ai estimé utile de rajouter à la suite de ces trois versions les 7 premières pages de ce document qui éclairent la personnalité du major VON KEYSER et évoquent les possibles raisons de la mort de l'abbé MAMIAS.

Enfin au moment où nous mettons sur le site internet le dernier document ci-dessus, la petite nièce de l'Abbé MAMIAS, Mme NICOLAS me demande au cours d'un entretien téléphonique, si la commune peut mettre en place une plaque en souvenir de l'Abbé MAMIAS qu'elle a commandé dans une entreprise de Pompes Funèbres de Pont à Mousson. Au cours de notre conversation elle me dit posséder un certain nombre de documents qui s'ajoutent au dossier.

J'ai jugé nécessaire pour ceux qui n'ont pas accès à internet et pour ceux qui préfèrent encore la lecture « papier » d'imprimer l'ensemble des documents parus sur le site internet de la commune. J'en profite pour rajouter quelques photos supplémentaires.

La municipalité n'oublie pas le destin tragique des autres morts de la commune de cette guerre 1914-1918, les photos des plaques du monument aux morts rappellent leur souvenir.

Je tiens à remercier les deux secrétaires de mairie qui ont permis la réalisation de ce document, Laurence RADET qui a tapé tous les articles aidée par Pascale DORMOY ainsi que Gilbert LEFORT qui a mis les articles chaque jour sur le site internet.

Claude ROBERT

INFORMATIONS POUR LE LECTEUR

Il nous a semblé utile de donner quelques informations au lecteur pour la bonne compréhension du récit de l'Abbé Mamias.

AVERTISSEMENT

Le journal de l'abbé MAMIAS est la propriété exclusive de la famille qui nous l'a aimablement prêté.

Toute utilisation, même partielle, est soumise à l'autorisation du maire après validation de la famille.

LEXIQUE

Un certain nombre de mots ou de noms ont été difficiles à déchiffrer. Ils ont été mis **en rouge** car nous ne sommes pas certains de l'orthographe.

Certains termes utilisés par l'Abbé Mamias vous sont expliqués ci-dessous.

1. **BLOCARD** (le 02 août) : Partisan d'un bloc politique de gauche.
2. **UHLAN** (le 06 août) : Cavalier armé d'une lance dans les armées germaniques (similaire au lancier des armées françaises).
3. **KREISDIRECTOR** (le 07 août) : C'est l'équivalent d'un sous-préfet en France.
4. **REITRES** (le 09 septembre) : Cavalier allemand, guerrier brutal.



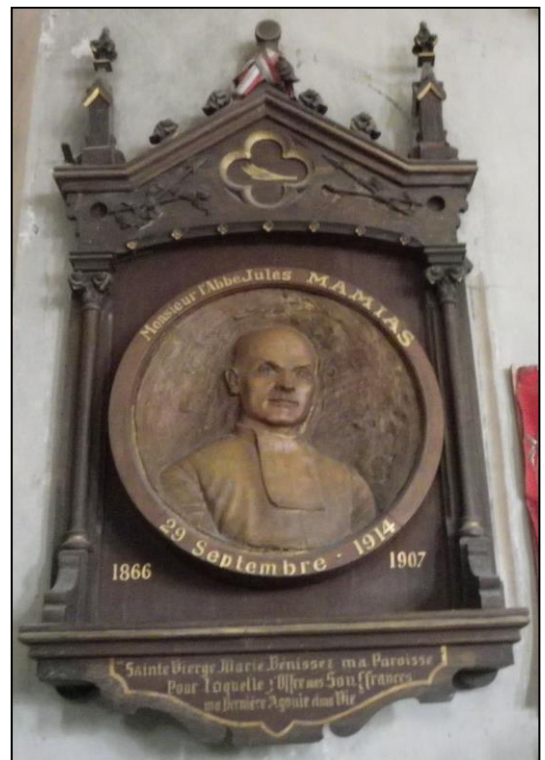
M. Lou PETHO près de la tombe de l'Abbé Mamias



M. Lou PETHO et M. ROBERT sous la plaque de commémoration à l'église



Plaque commémorative à l'église



Portrait de l'Abbé Mamias à l'église

JEANNE D'ARC Journal

de
l'abbé Marnas
août septembre 1917



Guerre de 1914

Notes prises au jour le jour depuis le début de la campagne, à partir du moment où nous n'avons plus reçu de journaux.

Jeudi 30 juillet 1914

Les chasseurs du 26^{ème} bataillon occupent militairement le village.

Vendredi 31 juillet 1914

Je vais dans la matinée faire visite à Monsieur le Maire de Villers et à sa famille. A Villers, dans le village et à la cure c'est la consternation. Monsieur le curé pleure, sa mère pleure, sa sœur est au lit : le frère qui habite Pont-à-Mousson est arrivé le matin en toute hâte annoncer que c'est fini, qu'il n'y a plus d'espoir, qu'il faut s'attendre à un ordre de départ le soir même. Monsieur le curé a préparé son petit bagage, mis ordre à ses affaires et attend. Pont-à-Mousson a été barricadé, les hommes valides ont été éveillés la nuit pour aider les chasseurs à tendre des fils de fer et c'est après ce travail impressionnant que Monsieur SCHMIT est venu en courant prévenir son frère. A Vandières on est calme.

Après-midi, j'apprends que les Allemands on fait des tranchées à Arry. On les voyait travailler de Pagny depuis plusieurs jours. Je veux voir et je vais prendre en passant le voisin de Vittonville. Il m'apprend que la veille il a essayé de faire visite au curé d'ARRY en passant par La Lobe. A La Lobe il a été reconduit par un gendarme jusqu'à la frontière française après qu'il avait du donner son nom.

Force nous fus de changer de projet. Ne pouvant aller à Arry par le chemin du bois, nous nous sommes approchés de la frontière et l'avons longé par les hauts, saluant une dernière fois Metz et la Seille. Les paysans de Lorry et de Mardigny et de Cheminot faisaient tranquillement la moisson des blés tandis que les routes étaient occupées militairement par des soldats Allemands qui avaient creusés des tranchées.

Nous gagnons le petit bois de sapins qui domine la crête est et nous descendons à Bouxières saluer l'abbé Rolland et sa famille. Lui est très calme et ne semble pas se douter de la gravité de l'heure. Le village s'est affolé sur les racontars du maître d'école qui a conseillé au maire et à ses notables de passer la nuit à la mairie. Monsieur le Curé nous accompagne par le bois jusqu'à Champey où la route est barrée et les douaniers en grande tenue de mobilisation. C'est un va et vient continuel de piétons, de voitures, de cyclistes qui vont à la frontière saluer le gendarme allemand et s'en retournent à Pont à Mousson. Nous rencontrons des ouvriers des forges qui nous disent que deux fourneaux sont éteints et qu'ils sont renvoyés dans leur pays. Rien n'est rassurant mais on sent au fond de tous les cœurs un souffle patriotique qui reconforte.

A Vandières rien de nouveau ; les trains cependant ne passent plus depuis 1 h de l'après midi. Les allemands ont parait-il coupé la ligne en deçà de Novéant sur une longueur de 400 m. Les français ont démonté les aiguilles à Pagny. On parle de mobilisation.

Et en effet à 8h du soir, une trentaine d'hommes et jeunes gens reçoivent leurs feuilles de route. Quelques un viennent se confesser et tous partent sans retard et sans récrimination. Parmi les partants de ce jour là je confesse Lorrain le fermier qui amène son ami Emile

Honorat qui n'a cependant pas son ordre de convocation. Fernand Boudat vient m'apporter sa feuille par laquelle il est appelé pour quelques jours seulement et il s'en va convaincu qu'il va revenir bientôt. Hélas ! C'est M. Gustave Pinot, M; Camille Pinot, M. Alfred Padroutte, Alfred Pinot qui se succèdent et viennent prendre leur précaution craignant d'être appelés subitement.

Il est minuit, les hommes sont partis prendre le train à Pont à Mousson. C'est le seul et le dernier qu'on entend. Il remonte lentement la vallée.

C'est après tant d'émotions qu'on se couche demandant au sommeil qui ne vient pas un peu d'oubli et de repos.

Samedi 1^{er} août 1914

Le lendemain samedi, lever de grand matin. Je chante la messe comme à l'ordinaire. Il n'y a pas 2 femmes de plus. Après la messe, Albert Hatrisse, Fernand Padroutte, E Chapelier me demandent de les confesser : on ne sait pas ce qui peut arriver.

Et je pars à Pont à Mousson. La route a été barricadée près de la ferme de M. Lorrain et des chasseurs à cheval du 12^{ème} sont là qui font le guet.

A 800 m du village je rencontre M. le curé de Norroy qui venait chez moi. Je l'invite à m'accompagner à Pont à Mousson pour acheter des hosties et recueillir quelques nouvelles. La route est barrée à la chapelle de Rieupt et tout le long du chemin on rencontre des chasseurs à pied sac au dos : nouvelle barrière au Pontisol ; autre encore à la barrière du chemin de fer. Pas de difficultés pour passer. Nous entrons enfin à Pont à Mousson. Les factionnaires font descendre du trottoir et ne laissent pas approcher de la caserne dans la cour de laquelle tous les paquetages sont prêts et installés sur des chars que des chevaux réquisitionnés en ville pendant la nuit emmèneront à la première alerte. Une foule stationne devant la caserne et je parlemente avec deux sous-lieutenants pour obtenir l'autorisation de voir quelques soldats parents ou amis. Louis Collon qui était en permission de 15 jours et qui expirait le jeudi seulement a été rappelé par lettre individuelle et prié de rejoindre son régiment, le 26^{ème} à Nancy.

Nos courses terminées en ville, nous nous dirigeons vers nos paroisses. A la sortie de Pont nous rencontrons M. Lamy en voiture qui rebrousse chemin et nous déclare qu'on ne passe pas sans une autorisation du commandant. Qu'à cela ne tienne, nous voilà partis chez le commandant. Mais où demeure t-il ? Nous descendons à la caserne et exposons notre situation ridicule au s/lieutenant de garde. Il a l'air de se moquer de nous et pour tout renseignement nous apprend que c'est l'ordre de mobilisation et que les lignes franchies nous ne les franchirons plus.

Il faut cependant rentrer pour confesser le soir et faire son service dimanche et enfin rassurer les populations aux abois. Nous passerons par le haut de Rieupt. Et nous mettons le projet à exécution quand avant de quitter la ville nous rencontrons un capitaine fort amiable à qui nous exprimons notre embarras. Il nous parle d'excès de zèle de la part des subalternes et nous assure que nous passerons. Forts de sa parole nous passons la 1^{ère} ligne, puis la seconde, puis la troisième. Ce devait être fini. Poignée de main au cher voisin de Norroy et séparation, lui se rend à Norroy et moi apparemment sans encombre à Vandières.

Et j'allais tout suant, sous un soleil de plomb; il faisait une chaleur sénégalienne. Arrivé sur la hauteur de Vandières à un Km à peine, je me suis arrêté par un chasseur qui croise la baïonnette et me déclare à moi 60^{ème} peut-être arrivé là qu'on ne passe pas. Je demande à parler à l'officier. L'officier répond : on ne passe pas ordre du commandant. Il est midi !

Puisqu'il faut en passer par là, j'emprunte une bicyclette à une dame qui me la confie très obligeamment et en route pour Pont à Mousson, parler au commandant de ma situation et de celle de mes paroissiens : ils sont bien 90 qui attendent là depuis plus de 3H.

A l'autre barrière de la chapelle de Rieupt, à plus de 2 Km l'officier me déclare qu'on ne passe plus ni d'un côté ni de l'autre. Alors ?

Alors je cours rendre ma bicyclette à sa propriétaire et je tente un suprême effort. J'enjambe un sentier qui monte dans les vignes et sans être nullement inquiet j'arrive tout trempé de sueur, anéanti de fatigue, de faim et de soif chez mon confrère qui achevait tranquillement son diner. Enfin, j'avais un abri et après m'être là réconforté je reprends le chemin de Vandières par les hauts. Un poste établi sur la hauteur me déclare qu'on ne passe pas mais qu'il me suffira de parler au capitaine pour que je puisse rentrer chez moi. Ce qui fut fait vers 4H !

De la guerre point de nouvelles, de la France point de nouvelles, de ma famille pas de nouvelle. C'est d'un triste ! Plus de train, plus de bruit dans les rues ! On sent que quelque chose de grave se passe : on craint tout et on n'espère rien. On a peur de voir s'écouler les heures qui paraissent longues et monotones.

Je confesse et voici des hommes qui arrivent tout émotionnés et puis j'entends le tambour qui annonce la mobilisation générale. A partir de minuit tous les hommes valides doivent avoir quitté Vandières. A 6H du soir il n'y en avait plus un au village. Quel consolant spectacle de voir des pères de famille quittés leur femme et leurs enfants et s'en aller dans l'incertain faire leur devoir. Tous font simplement leur devoir. C'est sublime ! c'est héroïque. Je ne sais qui admirer davantage de ces hommes qui partent avec entrain ou de ces femmes qui font en silence, cachant une larme bien amère, les préparatifs pour le grand départ.

Et puis ce sont les chevaux, et puis ce sont les bestiaux, les vaches, et puis les chariots. A 7H c'est fait plus personne, plus rien au village.

Est-ce la guerre ? Nous n'en savons rien. J'avais demandé à mes gens de ne pas s'affoler même quand ils entendraient sonner la mobilisation générale. Et ils ne se sont pas affolés. Il y a encore une lueur d'espoir ! Ce sont de sages précautions sur les frontières.

Dimanche 2 août 1914

Belle communion le matin, les jeunes gens et beaucoup d'hommes qui restent pensent que la prière et leur grand devoir et leur grande puissance. La plupart des jeunes gens accompagnent les bestiaux ; les chevaux à Domèvre, les vaches à Waville. A la grand messe tous les membres des familles catholiques sont là : mais que de vides dans les bancs des hommes ! Sérieux impressionnant au milieu d'un peuple en larmes ! Belle assistance au chapelet et à la prière du soir. Les blocards cependant ne sont pas là : ils ne connaissent pas le Bon Dieu ; ils n'ont pas besoin de le prier !

Lundi 3 août 1914

Départ de M. **Solari** et de Paul Compas qui vont prendre du service. Les hommes et les jeunes gens qui accompagnaient les bestiaux à Domèvre ont vu les hommes de Vandières

mobilisés le samedi. Ils sont parqués dans un pré en plein soleil. Défense de passer les barrières. L François et Hub Darmois aux colonies sont renvoyés dans leurs pays.

Mardi 4 août 1914

La situation s'aggrave toujours. L'état de siège est officiellement proclamé ! Départ de tous les jeunes gens qui se confessent et communient avant de partir : Huchot, Beurotte, Marcel Pinot, L. Grosse.

Mercredi 5 août 1914

M. Brouant exempt de service. M. **Auguste Rouyer**, M. **Auclin** vont se mettre à la disposition de la patrie. On parle de déclaration de guerre. On s'attend à une alerte. Les 2 gendarmes de Nomeny ont été pris à leur bureau.

Jeudi 6 août 1914

La guerre est déclarée. A midi on entend le canon, quelques coups de fusils sont tirés sur les hauteurs de Vittonville. On nous dit qu'un lieutenant de chasseurs à pied a été tué. Un trompette du 12^{ème} chasseur à cheval a été tué près de Lesménils. Son lieutenant a juré de venger sa mort. Il fait prisonnier 3 uhlands et passe son sabre au travers de la gorge d'un officier prussien.

Bonnes nouvelles : les français sont entrés à Château Salins et à Dieuze : on dit que le 153^{ème} a traversé ces deux villes.

Les prussiens ont envahi le Luxembourg et attaqué la Belgique.

Vendredi 7 août 1914

1^{er} vendredi du mois. Très belle communion. Alerte à la fin de la messe. Une femme née Emile Beurotte en délire vient annoncer que les Prussiens sont à Pagny. J'essaie de retenir les femmes dont la plupart perdent la tête et se précipitent hors de l'église après la communion.

En effet, la fusillade commence sous Châtillon on tire sous les Bergeries en Mervaux ; à 9H on apporte sur une civière un uhlan blessé, c'est un officier de 24 ans, saxon dit-on et protestant. Il est déposé sous le hangar de M. Quenette où bon nombre de curieux et de curieuses viennent le voir. Un sous lieutenant de chasseurs à pied a fait les premiers pansements quand j'arrive. Le blessé est chargé sur la voiture de M. Quenette qui le conduit à l'hôpital de Pont à Mousson où M. Bertrand est allé hier se réfugier pour accompagner sa femme malade qui souffre de violentes coliques néphrétiques. Avant-hier le jardin de M. Bertrand a été occupé militairement et M. Bertrand est là exposé aux premières balles. Ils sont très courageux, ils ne veulent pas abandonner leur maison à cause du danger ils mourront ensemble s'il le faut.

Hier le capitaine a décidé qu'il fallait évacuer l'immeuble. M. Bertrand va à Pont à Mousson demander si sa femme et lui ne pouvaient pas reçus à l'hôpital. De retour dans la matinée il fait faire les préparatifs.

On dit que plusieurs uhlands ont été tués sous Châtillon. Un des leurs est venu se rendre avec cheval, armes et bagages à la mairie de Pagny où il donne des poignées de mains à tout le monde. Il donne quelques renseignements sur la position des troupes : un régiment de saxons est à Novéant prêt à envahir.

Le uhland vient de traverser Vandières à 2H : il marche entre deux soldats français et son cheval le suit. C'est un lâche déserteur qui aurait pu rejoindre son régiment ; il a préféré déposer les armes. Toute la population s'était portée sur son passage.

Jusqu'alors j'ai confessé beaucoup d'officiers, de sous officiers et de soldats. Hier 4 sergents et un sous-lieutenant de la même compagnie, la 4^{ème} du 26^{ème}. Que de bien on ferait si on pouvait aborder ces jeunes gens ! Et comme on admire les desseins de la Providence et sa miséricorde et sa tendresse envers ceux qui la prient ou ceux pour qui on la prie !

J'ai confessé Julien Perrin dans la rue, Paul Quenette auprès du hangar de M. Brandbourger.

Une jeune femme de 35 ans, la comtesse de la Prade, accompagnée de ses 3 enfants, un de 9 ans, le 2^{ème} de 7 ans et l'autre de 5 ans et leur institutrice, chassée d'Ars sur Moselle arrive à pied à Vandières exténuée et fort inquiète. Elle était en villégiature chez sa tante, la veuve d'un ancien Kreisdirector de Metz, mort il y a 2 ans. Quand les bruits de guerre sont devenus plus alarmants, son mari soldat français est rentré à Paris laissant penser qu'il sa femme en sécurité. Bien qu'elle ne fut qu'une femme et la nièce de la veuve d'un allemand, elle reçut l'ordre de quitter le territoire allemand dans l'espace d'une heure.

La pauvre dame qui avait passé la nuit avec sa famille chez Donnén est partie à pied pour Pont à Mousson où je l'ai fait accompagner par Fernand Pinot.

Elle avait vu notre détresse sans doute et tout simplement elle nous fait parvenir par Fernand, un pain à la famille Donnén, aux Pinot et à moi. On n'est pas fier en temps de guerre : une miche de pain fait plaisir. Que le Bon Dieu accompagne et dirige ces pauvres voyageurs ainsi que les nombreux étudiants français attardés en Allemagne où ils villégiaturaient.

Adresse du comte de la Prade :

31 Avenue Henri Martin Paris

Adresse de la mère de Madame de la Prade :

Baronne de Baye

58 Avenue de la grande Armée

Sergent Pinot du 26^{ème}

9 rue Pécelet Paris XV

s/lieutenant Kiehl

80 rue de Varenne ministère du travail

Sergent Barthelemy

14 Place Duroc Pont à Mousson

Sergent Balin, neveu de l'Abbé Thiriet curé de Lucey

Je viens de lire et de transcrire le message du Président de la République à la nation. C'est un chef d'œuvre d'athéisme. L'humanité en détresse a sous tous les cieux et dans tous les temps, imploré le secours de la divinité, et le chef de la grande nation, la nation civilisée ne fait pas même ce qu'on fait les païens et les sauvages de tous les temps !

A mon Dieu, ayez pitié de la France non pas à cause de ses gouvernants mais à cause de tant d'âmes droites innocentes et pures qui multiplient les prières et les sacrifices pour son salut !

A la nation

La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée qui est un insolent défi au droit des gens.

Avant qu'une déclaration de guerre nous ait encore été adressée, avant même que l'ambassadeur d'Allemagne eut demandé ses passeports, notre territoire a été violé.

L'empire d'Allemagne n'a fait hier soir que donner tardivement le nom véritable d'un état de fait qu'il avait déjà créé.

Depuis plus de 40 ans les Français dans un sincère amour de la paix, ont refoulé au fond de leur cœur le désir des réparations légitimes ; ils ont donné au monde l'exemple d'une grande nation qui définitivement relevée de la défaite par la volonté la patience et le travail, n'a usé de sa force renouvelée et rajeunie que dans l'intérêt du progrès et pour le bien de l'humanité.

Depuis que l'ultimatum de l'Autriche a ouvert une crise menaçante pour l'Europe entière, la France s'est attachée à suivre et à recommander partout une politique de prudence, de sagesse et de modération.

On ne peut lui imputer aucun acte, aucun geste, aucun mot qui n'ait été pacifique et conciliant.

A l'heure des premiers combats, elle a le droit de se rendre solennellement cette justice qu'elle a fait jusqu'au dernier moment des efforts suprêmes pour conjurer la guerre qui vient d'éclater et dont l'Empire d'Allemagne supportera devant l'histoire l'écrasante responsabilité.

Au lendemain même du jour où nos alliés et nous, nous exprimions l'espérance de voir se poursuivre pacifiquement les négociations engagées, sous les auspices du cabinet de Londres, l'Allemagne a déclaré subitement la guerre à la Russie, elle a envahi le territoire du Luxembourg, elle a outragé, insulté la noble nation belge, notre voisine et notre amie, et elle a essayé de nous surprendre traîtreusement en pleine conversation diplomatique.

Mais la France veillait aussi attentive que pacifique, elle s'était préparée, et nos ennemis vont rencontrer sur leur chemin nos vaillantes troupes de couverture qui sont à leur poste de bataille à l'abri desquelles s'activera méthodiquement la mobilisation de toutes forces nationales. Notre belle et courageuse armée que la France accompagne aujourd'hui de sa pensée maternelle, s'est donnée toute frémissante pour défendre l'honneur du drapeau et le sol de la patrie.

Le Président de la République interprète de l'unanimité du pays exprimé à nos troupes de terre et de mer l'admiration et la confiance de tous les Français.

Etroitement unie en un même sentiment, la nation persévéra dans le sang froid dont elle a donné depuis l'ouverture de la crise la preuve quotidienne.

Elle saura comme toujours concilier les plus généreux élans et les ardeurs les plus enthousiastes avec cette maîtrise de soi qui est le signe des énergies durables et la meilleure garantie de la victoire.

Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit dont les peuples non plus que les individus ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale, celle sera héroïquement défendue par tous ses fils dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement rassemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique.

Elle est fidèlement secondée par la Russie son alliée ; elle est soutenue par la loyale amitié de l'Angleterre et déjà de tous les points du monde civilisé viennent à elle les sympathies et les vœux car elle représente aujourd'hui une fois de plus devant l'univers la liberté la justice et la raison.

Hauts les cœurs et vive la France !
Paris le 4 août 1914
Raymond Poincaré
Pour le Président de la République
Le Président du Conseil
René Viviani

Nouvelles affichées à la mairie à 6H du soir :
Un général allemand est fait prisonnier à Liège.
Un navire français Pluton a capturé et ramené à Cherbourg un navire de commerce allemand.
Un croiseur anglais a coulé un navire de guerre allemand.
En Serbie les autrichiens bombardent Belgrade.
Vic et Moyenvic sont occupés par les armées françaises.
Deux officiers allemands ont été faits prisonniers à Ventron (Vosges).
A Bizerte un navire allemand a été capturé.
De nombreux italiens prennent du service en France.
Les espagnols à Barcelone ne permettent pas le rapatriement aux réservistes allemands.

Ces nouvelles rassurent la population et lui donnent l'espérance.

Tous les soirs les chasseurs à pied se repliaient pour camper près de Pont à Mousson, cette nuit plusieurs postes sont établis dans la rue de Pagny et le personnel qui garde la barricade à l'entrée du village du côté de Pagny est doublé.

A 9H du soir le canon tonne au nord ; je pense vers Jarny, Labry. C'est un duel dans la nuit : la fusillade paraît assez nourrie.

Samedi 8 août 1914

Réveil sans incident : le village est calme, les postes de soldats sont partis ; il n'en resta plus qu'à la barricade.

A la messe, nombreuse assistance, belle communion pas de panique comme hier. Après ma messe je confesse comme chaque samedi.

A 8H à la barricade du côté de Pagny, c'est celle là qui m'intéresse le plus parce que les soldats m'y semblent plus en danger, j'apprends d'un caporal qui le tient d'un éclaireur à cheval qu'un régiment d'infanterie allemand occupe Pagny et qu'on les attend ! Ceci paraît invraisemblable après la réception faite hier aux uhlands.

On nous apprend que Bouxières sous Froidmont occupé hier par les Prussiens a été repris ce matin et que sept Allemands auraient été faits prisonniers. Quelles émotions le bon curé de Bouxières a du avoir cette nuit. Et sa pauvre vieille mère ! Que Notre Dame de Bouxières les protège et garde nos frontières et le pays, cette vallée qui lui est si dévote.

De temps en temps un formidable coup de canon du côté du nord et quelques coups de fusil de l'autre côté de la Moselle.

Nos petits chasseurs sont impatients de tirer un coup de fusil. Depuis que c'est vraiment la guerre ils se disent moins fatigués.

Un réserviste nommé Kurst de Pont à Mousson sort de chez moi : il voulait une médaille, je l'ai confessé, il sort tout heureux.

Camille Blaise et André Simard viennent me dire adieu : ils ne veulent pas servir les Prussiens : trop jeunes pour s'engager quoique de belle taille ils se replient vers le Centre où ils travailleront. Bons jeunes gens que Dieu les garde ! Comme on sent qu'on les aime ces chers jeunes hommes !

J'ai pu par eux envoyer à la hâte un mot à ma belle soeur de Villemomble. Recevrai-je une réponse ? Saurai-je enfin ce que font mes frères ? Que c'est triste de vivre ainsi isolés de sa famille, de la France que dis-je même de ses voisins.

Après-midi je suis enfin allé à Villers consoler la mère, la sœur et les nièces de M. le curé. Je les ai trouvés très calmes, très résignées, parfaitement soumises à la volonté du Bon Dieu.

Au retour quelques balles tirées par les chasseurs du poste de Norroy ont sifflé au dessus de ma tête. A qui étaient elles destinées ? Un peloton de chasseurs à cheval longeaient la forêt. Les aurait on pris pour des uhlands ?

Deux nouvelles rassurantes affichées : d'abord la belle résistance des Belges à Liège, qui ont tué des milliers de Prussiens. Ceux-ci demandent un armistice pour enterrer leurs morts.

Une patrouille allemande aurait été prise près de Nomeny.

Une fusillade a retenti dans l'après-midi sous Vittonville. Nos chasseurs auraient perdu quelques hommes.

Il est 8H du soir. Il y a eu jeudi huit jours que nos hommes ont commencé de partir, il y a le même temps que notre village est barricadé et nous ne sommes pas plus avancés qu'au premier jour. Nous attendons et tous les jours on nous dit : c'est pour aujourd'hui, c'est pour ce soir, c'est pour cette nuit. Quelles longues heures de mortelles angoisses.

Dimanche 9 août 1914

Nuit tranquille. Je suis éveillé à 3H1/2 par un coup de sonnette très discret. C'est la voisine qui ne peut pas mettre le moteur du pétrin en route. En temps de guerre, il faut se mettre à tout. D'ailleurs il faut du pain.

Rien de nouveau à la barricade : pas d'alerte aux postes, tout est calme.

Communion consolante. Que de prières pour nos soldats et pour la France ! Belle assistance à la messe : les places des hommes plus vides encore que dimanche dernier : il en est encore parti cette semaine de ceux qui ne manquaient jamais à leur devoir de chrétien et les autres qui restent n'ont pas même la pensée de venir prier le Bon Dieu et d'occuper les places vides. Ils sont sans foi les malheureux !

Bonne causerie avec mes cinq ou six catholiques au patronage. Je les encourage de mon mieux et les réconforte et leur montre la nécessité de prier afin que le Bon Dieu donne la victoire à la France et permette enfin l'écrasement de la nation barbare, cause de tant de larmes et de tant de souffrances.

Vers 4 heures on entend la fusillade près de Pagny. Nos hommes sont énervés : les officiers les ont conduits en avant, deux Prussiens cachés à Moulon ont fait feu, nos soldats ont répondu, une vive fusillade commence : un sergent et un cycliste sont tombés.

A 6 heures nos pauvres blessés passent à Vandières conduits par les brancardiers de la Croix Rouge. Le sergent paraît horriblement souffrir et n'a plus qu'un souffle. Je lui donne les derniers sacrements. Il s'appelle Simonin ; c'est un jeune réserviste marié qui habite Pont à Mousson rue des Murs.

Ce sont les premiers blessés français que je vois : j'ai le cœur bien triste quand j'entends le capitaine me dire qu'ils ont été imprudents. Ma tristesse augmente quand j'entends leurs camarade affirmer que ces pauvres enfants de la France sont victimes non pas des balles prussiennes mais des balles françaises.

Nous prions le soir pour ces malheureux et la journée s'achève dans la tristesse.

Lundi 10 août 1914

Nuit sans alerte. Le soleil se lève toujours plus chaud, le ciel est en feu : la chaleur est accablante. Tout est calme. Que se passe-t-il derrière la colline. Le silence même est angoissant.

Le facteur qui n'a pas encore quitté son poste doit aller chercher le courrier à Pont à Mousson. Mme COLIN me fait dire qu'il part à 10H avec la bourrique et qu'elle m'offre une place sur la voiture. Enfin je vais sortir, voir des amis, les Bertrand, les Gabriel, changer enfin d'horizon.

La nouvelle de l'entrée de nos soldats à Mulhouse se confirme : on parle de l'enthousiasme du délire plutôt des Alsaciens en voyant entrer les Français.

Pont à Mousson est calme. Si les soldats qu'on rencontre n'étaient pas armés du fusil et de la baïonnette, on ne se croirait pas en guerre.

Je cours à l'hôpital, le séminaire tant aimé. Mme Bertrand habite les chambres occupées par M. Arnoux à notre sortie du Petit séminaire. Elle est mieux, ne souffre plus, mais suit un régime très sévère. Quelle agréable surprise. Il y a 4 jours qu'on ne s'est vu, mais on a tant de choses à se dire, tant de nouvelles à se communiquer, qu'il semble qu'il y ait un mois.

J'apprends que le malheureux sergent d'hier est mort dans le trajet de Vandières à Pont à Mousson et je fais savoir à sa famille qui est chrétienne, que j'ai administré le blessé la veille au soir. Que de mères voudraient avoir cette communication du prêtre quand elles apprennent la mort de leur fils !

Les Gabriel, heureux de me voir, me donnent du pain et des journaux et les quelques nouvelles qu'ils savent. Des journaux ! Des nouvelles ! Du pain ! Voilà ce que chacun réclame en temps de guerre.

Rentré à Vandières avec la bourrique et le facteur, je dévore à la hâte, avec mon diner, les feuilles publiques.

Et la journée se termine sans incident. Les sentinelles sont à leur poste, baïonnette au canon, exécutant la plus sévère consigne vis-à-vis des habitants qu'ils obligent à ne pas circuler dans les rues.

Après-midi, les barrières ont été ouvertes quelques heures et on a pu rentrer un peu de blé !

M. Quenette de Bouxières que j'ai rencontré à Pont à Mousson m'a donné quelques nouvelles de son village où les Allemands font tous les jours deux fois une incursion. Ils ont pris quatre chevaux à M. Guerquin et M. Génot. Ils terrorisent les habitants et tirent sur ceux qui essaient de travailler dans les champs.

J'ai vu aussi le bon curé de Vittonville qui ne m'a presque rien dit. Il est probable qu'il ne peut pas voir son voisin et que comme nous il est isolé !

Mardi 11 août 1914

Nuit calme. Rien de nouveau jusqu'après la messe à laquelle il y a toujours une belle assistance et une communion consolante. Je partage les hosties en deux : mais le pain eucharistique ne manquera-t-il pas avec le pain matériel ? Que ce serait triste !

La journée s'annonce plus chaude encore que la veille. A 7H ½ le canon gronde tout près. M. Boudat dit avoir entendu siffler les obus. Je croyais que c'était notre artillerie qui tirait sur les forts de la Seille. On me dit que ce sont les Allemands qui essaient de faire sauter le pont de Pont à Mousson et de déloger les batteries (...) placées sur le haut de Norroy et sur Mousson.

L'opération dure une ½ heure : les batteries supposées de Norroy et de Mousson ne sont pas détruites et le pont est là encore.

Les gens rentrent leurs denrées. Le matin il fallait voir le désappointement de certaines femmes. Après le calme d'hier, elles se disaient la guerre est finie. Les Prussiens vont repartis chez eux : nos hommes vont revenir ! Et voici que le canon venait cruellement les désillusionner. Pauvres femmes, elles ne peuvent s'imaginer que des hommes soient assez barbares pour entretenir longtemps les angoisses qui les étreignent en ce moment ! Je les reconforte, les encourage et leur demande de continuer de prier afin que la guerre si longue qu'elle soit se termine par le succès de nos armes.

On prie beaucoup : tous les enfants, les jeunes filles, des mères ont récité pieusement le chapelet. On sent qu'on est entre les mains de la Providence et qu'elle seule peut nous venir en aide.

A la sortie de l'église on apprend une affreuse nouvelle qui révolte et fait frémir. Les Prussiens ou plutôt une patrouille prussienne est entrée dans Fléville (Conflans). Une patrouille française leur a tué un homme c'était son droit et son devoir. Les Prussiens furieux reviennent plus nombreux et mettent le feu au village. Le curé Oliger a disparu : Où, comment ? Ce sont bien les barbares qui font irruption sur la pauvre France. Seigneur, s'il faut être victime et si vous me jugez digne de tant d'honneur, je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour ma chère patrie.

C'est avec ces sentiments d'horreur, d'indignation, de colère et de résignation complète que je vais me coucher. Il est 9H ½. La fusillade commence à la barricade de Pagny. Je suis content pour nos petits soldats. Enfin ils tirent. Qu'ils fassent bonne besogne ! Après avoir prié pour eux je finis par m'endormir.

Mercredi 12 août 1914

Quelle nuit ! Quel sommeil agité, quelles angoisses, quelles inquiétudes pour ces chers soldats nos défenseurs. Ils nous gardent et grâce à eux nous n'avons pas encore vu d'autres Prussiens que les blessés et les déserteurs ou les prisonniers. Je demande à St Jean de Vandières de préserver son village et de ne pas permettre aux Barbares de fouler le sol de cette petite patrie qu'il a aimé.

A 5H je cours à la barricade prendre des nouvelles de la fusillade. Je rencontre le lieutenant Kuhl que je félicite. "Il n'y a pas de quoi, me dit-il, mes hommes ont pris peur, ils ont tiré sur des chardons qu'ils ont pris pour des Prussiens", excès de précaution ! Dans la nuit, on n'en fait pas trop prendre. Et nos gens ne veulent pas se laisser surprendre. A part ce petit incident rien de particulier, le lieutenant et les hommes ont bien dormi.

Je reviens vite chanter ma messe et donner à mes bons chrétiens le Pain qui les soutient dans cette terrible épreuve.

Il est 8H. Un petit soldat, étudiant en droit, futur grand séminariste d'Issy est venu communier. Je le fais déjeuner avec moi. Il est calme et plein de confiance en l'avenir.

Le canon gronde comme hier, plus fort et plus terrible encore. C'est étrange comme on s'habitue à tout. Hier tout le monde tremblait et cherchait à rentrer chez soi en l'entendant. Aujourd'hui on l'écoute sans peur. Les coups partent de derrière la côte de Vittonville et les obus éclatent 30 secondes après au-delà de Pont à Mousson.

Je rencontre un sergent major qui me dit tenir des officiers que les Prussiens ont eu connaissance de l'arrivée à Pont à Mousson d'un convoi assez important. Hier, il était parké dans le pré Hayer, ils essayent de l'atteindre, voilà pourquoi on croyait qu'ils bombardaient Pont à Mousson et comme trois obus sont tombés aux environs du pont on a pensé qu'ils voulaient faire sauter ce dernier. On dit qu'un obus a éclaté sur la Place St Antoine, un autre est tombé à la Moselle derrière l'hôpital, et un troisième a éclaté près de l'imagerie, a causé quelques dégâts à l'immeuble : il n'y a eu ni tués ni blessés.

Aujourd'hui à 6H ½ un aéroplane, probablement le même qu'hier a piqué droit sur la France, a sans doute reconnu la position du convoi qu'on avait fait filé. Voilà pourquoi le tir était plus long et s'est prolongé jusque vers 10H. Espérons que les Allemands en ont été pour leur frais et que nos vivres et nos munitions sont hors de portée.

Qu'ont dû penser les Bertrand ? Pont à Mousson était tout tremblant d'émotion. On n'est même pas sûr à l'hôpital avec ces Barbares. Une fois encore à la garde de Dieu !

Un cousin de Mme Bertrand qui revient de Pagny nous dit que ce matin vers 9H une patrouille du 25^{ème} bataillon de chasseurs à pied a tué 8 Prussiens venus se ravitailler.

Depuis 2 jours seulement on peut rentrer les moissons : on ouvre les barricades dans la journée et on les referme pour la nuit.

Mr Brouant vient de rentrer ; Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il vu ? Avec quelle impatience je l'attends!

8H du soir. M. Brouant vient me faire visite. Il revient de Hannonville près de Ansonville où il a fait la moisson avec M. Rouyer Auguste chez une de ses cousines. Son cousin qui avait été mobilisé est revenu de Toul et leur a dit qu'il y avait trop d'hommes comme eux et que certainement ils seraient renvoyés. Ils n'ont pas tenté la démarche et ils sont revenus à la hâte.

Jeudi 13 août 1914

Hier après 8H du soir, alerte au village : un poltron a vu les Prussiens sur la route de Pagny : ils sont devant chez M. Quenette et nos soldats n'ont pas tiré un coup de fusil ! Ah mais c'est qu'ils sont repartis à Pont à Mousson à cheval. Il est entendu qu'en temps de guerre on doit colporter toutes les sottises et dire que tout cela est cru et que bon nombre de braves gens se laissent émotionner.

Ce matin tout est calme mais quel triste spectacle dans nos rues. Des milliers d'étrangers qui ont quitté Metz chassés par les Allemands s'en vont le long des routes, des femmes avec des enfants – il y en a un âgé de trois semaines, des vieillards, des jeunes filles. Que c'est triste. On leur a donné 24 heures pour quitter la ville, on ne leur a permis d'emporter qu'un petit paquet, quelques linges ; on les a parqués dans des wagons bien chauffés et conduits à Novéant où ils ont du rester enfermés dans ces wagons dont on défendait d'ouvrir les vitres.

Ils nous donnent des journaux allemands où on lit toutes sortes de nouvelles ébouriffantes : ce n'est que victoires succédant aux victoires. Il leur suffit de se montrer pour que les Français fuient en déroute. C'est bien l'état d'âmes de tous ces orgueilleux Allemands : un petit lieutenant de chasseurs à pied me dit que le carnet de route du lieutenant allemand blessé à Vandières portait qu'il fallait lui adresser sa correspondance le premier jour à Pont à Mousson, le 2^{ème} à Frouard, le 3^{ème} à Reims et le 4^{ème} à Paris à un hôtel qu'il désignait. Ces gens là ne doutent de rien. On le lui a bien fait voir à ce gringalet s'il suffisait de se présenter pour mettre en déroute nos bons petits chasseurs.

Les émigrants partis c'est encore une fois le calme angoissant. J'ai passé une triste journée en proie à la fièvre, à un violent mal de tête qui m'anéantissait. J'ai dû me coucher jusqu'à 4H. A ce moment là viennent chez moi cinq ou six bons petits soldats me demandant des médailles : hélas je n'en ai plus, mais je leur donne mieux qu'une médaille. Après les avoir un

peu rafraîchis : en voilà un qui, sans respect humain, déclare tout haut qu'il veut se confesser. Je l'entends, c'est Pierre Lage d'Epernon d'Eure et Loir. Deux autres suivent, ce sont Martin Maurice de Gas, par Epernon et Lepélerin de Bonchamp les Laval (Mayenne). J'aurais peut être entendu les 3 autres s'ils n'avaient pas été attendus par leur sergent.

A 6H l'insolent aéroplane revient survoler notre vallée. Il est particulièrement énervant : on sent qu'il nous nargue. Nos soldats font un feu de salve sur lui à sa rentrée en Allemagne. Mais hélas ! en vain.

Et la nuit vient et chacun s'endort en se remettant entre les mains de la Providence qui nous a bien gardés jusqu'ici. Seigneur, gardez les miens, gardez nos chasseurs et nos chers jeunes gens, ramenez les victorieux.

Presque toutes les familles ont eu des nouvelles de leurs absents. Louis Collon le jour même où sa compagnie se faisait écraser à Leyr, était expédié à Nancy et de là sur Troyes. Le capitaine l'a jugé trop faible pour faire campagne : il préfère qu'il fasse l'instruction des recrues au dépôt. Sa mère en pleure de joie et avec toute sa famille je remercie le Bon Dieu qui veut garder pour son service et pour sa gloire cette âme qu'il s'est choisie.

Emile Fayon écrit aussi une bonne lettre aux siens. Son commandant leur a fait un discours vibrant sur Dieu et la France, leur a parlé de Charrette, leur a demandé d'être braves et leur a fait distribuer des scapulaires et leur a conseillé de se confesser. Que c'est réconfortant de voir des chefs de cette trempe.

Vendredi 14 août 1914

Il n'est pas 4H qu'une vive fusillade s'engage du côté de Pagny. Elle dure jusqu'à 5H1/2 sans arrêt. Que se passe-t-il ?

Voici l'aéroplane, toujours le même, avec son bruit d'enfer et la fusillade reprend de plus belle. C'est lui qu'on vise. Tout à coup le moteur s'arrête et l'aéroplane s'abat sur le sol. Nos soldats se précipitent. Est il tombé en terre française ?

C'est sur ces entrefaites que je vais chanter ma messe à laquelle il y a moins de monde qu'à l'ordinaire. Les soldats ne permettent pas de sortir des maisons.

A la sacristie après ma messe, je trouve un petit lieutenant qui m'apporte le carnet de l'aviateur. Impossible de déchiffrer deux ou trois lignes d'observations. Donc il est pris, et vivant. Ils sont deux. L'appareil est brisé mais les deux aviateurs sont indemnes. Une auto vient les prendre et les voilà partis sous bonne escorte à Pont à Mousson. Je ne saurais dire la satisfaction que j'ai éprouvée en voyant tomber cette insolente machine. Depuis le commencement des hostilités elle venait chaque jour, matin et soir, nous insulter ! Qu'ils doivent être humiliés de l'autre côté !

En tout cas ils sont furieux parce que depuis une heure le canon gronde et les obus éclatent sur Pagny. Mon Dieu, préservez les habitants. On dit que c'est à l'usine Cottereau qu'ils en voulaient. Il y a là une provision assez importante de pois cassés.

Quelques habitants, entre autres l'instituteur et l'adjoint, dit-on, quittent Pagny. Plusieurs maisons auraient été détruites.

Sur les hauteurs de Vittonville on aperçoit à l'œil nu les Prussiens dressant leurs batteries. Dans quel but ?

A 4H du soir ils nous le disent en s'exerçant à un tir très savant sur les hauteurs de Norroy et des environs, sans doute on entend siffler des boulets qui passent au dessus de Vandières. Les gens ne sont pas trop affolés. Quelques femmes même viennent se confesser. Comme on se sent entre les mains du Bon Dieu et comme il faut s'abandonner à lui.

Le canon se tait après 6H du soir. Et puis c'est le calme. A 9H un bon petit caporal sonne à ma porte et demande à se confesser. Il est de Nice et s'appelle Cerutti. Après sa confession il s'en va bravement prendre son poste au cimetière.

Samedi 15 août 1914

Après une nuit très tranquille où je rêve de victoires pour ce beau jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, je m'en vais à l'église entendre les confessions. Belle communion à la messe de 7 heures. Les hommes eux-mêmes deviennent pieux. Ce matin communiaient MM. Boudat, **Simony**, Alfred Fayon et Emile Honorat.

Assistance nombreuse à tous les offices : on prie, on chante de tout son cœur. Marie triomphante au ciel aura le dernier mot et désarmera le bras de la vengeance divine. Dieu irrité par nos péchés publics et particuliers se laissera toucher par la Sainte Vierge qui lui rappelle tout ce qui se fait de bien, de prières, tout ce qu'on accepte de sacrifices en France pour expier et pour réparer.

Pont à Mousson a été cruellement éprouvé par le bombardement d'hier. Plus de 150 boulets et obus sont tombés sur la ville. La maison la plus endommagée est le Séminaire que les malades ont dû évacuer. N'y a – il pas là une reprise de la Providence. Maison d'Eglise désaffectée par la ville Digitus Dei est hic ! Où se sont réfugiés les Bertrand ? On nous dit que M. Bertrand a lui-même transporté la jeune femme Méaux qui était allée accoucher à la maternité. Cette pauvre femme a dû aujourd'hui matin regagner Vandières à pied avec son petit né jeudi !

Si on n'apprenait ces tristes nouvelles on ne se croirait pas en guerre, tant est grand le calme. Pas un coup de fusil, pas un coup de canon.

Dimanche 16 août 1914

Quel anniversaire ! Nuit tranquille. Nous allons à la messe sans plus y être invités par nos cloches. Ces chères cloches je les entendais avec tant de bonheur ! Mais les blocards de l'endroit les trouvent suspects et dangereuses. Pour eux, elles ne sont point des amis qui les invitent à la prière, leur chant les gêne et ils m'ont fait demandé de les faire taire : par mesure de prudence. Puissent elles bientôt sonner à toutes volées le Te Deum d'action de grâces après la déroute des ennemis passagers du dehors et des ennemis permanents du dedans !

Encore une victime ! Un réserviste nommé **Bach** de Pont à Mousson a été probablement tué dans une reconnaissance près de la Moselle ; un autre chasseur à pied aurait été blessé.

Le facteur parti il y a deux jours vient de reprendre son poste. Il avait cru qu'on lui avait coupé la communication téléphonique : c'étaient les obus. Après une petite promenade à

Toul, il arrive et distribue des nouvelles de nos chers absents. Je reçois des journaux, des revues, mais pas de lettre. Que font mes frères ? Que font mes belles sœurs et leurs familles ? Que c'est triste de ne rien savoir des siens et de ne pouvoir rien leur envoyer. Je suis sûr qu'à Lusigny on doit souffrir de la faim !

Le facteur, M. Eblé, est revenu, lui ; mais l'instituteur Glatigny secrétaire de la mairie a jugé plus prudent de filer et de rester mettant en pratique les doctrines de la morale laïque : les actes bons sont les actes utiles. Demeurer à son poste, pour le secrétaire de la mairie de Vandières pourrait être nuisible et malsain. Il aurait pu se faire crever la peau ; donc il n'était pas bon de rester ; et il est parti au grand scandale de ses amis et au grand désappointement du maire. J'ai offert mes services au maire pour l'aider dans ses écritures. Osera-t-il en user ? L'ami, le conseiller, le grand manitou le lui permettra-t-il ?

Lundi 17 août 1914

Il est 10H et il semble que la guerre est finie. Pas un coup de fusil. On ne voit même plus un soldat : et pour cause : il pleut sans discontinuer depuis hier soir. Tout est triste dans la nature et dans nos cœurs.

Que prépare ce calme qui dure depuis trois jours ? Annonce-t-il l'orage ? Les troupes ont dû avoir le temps de se concentrer et de part et d'autre on doit être prêt au formidable choc qui commencera sérieusement les hostilités et décidera peut-être de l'issue de la guerre.

Mardi 18 août 1914

Page originale du cahier

Mardi 18 août.

Toujours le calme plat, désespérant, angoissant. Je suis allé à Norroy et à Villers. Les positions occupées par les chasseurs sur le haut de la colline sont abandonnées : les tranchées sont vides et les cabanes construites si ingénieusement par nos petits vitriers sont vides. Ca fait une pénible impression : on était si habitué à vivre avec ces petits soldats.

On ne voit plus de chasseurs à cheval plus - ce sont les lourds dragons que je rencontre entre Norroy et Villers.

À Villers on est sans nouvelle de M. le Curé. Mais un message de Villers comme à Norroy on a l'avantage de recevoir tous les jours le Journal de la Meuse et l'Éclair de l'Est.

Les églises là-bas ne sont plus : les catholiques finissent par les blocards restent bloqués et ne craignent plus en Dieu que pour le jour même. Leur mentalité de ce genre là n'a pas changé.

À Villers, le curé de M. Cahet est mis à la décharge des gens des villages voisins. Nous sommes deux frères de la guerre manquent de pain, puisque on coupe de la farine. Jusqu'ici j'ai pu, grâce à M. Quenette, m'approvisionner à Sart. à Haumont.

Toujours le calme plat, désespérant, angoissant. Je suis allé à Norroy et à Villers. Les positions occupées par les chasseurs sur le haut de la colline sont abandonnées : les tranchées sont vides et les cabanes construites si ingénieusement par nos petits vitriers sont vides. Ca fait une pénible impression : on était si habitué à vivre avec ces petits soldats.

On ne voit plus de chasseurs à cheval plus. Ce sont les lourds dragons que je rencontre entre Norroy et Villers.

A Villers on est sans nouvelle de M. le curé. Mais en revanche, à Villers comme à Norroy on a l'avantage de recevoir tous les jours le journal de la Meurthe et de l'Eclair de l'Est.

Ici comme là-bas on prie beaucoup : les catholiques, j'entends car les blocards restent blocards et ne croient plus en Dieu que pour le persécuter. La mentalité de ces gens là n'a pas changé.

A Villers, le moulin de M. Cahes est mis à la disposition des gens des villages voisins. Nous sommes donc sûrs de ne pas manquer de pain, puisqu'on aura de la farine. Jusqu'alors j'ai pu, grâce à M. Quenette, m'approvisionner à Pont à Mousson.

Mercredi 19 août 1914

Le 26^{ème} bataillon de chasseurs a été remplacé par le 367^{ème} de marche. Des réservistes à la frontière ! Est-ce rassurant ? Est-ce inquiétant ? Je ne saurais dire. Mais il semble que nous ayons lieu d'être rassurés, car cet envoi de réserviste à notre frontière ne peut indiquer qu'une seule chose c'est que les Allemands n'ont pas l'intention d'envahir par cette région.

On me l'assure d'ailleurs à Pont à Mousson où M. Quenette a eu l'amabilité de me conduire. Le docteur Vate qui a soigné le lieutenant saxon blessé à Vandières le compte Von Hohenthal, lui a déclaré que c'était heureux que deux ou trois de ses hommes aient pu regagner le régiment et déclarer que les hauteurs étaient bien gardées. Sans quoi une division de Saxons faisait irruption par la vallée de la Moselle. Craignant les fusils de nos valeureux petits chasseurs, les Saxons se sont repliés et ont changé leur tactique. Donc une fois encore merci à nos petits vitriers ! Ils nous ont préservés de l'invasion teutonne et peut être de ses horreurs.

J'ai visité avec M. le Doyen le séminaire. Hélas ! Quels dégâts. Cette maison était le point de mire des Allemands. La façade de l'église a reçu deux ou trois obus qui ont fait sauter des corniches, plus de carreaux à la bibliothèque dont le magnifique plafond a été traversé par un obus. Dans la grande cour tout a été frappé, le parloir, le petit dortoir, les combles au-dessus des appartements de M. le Supérieur. Plusieurs marches du perron, des figurines ont sauté, les vitraux de la petite chapelle sont en miettes. Un obus a fait tomber un pan de mur du troisième dortoir. Les appartements de M. **Ferry** sont démolis ; la cuisine, la galerie, la première chambre de l'économat ont été gravement endommagées. Il y a plus de vingt trous creusés par les obus au jardin ; une large brèche au mur de la basse-cour et à la toiture. Un obus a éclaté dans la petite cour ébranlant un pilastre du cloître ; un autre a traversé une fenêtre de l'église, endommageant un contre fort et venant éclater à l'entrée du chœur ; un autre a traversé la toiture de l'église, un autre enfin a jeté bas une cheminée au dessus de la troisième salle. Il y a des dégâts irréparables.

La commission des bâtiments entrain comme nous sortions. Bernardin en fait partie. Un petit incident qui montre le libéralisme du doyen. Le Frère Bernardin nous tournait le dos quand nous sortions du grand cloître. Nous saluons, mais comme le Frère Bernardin n'avait pas pu nous remarquer avant que nous ne soyons arrivés à sa hauteur, M. le doyen craignant de n'avoir pas été assez courtois vis-à-vis de ce pleutre se retourne, et d'un air souriant, comme s'il s'adressait à un ami "M. le juge, dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer". J'entends, je serre les poings dans mes poches et je fais l'aimable vis-à-vis de mon supérieur hiérarchique, mon cœur fait trois bonds dans ma poitrine et je continue la conversation interrompue.

Le clergé est réduit à sa plus simple expression à Pont. A St Martin, le doyen avait l'abbé Charaux, à St Laurent le curé et l'abbé Gabriel. L'abbé Amarur s'est engagé comme aumônier militaire... payé. L'abbé Tavart a cherché un ciel plus rassurant.

Les Bertrand ont quitté Pont pour une destination inconnue ; on dit qu'ils se sont dirigés vers Grenoble.

La soirée à Vandières est un peu moins calme que d'ordinaire : les soldats ne sont pas encore habitués au silence nécessaire quand on fait face à l'ennemi ; ils crient, ils parlent bruyamment et se promènent avec des lanternes. Et puis tout se tait et je vais m'endormir, demandant au Bon Dieu de me garder encore pendant cette nuit.

Jeudi 20 août 1914

Quelle bonne nuit ! J'ai dormi jusqu'à 5H $\frac{1}{4}$. Il paraît qu'il est passé des caissons vers minuit.

Le canon gronde au loin vers l'est, puis vers le sud de 8H $\frac{1}{2}$ à 10H d'une façon très suivie. On l'entend encore dans la même direction après midi et puis il se tait. Est-ce le nôtre ? fait-il bonne besogne ?

Nous venons d'apprendre la mort tragique de Mme Prolie et de sa bonne brûlées vives dans leur maison à Morfontaine.

Le souverain Pontife est mort cette nuit. Quel deuil pour la catholicité et pour la France en particulier ! Quels sont les desseins du Bon Dieu en ces cruelles circonstances ? Le Pape Pie X aimait la France. Qui ne se rappelle le beau geste qu'il eut un jour quand nos gymnastes catholiques français défilaient en la présence de Sa Sainteté : il saisit notre drapeau et en baisa amoureusement les plis. C'était un saint : si Dieu l'appelle c'est pour lui épargner les angoisses de la terrible guerre qu'il aurait voulu conjurer à tout prix : placé plus près de Dieu, il sera plus puissant près de Lui pour accorder la victoire à ce drapeau qu'il bénit et qu'il aime.

De 6H à 6H $\frac{1}{2}$ nouvelle canonnade vers la vallée. Il semble que les coups soient encore dirigés sur Pont à Mousson. Décidément, c'est bien une guerre de sauvages que les Allemands ont juré de faire à la France. Les lâches ! Tirer sur une ville ouverte, qu'ils n'osent pas aborder et qui ne peut répondre. Serait-ce le salut à Bernardin de la part de ses amis de Francfort ? La visite que le Frère Bernardin a faite hier au Séminaire a dû l'édifier sur la courtoisie de ses frères Teutons ! Au prochain congrès international le Frère Bernardin aura fort à faire pour inculquer à ses amis le respect de la faiblesse et de l'art, et des blessés et des malades : il pourra prêcher la civilisation à ses sauvages amis !

Vendredi 21 août 1914

Ce n'était pas sur Pont à Mousson qu'étaient dirigés les obus hier soir, mais sur les hauteurs de Lesménils d'où notre artillerie répondait.

M. Le Curé de Norroy qui arrive me dit que des canons vont être placés sur toutes les hauteurs de la Vallée et que probablement un duel d'artillerie aura lieu dans la journée. C'est rassurant pour nous ! Il nous dit qu'hier soir depuis sa fenêtre il voyait un village en feu : on dit ce matin que c'est Mailly et quelques maisons de Nomeny.

Après une petite heure de canonnade dans l'après-midi, silence complet. C'est la première fois que Vandières n'a pas de soldats pour la nuit. On n'est pas rassuré.

Samedi 22 août 1914

On est étonné de s'éveiller encore et de ne pas voir de Prussiens. Vers 10H quelques soldats du 367^{ème} réapparaissent et puis c'est fini.

Le canon gronde depuis 1H de l'après midi du côté du Nord croit-on. Que se passe-t-il sur les hauteurs ? A 6H ½ le canon ne se tait pas encore; il n'a cessé de remplir l'air de ses grondements prolongés. Est-ce le nôtre ? Est-ce celui des Allemands ?

Le bruit s'éloigne et les coups sont moins fréquents. On se couche après avoir une nouvelle fois recommandé son âme au Maître de toutes choses.

Dimanche 23 août 1914

Belle et consolante communion. Après la messe, apparaissent quelques soldats qui descendent des hauteurs. Nous sommes certainement gardés.

J'aborde trois ou quatre sergents du 276^{ème} qui campent au bois. Ils sont tout gaillards, très confiants et désirent voir des Prussiens. Ils n'en ont vu qu'un à Nonsard où il a été fait prisonnier. Ils m'apprennent une triste nouvelle. La ferme de Sainte Marie aux Bois a été indignement saccagée par un français, un instituteur me disent-ils qui a mis tout son acharnement à briser et à démolir la chapelle. Une brute française : il y en a donc partout, et c'est étrange ou plutôt c'est logique que ce soit un Aliboron. Brave contre des statues, le sera-t-il contre des Prussiens !

A rapprocher de cet acte de vandalisme commis par un disciple de Hervé cet acte de mauvais esprit dont un habitant de la localité a été témoin. Les chasseurs à pied occupaient le village depuis plusieurs jours. Tous étaient pleins d'entrain et ne désiraient qu'une seule chose : aller au feu. Pas un ne songeait à se plaindre ni de la fatigue ni des privations. Tous étaient à la disposition de leurs chefs qu'ils adoraient. Or, un nommé Véry de Pont à Mousson, beau frère du fameux Morinet, l'ami du Frère Bernardin, le sous maître athée, sergent du 26^{ème} et dans le civil, comme son beau frère, instituteur moderne, recevant de son lieutenant l'ordre de se rendre avec sa section au cimetière, de 8H à minuit, proteste, déclare que lui et ses hommes en ont assez et qu'on pouvait demander cette corvée à d'autres. Le lieutenant dut se taire et déclarer tout simplement qu'il en référerait au capitaine.

Voilà l'esprit de ces formateurs de la jeunesse laïque en France. Les vieux ont la frousse, témoin le sieur Glatigny, les jeunes se révoltent contre les ordres de leur chef ou se vengent sur des statues et démolissent des chapelles !

Lundi 24 août 1914

Toujours le calme. Mais j'apprends que les Prussiens sont venus plus nombreux à Pagny. Décidément faut que j'en voie. Je propose à M. Boudat une petite promenade à Pagny et à 2H nous voilà partis. A peine étions nous entrés chez M. Boudat Alphonse qui nous fait avec

animation le récit de la visite du matin que 9 Allemands apparaissent dans la rue. Nous les regardons à loisir et nous les voyons prendre avec mille précautions la route de Vandières.

Ce sera une bonne raison pour nous de ne pas la prendre. Mais en attendant l'heure du départ nous écoutons le récit tout palpitant que nous fait M. Boudat.

Dans la matinée une ou deux compagnies (peut-être plus) du 65^{ème} Rég d'infanterie prussienne arrivent au village. Un général (Von Galloff je crois) les accompagne en auto avec le pasteur protestant et l'aumônier catholique. Pendant qu'un officier subalterne traite avec les autorités en leur mettant de temps à autre le pistolet sous le nez, le général se promène dans la rue et un soldat est venu à l'église demander au Père Deiber qui remplace M. le curé, la clé du clocher, qu'on ne trouve pas ; le sonneur l'a emportée le jour de la mobilisation. On instrumente la porte et le soldat armé d'une longue vue interroge l'horizon par la lucarne et par une ouverture qu'il pratique dans les ardoises de la flèche.

On réquisitionne les chevaux, les vaches, les veaux, les voitures, on s'assure d'une quantité de couchages, de couvertures, et puis, accompagné du butin, après 3H de séjour à Pagny on reprend le chemin d'Arnaville.

Les gens de Pagny étaient navrés. Un cultivateur, M. Heymonet n'a plus qu'un cheval... boiteux.

Il est temps de quitter ces braves gens et prudemment ou imprudemment nous prenons le chemin de Prény et par monts et par vaux, tantôt par les sentiers, tantôt par les friches, tantôt par des chemins de terre, nous arrivons enfin en Châtillon. Nous trouvons là un petit sous lieutenant qui nous apprend que nous avons de la visite à Vandières. Il nous prie de regarder dans la direction de l'aéroplane : et nous voyons grouiller beaucoup de monde autour de ces débris.

Ce sont nos 9 Allemands qui, avertis sans doute que Vandières est sans soldats, sont venus par le chemin qui longe le canal chercher les restes du fameux aéroplane moitié détruit par nos chasseurs. Ils ont traversé la rue principale du village, se sont arrêtés devant la mairie, ont demandé le maire et ont réquisitionné une douzaine d'hommes, une voiture attelée de trois chevaux et se sont rendus près de l'aéroplane qu'ils ont fait charger sur le char. Et après avoir congédié les hommes sont revenus par le pont du canal près de la gare, ont traversé le village dans toute sa longueur et sont repartis à Pagny par la route.

Vandières avait donc été foulé par les bottes allemandes. Il n'y avait pas grande vaillance à traverser Vandières inoccupé et je ne pense pas que ces 9 Prussiens soient un jour décorés pour cet exploit.

Nous nous couchons, le cœur plein de tristesse et plein d'angoisses. Demain, pensons nous ce sera l'invasion, la réquisition, peut-être le pillage.

A 10 H je suis éveillé par quelques coups de fusil et par une dizaine de coups de canon, assez rapprochés. On croirait même que c'est sur Pagny que sont dirigés les coups. Cependant cela me paraît bien invraisemblable puisque Pagny est village soumis et conquis.

Mardi 25 août 1914 (fête de Louis)

C'est bien Pagny qui a été bombardé hier pour la quatrième fois. Des habitants affolés s'enfuient et répandent la terreur à Vandières. C'est une vraie panique. Les cultivateurs font partir le reste de leurs bestiaux. Quelques familles timorées ont résolu de s'enfuir. M. Louis Collon, les Dames Eug Belin, les Pelletier, les Brouant sont partis. Seront-ils plus heureux là où ils vont ? Je le souhaite. C'est partout la guerre avec ses incertitudes et ses angoisses. Pour moi il ne peut être question de partir. Je reste tant qu'il y aura une âme à sauver ! Et puis une fois encore à la garde de Dieu.

Il faut remonter ses gens et les encourager et les exciter à mettre leur confiance dans le Bon Dieu. St Jean de Vandières nous protégera. Je cours dire un petit mot par-ci par-là.

Après-midi j'ai besoin d'horizon et d'espace. Je demande à Emile Darmois de m'accompagner. Le canon tonne, il faut que nous sachions si c'est enfin le canon français. Nous grimpons en Châtillon. M. Simony se joint à nous. Non, ce n'est pas encore le canon français, c'est le fort de Verny qui crache où ?... Peut-être encore sur Pont à Mousson ? De la hauteur nous apercevons une fumée épaisse qui s'élève au dessus de Lesménils. C'est un incendie allumé par qui ? Pourquoi ? Nous faisons mille suppositions et ne pouvons atteindre la certitude.

En tout cas nous atteignons le sommet de la colline et nous descendons par le sentier de Mervaux sur la Thuile. Promenade intéressante où j'ai tâché de remonter le moral de M. Simony. Pas d'incidents !

A mon retour j'apprends que le Père Deiber est au village et m'attend. Il a tant de choses à nous raconter ! Qu'on aime d'entendre des témoins sûrs et véridiques. Car il ne faut pas croire tout ce que disent même les gens qui viennent de l'endroit. On croirait qu'ils se font un malin plaisir d'affoler. Il est vrai que tous ceux qui jusque là avaient parlé de Pagny étaient des fuyards. Il leur fallait bien justifier leur fuite.

Ecoutons le Père Deiber. C'est bien Pagny qui a été une quatrième fois bombardé. Les habitants se sont de nouveaux précipités dans leurs caves et à deux reprises différentes à une heure d'intervalle. Une bombe a éclaté devant l'église, une autre près de chez M. Barthélémy, une autre encore près de l'école. Mme Mithouard se déshabillait quand retentit le premier coup de canon. Vite elle s'enveloppe et se réfugie à la cave. A peine avait-elle quitté sa cuisine qu'une bombe éclate et met tout en miettes : une minute plus tard c'était pour elle trop tard. Pas d'accident de personne. Mais quelle alerte encore et quelle panique dans la population ! Il n'y a plus à Pagny que 500 habitants environ. Le Père a cru prudent de consommer les Saintes Espèces, de sorte que les pauvres gens n'ont plus la consolation de venir faire une visite à Notre Seigneur. Que nous sommes plus heureux et privilégiés !

Mais enfin Père, dites-nous, c'est étrange cette façon d'agir des Prussiens. Le matin ils réquisitionnent chevaux, vaches, voitures, etc... Vous leur donnez tout ce qu'ils demandent : ils l'emmènent triomphalement et puis le soir à 10H, pendant la nuit, ils vous bombardent pour vous remercier. C'est inconcevable une telle barbarie !!

Eh bien, me dit-il, vous recommandez le calme à vos gens et vous avez raison. Le dernier bombardement de Pagny a été une représaille provoquée par 3 énerguènes qui sont aujourd'hui enfermés. Figurez vous, me dit-il, qu'hier soir 3 individus un peu grisés sans

doute, sont allés se promener sur le canal, près de la maison Cottereau, la maison des pois, et ont chanté la marseillaise, hurlé : vous n'aurez pas l'Alsace... Vive la France à bas la Prusse.

Immédiatement les batteries d'Arry ont répondu en jetant l'épouvante dans le village.

Je me suis empressé de dire tout cela à mes gens à la prière du soir pour leur faire bien comprendre que la moindre imprudence de leur part ou de la part de leurs enfants peut être cause de plus grands malheurs. J'espère que tous me comprendront : ceux qui sont là à la prière, c'est sûr ; mais les autres !!!...

Mercredi 26 août 1914 (Saint Vianney)

Nuit calme. J'ai dormi sans interruption de 9H ½ à 5H. Merci mon Dieu de cette protection visible dont vous nous entourez.

Qu'arrivera-t-il aujourd'hui ? Il est 11H. On n'a encore rien entendu si ce n'est le bruit que font les quelques chevaux qui restent au village et qu'on emploie à rentrer l'avoine.

Après-midi j'ai fait une petite visite à la famille Schmitt et à M. Perrin. On est calme et résigné. On croit Vandières occupé et on attend le même sort.

Jeudi 27 août 1914

Quelle nouvelle ! Le curé de Bouxières serait parti avec le maire. Menacés l'un et l'autre d'être fusillés, ils ont préféré s'enfuir. Heureux s'ils ont pu réussir ! Mon Dieu ! Donnez moi le courage de faire mon devoir jusqu'au bout. Si je dois tomber sous les balles prussiennes, Seigneur, d'avance agréez l'humble offrande que je vous fais sincèrement et complètement de ma vie, pour l'expiation de mes péchés, pour la conversion de ma paroisse et pour le triomphe de la patrie.

Le canon a grondé dans le lointain une grande partie de la nuit, paraît-il : je n'ai rien entendu : c'est honteux de dormir de cette façon pendant que nos soldats meurent peut-être.

Ce matin fusillade de Moulon à Châtillon et réciproquement. Nos soldats auraient tué 2 Prussiens installés à la ferme.

Comme le sang doit couler en Belgique où se jouent les destinées de la France. Une nouvelle officielle nous apprend que la cavalerie allemande a pénétré dans Lille, Roubaix, Tourcoing, que Lunéville est occupé par les Allemands, que l'Alsace a été abandonnée pour employer les troupes d'occupation à la grande bataille. Tout cela me laisse triste et m'impressionne péniblement. Quand est-ce donc enfin qu'on pénétrera sérieusement et pour s'y maintenir en territoire allemand ?

A la bonne heure les Russes, ils sont à 70 km de l'intérieur de la Prusse orientale et si les événements sont favorables, ils verront Berlin avant la fin de septembre. Pourvu que les Prussiens en revanche ne voient pas Paris.

Vendredi 28 août 1914

M. le Curé de Norroy vient me demander à diner. Il est descendu à Villers pour entendre les confessions : personne n'est venu : les gens étaient au houblon. Il me donne des nouvelles du curé de Bouxières et du curé de Vittonville.

L'abbé B. est passé à St Laurent et il a déclaré que la situation là haut n'était plus tenable, que 2 fois il avait été menacé d'être fusillé et qu'on l'avait averti que la 3^{ème} fois il n'échapperait pas. Il a préféré s'en aller.

L'Abbé Ch lui a été conduit à Arry. Quand les premiers Allemands se sont approchés de Vittonville il a été soupçonné d'être descendu rapidement à Champey avertir le poste. A son retour l'officier allemand l'arrête, le menace et le conduit à Arry où il a été interrogé et enfin relâché. Il aurait demandé à Monseigneur de l'employer comme aumônier militaire.

L'abbé Chard , lui aussi aurait été emmené, fouillé, interrogé et renvoyé en culotte. On lui aurait enlevé sa soutane.

Il y aurait dans le Nord 800 000 Allemands contre 400 000 Français et 50 000 Anglais. Que se passera-t-il ? Quel sera le résultat de cette formidable rencontre ?

Le général de Castelnau a été relevé de son commandement le jour même où son fils mourait à l'ennemi. On lui reprochait d'avoir été trop aventureux et d'avoir été trop de l'avant. C'était bien français cependant. Ne va-t-on pas trop de l'arrière ? De Castelnau n'était pas blocard. Son catholicisme bon teint ne lui aurait-il pas valu cette défaveur ? Le bloc ne désarme pas devant l'ennemi.

Ca ne va pas dans la ménagerie Viviani. Il y a des personnages gênants. Non pas qu'ils soient plus honnêtes ; ou plus catholiques, mais ils ne sont pas assez habiles et ne cachent pas assez leur jeu à la France qui crie et proteste. Le fameux Messimy n'a pas su se tirer de l'affaire Mésureur. Ce fils à papa, gredin déserteur, qui a eu le triste courage d'abandonner son poste devant l'ennemi pour revenir à Paris près de son papa, aurait dû être fusillé, mais entre loups on ne se mange pas. Le lieutenant Mesureur fut simplement envoyé au Maroc, loin des balles, pour conserver la peau du fils à papa. Espérons que la guerre finie, quelle qu'en soit l'issue, la France se débarrassera de tous ces êtres malfaisants. En tout cas, Messimy a été débarqué et remplacé par Millerand. Le docteur Augagneur, l'invalidé pensionné de l'Etat, est ministre de la marine. Il y a même un ministre sans portefeuille paraît-il. Même en temps de guerre, ces vampires ne cessent pas de sucer de même la France !

Samedi 29 août 1914

La journée commence par une vive fusillade du côté de Châtillon. Les Prussiens veulent sans doute occuper les hauteurs. Il paraît que deux des leurs sont restés sur le terrain. Ceci se passait vers 7H ½. A 9H ½ le canon parle et les obus éclatent sur la Tée sur Prény ? et se tait vers 11H.

J'arrive de Villers où je suis allé lire les affiches. Nous ne recevons plus de nouvelles. Le Gouvernement a lancé un manifeste alambiqué, plein de phrases, ronflant, où il déclare qu'il va se donner de toute son âme à la défense du pays. Qu'avait-on fait jusque là ? Enfin le Gouvernement à une âme ! Animavilis ! La dépêche commence, avant de relater la prose

gouvernementale où nos vaillants défenseurs, où nos morts sont glorifiés, par une petite phrase qui n'a l'air de rien et qui révèle un état de chose peu rassurant. La dernière dépêche nous annonçait que de la cavalerie allemande avait été vu à Lille, à Roubaix et à Tourcoing. Aujourd'hui les positions sont maintenues sur la ligne de front qui s'étend de la Somme aux Vosges. Alors on a donc encore reculé ! Dieu ! Quelle invasion !

Longwy vient de céder !

Dimanche 30 août 1914

A 5H ½ du matin, six ou sept Allemands à cheval et à bicyclette sont venus faire une petite visite au village, et demander sans doute à M. le Maire si on avait des intentions belliqueuses, car immédiatement après leur sortie et avant qu'ils aient quitté Vandières, le tambour municipal annonçait qu'il est défendu à la population de tirer sur les militaires.

Satisfaits de cette annonce, les Allemands défilèrent à la queue leu leu et regagnèrent leur poste à Moulon ? à Pagny ? à Arnaville ? on ne sait. Si seulement ils pouvaient n'en plus sortir !

Il paraît que la canonnade d'hier est une représaille exercée sur Prény. On dit que deux Prussiens montant à pied à Prény, rencontrèrent un paysan auquel ils demandèrent s'il y avait des soldats là haut. Sur sa réponse négative ils s'avancèrent et furent bientôt accueillis par une fusillade en règle. Quelques heures après, le canon et les obus vengeaient la prétendue tromperie du paysan.

Nous serions certes bien en peine de répondre avec certitude s'il y a des soldats à tel moment de la journée à un endroit déterminé. Nous en voyons, nous n'en voyons plus. Ils sont exigeants ces Messieurs là !

En tout cas, il en est venu tous les matins à Vandières vers 5H ou 5H ½, tantôt de la cavalerie, tantôt de l'infanterie, quelquefois les deux ensemble. Aujourd'hui il n'en est pas venu. Les Allemands en ont profité. Pure coïncidence sans doute !

A 5H du soir j'étais au patronage : nous venions avec nos hommes, jeunes gens et enfants de réciter une dizaine de chapelet pour nos chers absents, quand entre en coup de vent, Brouel le commissaire de Pagny apportant une missive de la part du capitaine commandant les troupes allemandes à Pagny. Le maire, le curé et quatre notables de la localité étaient priés de se rendre à Pagny pour s'entretenir avec le capitaine. Le maire et le curé reviendraient coucher à Vandières, les quatre notables passeraient la nuit à Pagny.

Était-ce un guet-apens ? En tout cas il fallait partir ; le sort du village en dépendait. Mais qu'on rencontre peu de dévouement en ces circonstances et comme chacun tient à sa peau ! Il en a fallu du temps pour trouver quatre hommes ! Le maire et moi étions prêts depuis bien une demi-heure : il manquait un homme. Les Messieurs Durand s'étaient soigneusement cachés ; Monsieur Brouant, qui était rentré de la veille pour cueillir son houblon et s'en retourner tranquillement passer le temps de la guerre loin des émotions de Vandières à Aulnoy près de Commercy où il avait loué une chambre, ne se souciait pas de se livrer comme otage : il s'était donc prudemment caché. Enfin nous voilà en nombre : le maire qui était plus mort que vif, MM. Boudat Naudin. S. Lhuillier et Quenette, et moi partons au milieu de la grande tristesse de la population.

A Pagny nous trouvons le capitaine, un grand Allemand sec, froid, aimable cependant. Il nous rassure tout de suite : nous déclare qu'il a besoin d'être sûr que les civils ne tireront pas sur les troupes allemandes, que d'ailleurs il compte sur notre influence à M. le maire et à moi pour éviter des représailles terribles comme celles qu'ils ont dû exercer à Jarny et à Nomeny, que ces quatre messieurs qui vont donner leur nom resteront comme otages, et que M. le maire et M. le curé vont repartir faire exécuter ses ordres, faire tuer les pigeons, et donner des avis à la population qui devra être calme, qui ne tirera pas, qui ne se mêlera pas des affaires des militaires, qui évitera les groupements, les rassemblements, qui s'enfermera dans ses maisons, les portes closes de façon que la bataille, s'il s'en engageait, se passe toute entière dans la rue : le capitaine ne répondrait de rien si des coups de feu portaient des habitations.

D'autre part, les otages pourront être remplacés tous les jours et ils jouiront d'une entière liberté à Pagny.

Et nous revenons M. le maire et moi à Vandières où on nous attendait avec impatience. Le maire, très fatigué, s'est empressé de rentrer chez lui, me laissant le soin de donner des nouvelles aux femmes des otages. Et après ces promenades je vais prendre un repos bien mérité, me recommandant, ma paroisse et moi à celui qui tient en main nos destinées.

Lundi 31 août 1914

Quelle nuit ! A 1H ½ on sonne au presbytère : c'est M. le maire qui est malade. L'émotion, la fatigue, lui ont occasionné une bonne crise de coliques néphrétiques. Quelques bons conseils et je le quitte non sans avoir désigné les 4 otages qui devront, à 6H du matin remplacer les quatre précédents. La liste porte les noms de MM. Durand, Blaise, Beurotte Alf, Brouant. Ce dernier a eu la faiblesse de quitter Vandières ce matin même pour s'en aller bien tranquillement occuper son petit nid. S'il eut seulement rempli ce devoir sans danger il serait parti sans honte ! Il est remplacé par M. Rémy.

A 8H arrestation de **Taverolle** comme suspect et dangereux. Gilbert s'est sauvé: heureusement il était conduit sous bonne garde avec son camarade à Pagny.

A 9H nouvelle entrevue avec le capitaine qui me paraît bien disposé pour Vandières.

Quelques patrouilles allemandes circulent dans le village et enlèvent quelques canards et quelques poules. Dans la matinée les sceaux de la mairie ont été pris. A deux heures les armes conduites à Pagny.

C'est la guerre aux pigeons dont on fait carnage. Quelques amis n'oublient pas que deux pigeonneaux font bien sur la table de leur curé. Nous mangeons ces innocents volatiles à la santé de leurs patrons qui nous pensent très malheureux, et nous croient, de leur retraite calme et paisible mais ignorée, plusieurs fois incendiés et bombardés.

Mardi 1^{er} septembre 1914

Après ma messe, à laquelle on continue de bien assister pour communier, je fais ma petite tournée habituelle dans mon village pour rassurer mes gens. Je rencontre 4 vilains Allemands à la figure rébarbative. C'est de l'active : ils me paraissent peu sympathiques : ils doivent être protestants et sont très durs vis-à-vis du curé. Cependant ils ne me disent rien, je ne leur dis rien.

En l'absence du maire dont la porte est consignée pour quelques jours, c'est M. Darmois, l'adjoint qui les reçoit à la mairie. Sans plus de vergogne ils se font conduire à une ferme pour y demander des œufs et deux poules. Les dames Lorrain ne peuvent en attraper qu'une : ils en trouvent une autre chez Alph. Fayon. Et les voilà partis, toujours baïonnette au canon, mais sans demander le prix des poules ni des œufs. C'est la commune qui paiera sans doute puisque M. l'adjoint commande.

Vers 10H je reçois la visite de 3 cyclistes allemands qui me demandent un mot pour leur capitaine. A leur sortie du presbytère ils entendent la fusillade à la sortie du village du côté de Pont à Mousson. Vite, ils y courent et laissant leurs bicyclettes sur le pont, s'empressent de tirer pour faire du bruit sans doute. Ils entrent dans une violente colère, déclarent qu'on va brûler le village. Les bonnes femmes du quartier sont aux abois. Les soldats veulent que ce soient des civils qui aient tiré un coup de feu, M. Lhuillier soutient avec animation le contraire. Voilà tout le village en ébullition. Des patrouilles circulent dans tous les sens. Un grand allemand en civil qui s'est déclaré être un commissaire à M. Beurotte Alf, s'agite avec colère et veut faire dire aux habitants que ce sont des civils qui ont tiré et que dans une heure le village sera en feu. Et puis les Allemands disparaissent et le calme petit à petit se rétablit. Mais la crainte ne disparaît pas et quelques uns se demandent même si l'heure n'est pas venue de quitter Vandières. Je tâche de les rassurer de mon mieux.

A 3H on aperçoit, descendant le Closet, un chariot escorté de plusieurs soldats. C'est un blessé allemand que ses camarades ont relevé dans les champs et placé sur une voiture qu'ils ont réquisitionnée. Je m'approche du blessé. C'est un sous-officier, il a la jambe fracassée par une balle allemande m'affirme l'aide-major. Je fais donner une botte de paille au patient, je lui fais avaler un œuf clair et je lui souhaite bon voyage. Si c'était le dernier ! me pensais-je.

Le soir on était bien triste au chemin de la croix. Tout y prêtait : la cérémonie, l'électricité qui faisait défaut et laissait l'église et les assistants dans de mystérieuses ténèbres ; la crainte de voir la nuit les menaces horribles des soldats se réaliser. J'en sais plus d'un qui n'ont pas dû dormir !

Je pensais à nos otages qui étaient ce jour là : H. Fayon, **Jullair**, Lamy, Rouyer Aug. Je m'endors en priant spécialement pour eux.

Mercredi 2 septembre 1914

Malgré tant d'appréhensions, nuit excellente. Je m'éveille de bonne heure en remerciant le Bon Dieu de nous avoir encore une fois épargnés.

Et les otages s'en vont ; ce sont MM. Dés. Rouyer, Emile Pinot, Fern Compas et Alf Beurotte, Kirsch. Après ma messe je les retrouve au village. Les sentinelles allemandes ne les ont pas laissés passer.

Des soldats allemands conduits par un sous officier sont au village : ils doivent repasser à la mairie. Je conseille d'attendre leur retour, on les priera d'avertir les postes allemands d'avoir à laisser passer ces 4 messieurs comme les 4 précédents ont passé.

Mais à 9H on entend des coups de fusil du côté de Pont à Mousson : les soldats ne reviennent pas. Un marchand de vin de Pagny déclare que le capitaine et les 4 otages s'impatientent à Pagny et nos 4 hommes se disposent à partir et je les accompagne.

Après bien des difficultés et des pourparlers je suis autorisé seul à parler au capitaine. Il n'est pas à son bureau : il faut attendre une heure au moins qu'il revienne de Prény. Le petit aide-major m'aperçoit et vient me saluer. Je lui explique mon cas. Vite il m'adresse au major qui sous des dehors très durs cache un bon cœur comme on va le voir. Il me connaît déjà ; le capitaine sans doute lui a parlé de moi ; il me parle de mes gens ; je lui assure qu'ils sont calmes et qu'il n'y aura de leur part aucune agression. J'en répons sur ma tête. Et bien, me dit-il, puisque vous vous portez garant pour vos gens, vous allez repartir avec tous vos otages. Je n'en demandais pas tant. Il me fait différentes recommandations qui intéressent la municipalité de Vandières et je m'empresse d'apporter la bonne nouvelle à mes paroissiens. Et sans plus attendre nous filons sous la conduite d'un sous-officier qui nous fait franchir les postes allemands. Quel bonheur pour les 4 qui attendaient au bord de la route! Ils n'étaient pas malheureux là-bas nos bons otages, M. Boudat les traitait en amis. Il est d'un dévouement à toute épreuve ce bon M. Boudat : nous lui devons une grande reconnaissance.

A mon retour je fais annoncer par le tambour municipal ce petit avis :

"Nous rappelons une fois encore, très instamment, à la population qu'il est absolument défendu de tirer sur les militaires, de les injurier ou de les insulter en aucune façon.

L'autorité allemande vient de consentir à supprimer les otages sur la promesse formelle de M. le curé, qui s'est porté garant pour la population de vandières qu'il ne serait fait aucun mal aux soldats allemands.

La moindre contravention sera réprimée par la mort des otages et l'incendie du village entier.

En conséquence, nous ferons arrêter et livrer à l'autorité militaire toute personne, homme, femme ou enfant, qui se serait rendue suspecte en proférant à l'adresse des militaires des menaces ou des paroles déplacées.

Les rassemblements sont interdits dans toute la localité.

Si une bagarre entre français et allemands venait à se produire dans le village, nous conseillons aux habitants de rentrer dans leurs demeures et de s'y enfermer. La bataille doit se passer dans la rue et pas un coup de feu ne doit partir des maisons".

L'adjoint au maire de Vandières.

On me dit que les soldats français sont encore venus cette après-midi près de la ferme Lorrain, à l'entrée du village. Ils étaient une dizaine. Ne croirait on pas qu'ils jouent à cache cache avec l'ennemi.

Hier soir la population a été mise en émoi par l'arrivée à 5H ½ d'un major français. Conduit par une auto jusque après Moulon, il a traversé Vandières à pied demandant d'être conduit aux lignes françaises. R. Douet et Damien l'ont accompagné jusqu'à Norroy par le chemin des vignes.

Comment cet officier français a-t-il pu en grand uniforme traverser les postes allemands ? Il a dit aux enfants qui le guidaient qu'il avait soigné des blessés allemands et français, que les ennemis l'avaient gardé huit jours et que d'après les règlements de la guerre il devait être remis à son corps.

Le capitaine allemand de Pagny a dit au contraire que le major à trois galons aurait bien aimé de passer le reste de la guerre loin du théâtre des batailles mais que l'autorité allemande lui avait joué un vilain tour en le renvoyant en France ???

Allons maintenant prier pour nos pauvres soldats qui doivent beaucoup souffrir: prions aussi pour ceux qui sont morts ; mais n'oublions pas notre chère patrie une fois encore si humiliée. Le père Deiber me disait que Paris serait en état de siège ! Mon Dieu, serons-nous donc une fois encore vaincus ! Quelle dure leçon à ces prétendus conducteurs de peuples ! Ils ont voulu se passer de Vous, O mon Dieu ! Si seulement ils criaient avec un vrai repentir : Erog erravimus*. Mais c'est le cri des damnés ! Persévéreront-ils dans leurs errements ?

*Traduction de la commune : "Nous nous sommes donc trompés"

Jeudi 3 septembre 1914

Quelques coups de fusil au-delà de Vandières du côté de Pont. Rien de sérieux.

Le major qui désirait me revoir profite d'une occasion pour me faire appeler dans la matinée. Il y a beaucoup d'agitation là-bas. Les postes sont avancés avant Moulon qui est occupé. Des ordres ont été donnés pour me laisser passer.

Au-delà de la première ligne, entre Moulon et Pagny, je suis atteint par un cycliste tout de gris habillé. Il se déclare officier sous ce costume ; il a toutes sortes de qualités : excellent chrétien, professeur d'université, jésuite manqué ayant étudié à Louvain puis à Rome, et aujourd'hui exerçant le dangereux métier de soldat civil. C'est lui qui est venu avant-hier jeter l'émoi dans Vandières. Il veut me faire dire qu'il y a des soldats français à Vandières ; il le sait, il sait même leur nombre ; ils étaient hier soir 14, me dit-il, je sais la maison où ils étaient entrés. Moi j'ignorais tout cela et sincèrement j'ai pu répondre que je ne savais pas, que j'avais entendu tirer dans telle direction, mais rien de plus. Et puis il m'apprend des nouvelles tout à fait invraisemblables : Verdun pris, dix corps d'armée français en déroute, 120 000 russes !!! fait prisonniers par les Autrichiens. Navrant mais j'ose en douter. J'ai le temps de croire à de pareils malheurs.

Nous rencontrons le commandant qui court à bicyclette jusqu'à ses avant postes sans doute, et recueilli de la bouche de ce soldat civil les renseignements que je n'avais pas le droit d'attendre et qu'il n'avait pas, j'espère, la prétention d'entendre de ma bouche. Il part en me donnant rendez-vous chez M. Parison.

Il s'agissait simplement de me faire parler sans doute pour m'étudier, bien connaître mon caractère, s'assurer que je lui avais dit vrai la ville afin de continuer ses sympathies à mon village. On ne parla que français. Quelque fois la conversation était plutôt pénible mais nous arrivions à nous comprendre. Quel homme que ce major ! Il y a 30 ans qu'il n'a pas parlé français ! Il s'en tire assez bien et veut encore se perfectionner. Intelligent, discret, homme du monde, fort bien élevé, soldat, guerrier, ennemi formidable, voilà comme il se révèle à moi. Un homme dont on peut tout espérer et dont on peut tout craindre, capable de générosité, et capable aussi des plus cruelles atrocités. Il en veut à nos pigeons qu'il veut voir détruire entièrement ; mais il en veut plus encore aux Belges qui ont fait essuyer des pertes cruelles à ses compatriotes. La Belgique sera sûrement tout entière annexée. Nous marchons, dit-il, vers Paris, et la guerre sera bientôt terminée !

Le Rupt de Mad est certainement occupé puisqu'il a lui-même amené chez Melle Parison le jeune Dégoutin qui était venu au commencement des vacances faire un tour de propriété et fut surpris par la guerre.

Après un entretien des plus aimables et les meilleures protestations de bienveillance pour nos gens, il me congédie non sans avoir insisté pour que je reste à déjeuner. Melle Parison m'oblige aimablement à accepter à déjeuner pour le lendemain. Je ne puis résister d'autant plus que le Père Deiber sera des nôtres.

Et le soldat civil pendant ce temps est venu à Vandières ; il a été moins dur que la première fois ; il s'est fait ouvrir la maison de M. Bertrand, a pris dans le bureau une carte et un livre.

Il est revenu dans l'après-midi et a demandé que le bureau lui soit une fois encore ouvert et il a emporté un paquet qui se trouvait dans la bibliothèque. C'est le droit de la guerre, le droit du plus fort, cette manière de scandaliser un peu Pascal qui vient protester chez moi. Que puis-je ? Hélas !

Et la journée s'achève dans le calme. Pour qu'elle ne soit pas sans émotion nous entendons quelques coups de fusil le soir après la prière sur la route de Pagny, mais on ne nous fera pas croire à une rencontre. Procédés d'intimidation !!

Vendredi 4 septembre 1914

Diner avec le major chez Melle Parison qui voit à la place de son père, à la place de ses frères, le major Von Kaiser de Coblenz. Reconnaissance à Melle Parison de m'avoir ménagé cette nouvelle entrevue avec cet officier qui décidément à bon cœur, mais est un ennemi implacable. Son bon cœur il l'a encore montré à Melle Parison en lui accordant la liberté de M. Robert comme il m'avait accordé la liberté des otages. Mais on sent qu'il est heureux de voir la France écrasée ; il parle avec avidité de ces engins destructeurs, de ce canon inconnu des officiers, manœuvré par les seuls ingénieurs de la Maison Krupp qui détruisit à Liège six cents hommes d'un seul coup. Il est né pour la guerre et il la fait avec art et acharnement.

Rien de nouveau jusqu'au soir : tout est calme. Est-ce le calme qui précède l'orage ? On verra demain. Seigneur, de quoi demain sera-t-il fait ? C'est alors qu'on se sent entièrement entre vos mains ; on sent qu'on est rien et que vous êtes tout et on se réfugie en Vous.

Samedi 5 septembre 1914

Une date mémorable qui restera fixée pour toujours dans notre existence. Il est 4H 1/2. Des hussards allemands passent au galop et bientôt la fusillade s'engage sur la côte de Norroy. Je cours à ma fenêtre et je vois revenir au galop un cheval qui a perdu son cavalier. Quelques cavaliers reviennent accompagnés de quelques fantassins et la fusillade continue.

Je commence ma messe à 6H. Pendant toute ma messe le canon gronde et on sent que les obus éclatent tout prêt, c'est sans doute à Norroy ou plutôt sur les hauteurs. Et puis pendant que le canon gronde, l'invasion commence : c'est de l'infanterie, c'est de la cavalerie, c'est de l'artillerie. Je sors et je me jette dans l'auto qui conduit le major Von Kaiser. "M. le curé, me dit-il, il y a quelque chose de fâcheux qui s'est passé dans votre village : un homme s'est mis en relation avec une patrouille française et lui a dit où nous étions et nous avons eu un homme tué ; c'est fâcheux pour vous et pour votre village, il faut me livrer cet homme". "Major je ne le connais pas et je n'ai rien entendu de cela". "Et bien, moi, dit un soldat, je

sais où il habite et je le reconnaitrais bien. Il habite la première maison du côté de Pagny". "M. le curé, vous allez prendre place dans l'auto et vous nous accompagnerez jusqu'à cette maison." Et je monte dans l'auto en recommandant mon âme à Dieu. En une minute nous voilà devant le hangar de M. Brandebouger. "M. le Major cette maison est inhabitée, le propriétaire habite plus haut". Il nous faut voir le propriétaire et nous voilà chez M. Brandebouger. Sa fille, plus morte que vive, balbutie quelques mots et nous dit que son père n'est pas là, qu'elle va le chercher, elle hésite et le major de dire avec férocité : "Mademoiselle, si vous ne m'apportez pas de suite cet homme, votre père, cette maison sera incendiée". La demoiselle tremble et s'empresse de chercher son père. Pendant ce temps se passait une scène comique. M. Thouvenot qui assistait à ces menaces me prie de dire au major que la maison n'appartenait pas à cet homme qu'on cherche... ? il s'agissait bien de cela ! Apparaît M. Brandebouger tout tremblant. "Ce n'est pas cet homme, dit le soldat. Le mien a une grande barbe". Et on interroge M. Brandebouger qui nous apprend qu'en effet il a employé Cuiller. Celui là a une grande barbe, il est amené au major qui le fait garder.

Pendant ce temps je remonte en auto et nous nous dirigeons vers la mairie où il faut trouver un atlas de France comme l'officier d'ordonnance vient d'en montrer un au major. Tout est fermé, je cours chez le maire, tout est fermé. J'explique mon embarras au major qui me rassure en me disant que ça ne presse pas, pour demain ou après. Après avoir fait ouvrir la salle d'école je ne trouve rien de convenable. Que va dire mon major.

Sans plus m'occuper de M. Cuiller, je rentre chez moi non sans trembler quelque peu en pensant au danger auquel je venais d'échapper. Supposé qu'on n'ait pas trouvé ce malheureux que serais-je devenu ? Dieu le sait.

On sonne ; c'est Madame Honorat Aug qui m'arrive tout en pleurs. Son mari travaillait en Châtillon et voici qu'en passant là haut des soldats l'ont arrêté et voilà qu'ils l'emmenent. Il faudrait aller parlementer. J'y cours, mais le peloton et son officier vont plus vite que moi. Ils sont déjà sur la route de Pont à Mousson. Qu'y ferais-je ? Je rentre chez moi non sans avoir dit un mot à un des nombreux soldats qui étaient là près de la croix. Je veux savoir si cet homme a été emmené pour conduire les soldats. Entendez la réponse : "Ce sont nos officiers qui nous conduisent, nous n'avons pas besoin d'un paysan pour nous conduire. "Attrape. J'aurais mieux fait de me taire assurément. Je rentre chez moi digérer tranquillement cette petite malice.

On sonne : cette fois c'est le capitaine qui veut me voir. Sur les entrefaites j'ai baptisé le petit Westrich né depuis le mois de février et qui menace de mourir. Je le baptisais à 8H, à 10H il était mort. Petit voleur de paradis !

Le capitaine Heplze est sur la route de Pont à Mousson. J'y cours non sans une certaine émotion. Le capitaine comme toujours est fort aimable. "M. le curé j'ai là un de vos habitants que j'ai fait prendre ce matin dans les champs. Je le soupçonne de s'être mis en relation avec les postes français et de nous avoir vendus. Il aurait été cause de la mort d'un de nos hussards". J'explique de mon mieux que cet Honorat est un ouvrier qui certainement ne s'occupe pas des affaires militaires. Il est parti ce matin à 4H ½ comme il partait tous les jours sans se douter qu'il s'exposait à un danger quelconque. De plus il est venu avec d'autres du côté de Pagny où certainement M. le capitaine le sait aussi bien que moi, depuis longtemps déjà il n'y a plus de Français. Donc il n'a pas eu l'intention de trahir et de fait il n'a pas pu trahir. "En ce cas M. le curé, sur votre parole, je lui accorde la liberté" et je rends M. Honorat à sa famille qui pleure de joie. J'espère que demain tout ce monde là va venir à la messe.

Et la canonnade continue. Il ne doit pas rester deux pierres l'une sur l'autre à Pont à Mousson ni à Mousson. Les obus éclatent dans cette direction depuis 6H du matin : il est 6H du soir. Les canons grondent encore. Ce sont ceux qui ont traversé Vandières et qui se sont installés au dessus de Norroy ; ce sont après midi en plus ceux installés en dessus de la chapelle de Bouxières. La terre tremble et on a les oreilles assourdies.

Voici les victimes du combat du matin : un soldat du 367^{ème} tué raide et une dizaine de blessés qu'on conduit à Metz. J'enterre le pauvre soldat sans cérémonie : impossible de dire son nom. Sa médaille a été enlevée et il n'a pas de matricule à ses vêtements. Les autos se succèdent avec fracas, c'est la Croix Rouge de Metz qui va chercher les habitants de Pont à Mousson blessés par le lamentable bombardement.

O mon Dieu ! Que d'émotions en cette seule journée et qu'on est heureux de la terminer en remerciant la Providence d'avoir veillé sur nous. C'est évidemment une attention de la Providence de nous avoir tous préservés jusqu'à présent. Pagny a été 4 fois bombardé, Prény a été bombardé une fois, et Pont à Mousson après l'avoir été 4 fois l'est aujourd'hui pour la cinquième fois mais de fond en comble. Mousson même n'a pas été épargné, on voit briller l'incendie qui dévore des maisons.

J'ai eu hier des détails sur l'hécatombe de Jarny. Ce sont 4 jeunes filles de la Croix Rouge, une de Jarny, 3 de Doncourt qui ont conduit des blessés à Metz. Elles sont passées par Pagny et ont donné ces tristes nouvelles à Mathilde. La maison de la marraine a été incendiée après que les soldats eurent pris la caisse et mis à la porte la marraine ; tout le quartier jusqu'à M. Lhermitte des deux côtes est en cendres. Probablement que notre maison a été épargnée, mais le familistère a été brûlé. Donc la maison d'Emile doit être aussi incendiée. L'abbé Vuaux le frère de M. le curé a été fusillé avec M. le maire M. Génot et 20 otages parmi lesquels M. Guimard, M. Pérignon. Oh les tristes choses et dire que ce sont les hommes qui ont commis ces atrocités qui nous occupent aujourd'hui. Saint Jean de Vandières nous préservera : nous le lui demandons bien depuis un mois matin et soir à la Sainte messe et à la prière.

Dimanche 6 septembre 1914

Quelle nuit ! Impossible de fermer l'œil, ce sont des chants, des cris des soldats qui arrivent, qui partent. Ils frappent aux fenêtres des voisins, se font ouvrir les portes, demandent de la paille, des lits : ce sont les autos qui sont encore plus désagréables la nuit que le jour, si c'est possible. Je tremble qu'il arrive quelque chose de la part des habitants ou plutôt que ces soldats ne suscitent quelque chose.

Enfin voici le jour : je me lève de grand matin. Quelques soldats seulement circulent dans les rues.

Pour la messe de 7H voici l'aumônier catholique et le pasteur protestant qui y assistent pieusement. Le pasteur me demande s'il serait possible qu'il parlât à ses soldats à l'église. Je lui indique notre salle de patronage où il réunit ses protestants. Au même moment les soldats catholiques, 80 à peu près entrent à l'église et s'installent comme s'ils voulaient entendre la messe. Je leur dit que la grand messe n'aura lieu qu'à 10H et qu'ils auraient trop longtemps à attendre. Et puis réflexion faite je me dis que probablement à 10H ils ne seront plus libres. Je suis à jeun. C'est dimanche, une belle occasion de permettre à ces pauvres

catholiques d'entendre la messe. L'aumônier s'en était d'ailleurs très peu soucié. Le pasteur me paraît dans cette circonstance avoir plus de zèle.

Je dis la messe et ces 80 soldats y assistent pieusement avec des livres. Je prie qu'ils s'en aillent bien vite et ne reviennent plus !

Après-midi et dans la soirée, il n'y en a presque plus. Toute la matinée, depuis l'aube jusqu'à midi les canons ont grondé depuis Norroy, quel fracas ! Et le soir, en allant au cimetière enterrer un enfant Westrich j'ai longé un convoi de brancardiers qui stationnait depuis la première maison du village jusqu'au-delà du cimetière. Tous ces hommes là à peu près (remarque édifiante) sur le passage de ce petit cortège funèbre, se levaient, rectifiaient la position et saluaient ou se découvraient.

Le soir il n'y avait plus au village que ce convoi qui sans doute n'y devait pas séjourner longtemps. Il paraît qu'il avait de la besogne là bas au-delà de Pont à Mousson, où nos canons avaient fait merveille. On a vu passer, me dit-on, un fourgon plein de fusils. Pourvu que ce ne soit pas des fusils français !

Assistante consolante à la prière du soir. On sent que la population est émue : elle comprend dans l'ensemble la nécessité de la prière. On prie. Même le pauvre Honorat Al que j'ai eu le bonheur de délivrer, est venu à la grand messe. Ces hommes là ont encore du cœur et de la foi, il leur manque à tous une bonne femme. Mais ils ont celle qu'ils ont méritée par leur conduite avant le mariage. Où vont-ils en général les chercher ?

Au patronage, M. Fayon Alf qui est revenu depuis vendredi (il était temps le lendemain c'était trop tard) nous a raconté sa campagne. Il était très bien à Thiaucourt. Les sœurs avaient bien vu qu'elles avaient en lui un brave homme. Il faisait le pain et avait la confiance des religieuses. Quand on eut évacué l'ambulance il devait être libéré, mais comme il y avait fort à faire à Verdun, lui et ses camarades de Pagny, presque tous furent dirigés sur cette place. Il vit là beaucoup de blessés des combats de Spincourt, Jarny, Chambley et surtout il vit 500 prisonniers allemands qu'on dirigeait vers le centre. De Verdun ils furent conduits à Châlons et de Châlons à Troyes où ils passèrent 4 jours. Mais il n'a pas porté l'uniforme un seul instant, son uniforme était un brassard, et surtout il n'a pas touché un centime. Toujours du coulage. L'officier d'administration pouvait peut être dire où passait le prêt de ces soldats improvisés.

On nous dit que le gouvernement est transporté à Bordeaux. Pourvu qu'il soit évacué au centre de l'Australie et que nous en ayons fini avec cette bande de coquins, cette société anonyme d'exploitation de la France !

J'apprends aussi par un Allemand le nom de notre pape. Le cardinal Della Chiesa, Archevêque de Bologne est actuellement régnant sous le nom de Benoit XV. Vive le pape ! Dans quelles tristes circonstances il prend en main la direction de l'Eglise, et que se passera-t-il sous son règne. Religion dépopulata (Traduction de la commune : la religion dévastée).

On sonne après la prière, c'est le pauvre P. Cuiller qui revient en fumant sa pipe. Il s'acquitte en passant de la commission dont il a été chargé. Le major en le congédiant lui dit de ne plus faire de barricade et d'aller dire à M. le curé de l'avoir à l'œil. Le pauvre homme, il ne savait guère avoir trahi !

Lundi 7 septembre 1914

Canonnade toute la nuit. C'est depuis Norroy sur Sainte Geneviève depuis le soir jusqu'à 2H du matin. M. le curé de Norroy qui a pu descendre aujourd'hui m'apporte ces nouvelles. Il a vu plusieurs maisons de ce pauvre village s'enflammer successivement.

Lui et ses gens n'ont pas souffert, je craignais bien cependant que quelques bombes n'aient éclaté sur Norroy. Dieu merci, il a été préservé !

Il me donne des nouvelles de Bouxières qui a retrouvé son curé ; de Vittonville que l'abbé Christophe n'a pas quitté, de Pont à Mousson dont les Français, avant de le quitter, on fait sauter deux arches du pont.

A peine M. le curé est-il parti que le capitaine Hepke me fait appeler pour m'annoncer qu'il sera mon hôte ce soir. Quel homme bien élevé, délicat. Il m'apporte des journaux allemands, me fait remarquer tout ce qui peut m'intéresser comme prêtre, les articles relatifs au Pape : mais il a bien soin de ne pas me dire un mot de ce qui froisserait mon patriotisme, il dissimule avec discrétion les articles où il est parlé des victoires des armées allemandes. Après souper, j'ai tout lu et s'il faut en croire ce journal (Roleutsch Zeitung) toutes nos places fortes du nord, à l'exception de Maubeuge, sont aux mains des Allemands. Leurs armées sont en marche vers la Loire, Givet est pris et les autres places ont cédé sans coup férir !! Les Russes auraient perdu 3 commandants de corps, et leurs journaux annonceraient la mort du généralissime. 9000 Russes auraient été faits prisonniers par les Autrichiens. Pauvre France. Comprendras-tu enfin que ta seule espérance est dans le Dieu de Clovis et dans la Vierge de Lourdes.

Poincaré et sa bande sont en sécurité à Bordeaux. Je viens de lire le manifeste que ce successeur de Louis XIV et de Napoléon I vient d'adresser à la nation. C'est la platitude, la vulgarité ! Des mots creux et sonores ! Le facteur se résume ainsi : Peuple crédule de France aie confiance dans la ta valeur, espère dans le droit et la justice moi et les miens nous quittons la capitale et allons mettre notre peau à l'abri des balles prussiennes.

Si seulement j'avais des nouvelles de mes frères et de leurs familles. Qu'ont fait Charlotte et mon père ? Qu'a fait Louise ? Est-elle revenue de Bretagne ? Elle serait si bien là-bas. Que fait la famille de Victor ? Si seulement j'avais pu leur venir en aide !

Cette nuit on va dormir tranquille quoique le capitaine ait demandé que la porte reste ouverte toute la nuit !

Mardi 8 septembre 1914

Messe en l'honneur de Notre Dame de Bouxières ; magnifique communion. Seigneur, entendez les prières de ma paroisse, ayez égard à ces nombreuses et ferventes communions de chaque jour. N.D. de Bouxières que nous fêtons chaque année avec tant d'amour, voyez notre affliction, ne trompez pas notre confiance.

Le capitaine m'apprend qu'il a reçu l'ordre de se tenir prêt à marcher. C'est dommage qu'il parte. Il aurait vite changé l'aspect du village. A 7H du matin les rues étaient propres et balayées. Il devait mettre des soldats à la disposition des gens pour leurs travaux dans les champs. Il est parti, retourne à Pagny : il m'explique que faisant partie de l'armée de Metz il ne peut pas dépasser Vandières pour le moment : il me remercie affectueusement de

l'accueil qu'il a trouvé au presbytère et me rappelle en partant qu'il est soldat par accident, mais que sa vocation est de combattre pour le droit et de punir l'injustice, qu'il n'a pas encore tiré un coup de révolver et qu'il n'a pas encore tué personne. Oui j'ai appris par ailleurs qu'il avait demandé à ne pas commander le peloton d'exécution qui devait fusiller les otages de Jarny.

Quelle différence entre le capitaine qui fait la guerre pour qui c'est pour lui un devoir et ce major qui fait la guerre en boucher. On sent qu'il jubile quand il parle de ces machines qui tuent des milliers de nos soldats.

Tout est calme, aujourd'hui, le canon gronde toujours dans le lointain. Des convois passent et repassent. Je pense aller à Villers saluer la famille de l'abbé Schmitt. Je trouve toutes ces dames en bonne santé et le pays très calme. Ils n'ont pas été traversés par la troupe, ils n'ont vu que des convois. Les sceaux de la mairie ont cependant été enlevés.

M. le curé de Norroy a été bien hardi de monter à la roche samedi matin après la fusillade. Il aurait pu payer cher son audace. Il a rendu service aux 2 pauvres soldats du 367 qui traînaient péniblement leur camarade blessé. Depuis la croix Kevin il a porté le malheureux avec Resan jusqu'au presbytère où il a essayé en vain de le confesser. Il a pu téléphoner à Pont de le faire prendre avec l'auto de la Croix Rouge. Il n'a pas vu le corps de celui qui avait été tué et que j'ai enterré, mais il a retrouvé la 1^{ère} page du livret militaire que les soldats allemands avaient déchirée. Nous aurons donc le nom de ce malheureux.

A 8H du soir arrivent 80 cavaliers qui ont retenu leur place pour eux et pour leurs chevaux. Un peu d'agitation à leur arrivée et puis le calme se fait et on s'endort en remerciant le Bon Dieu de nous avoir encore préservés.

Mercredi 9 septembre 1914

Nuit très calme. Je m'éveille vers minuit et je vais me promener au jardin. Je crois entendre le canon qui gronde sourdement dans le lointain : mais qu'y ferai-je ? Je me rends non sans avoir prié pour nos pauvres soldats.

Nous sommes allemands : la cavalerie garde le village et nous avons l'heure allemande. Donc désormais, quand je parlerai de l'heure, ce sera de l'heure allemande. Les gens n'y sont pas encore habitués. On s'en est aperçus ce matin à la messe. A peu près tout le monde était en retard. J'espère qu'on ne va pas reprendre ces vieilles mauvaises habitudes d'arriver en retard à l'église ! Les travaux ne pressent guère actuellement. Les gens cependant se précipitent avec frénésie à leur houblon. Pourquoi ? Je me le demande. Le vendraient-ils ?

Depuis 8H du matin le canon gronde du côté de Nancy et de Toul et fait un vacarme assourdissant. Les coups se succèdent plus pressants les uns que les autres et cela sans interruption. Si chaque obus porte, il doit y avoir bien des dégâts.

Eug. Compas vient de rentrer. Il a vu à Limey un général allemand. Il paraît qu'il y a un général français à Hanonville. La maison de M. le curé et celles de 3 autres habitants ont été brûlées accidentellement mais par la faute des soldats allemands. Le général aurait permis de couvrir les assurances et de nourrir les habitants sans feu ni lieu aux frais de l'Etat allemand. Le Kaiser serait venu à Limey non pas pour régler les assurances et couvrir les frais d'incendie et d'entretien mais se rendre compte de la position des troupes. Le général qui prenait ses repas chez M. le curé l'aurait dit lui-même à M. le curé. Ce serait une belle

capture à faire. Si seulement !! Mais nous ne le méritons pas encore. Nous n'avons pas encore assez souffert et puis nous n'avons pas encore officiellement imploré à genoux l'intervention divine !! Dieu attend son heure. C'est l'heure où la France officielle se repentira. Saura-t-elle se mettre à genoux ! Saura-t-elle faire sa prière ! Quel bel acte de contrition il lui faudra faire !

Il est 11H 1/2. Le canon se tait. Qui a gagné ? Que c'est pénible de ne rien savoir !

Les reîtres venus hier soir ont séjourné dans le village et ont exercé la patience des gens qui les ont logés, les ennuyant par leurs réclamations et leurs exigences, leur prenant des objets qui ne peuvent leur être utiles en rien : linge, duvet, etc. Chez M. Honorat E. pendant la nuit ils se sont introduits dans la cave et ont bu tout ce qu'ils pouvaient supporter, ont visité le poulailler, enlevé tous les œufs. Chez M. Quenette ils sont plus de 50, c'est le foin, l'avoine qu'ils prennent à profusion pour leurs chevaux, c'est le vin pour leurs hommes et quand M. Quenette s'adresse à l'officier pour faire disparaître quelques hommes et quelques chevaux et les mettre dans les écuries et les granges restées vides dans le village, il trouve plus commode d'avoir ses hommes sous la main.

Ici en voici qui se plaignent qu'on leur a enlevé deux couvertures chez M. Darmois. Je leur fais comprendre que je ne suis pas dupe de leurs plaintes en leur déclarant que leurs hôtes sont de braves gens, que de plus ils n'avaient qu'à surveiller leur écurie au lieu d'aller boire tout l'après midi. Et leur envie se passe de pousser plus loin leurs réclamations insolentes.

J'ai peur pour le soir car les reîtres ont bu beaucoup les uns dans les caves qu'ils ont ouvertes, les autres en transportant au seau le vin d'un fût qu'ils ont placé sur leurs voitures de munitions. Beaucoup ne sont plus de sang froid et ont des têtes d'ivrognes. Pourvu que la soirée soit calme !

Le P. Deiber est venu me demander à dîner aujourd'hui. J'étais heureux de parler avec un prêtre. On est si isolé pendant la guerre !

Jeudi 10 septembre 1914

Quelle nuit encore. Le tonnerre, les éclairs, le bruit des chevaux et des voitures depuis 10H jusqu'à 3H du matin. Il paraît que nos voisins ont reçu une raclée sur les hauteurs et profitent de la nuit pour retourner leurs convois qu'ils ont amenés de jour avec tant d'orgueil, sous leurs forts. C'est donc nous qui aurions gagné hier. Nos canons leur ont donné une douche bien méritée et le Bon Dieu cette nuit leur en administrait une autre. Le major Von Kaiser doit déchanter aujourd'hui.

Mais hélas ! Maubeuge a cédé avec ses 10 forts. Il y aurait des milliers de prisonniers. Les trains ne fonctionnent plus qu'entre Frouard et Châlons sur Marne et les Allemands s'avancent sur Vitry. Nancy est isolé du monde : les journaux ne paraissent plus. On se sent pris de tristesse à la pensée de tant de souffrances et on est humilié de tant de défaites. O blocards ! Qu'avez-vous donc fait de notre patrie, de notre belle France ? Et ne dites pas que c'est la faute de l'Empire. Et l'Empire n'est plus. Et ne dites pas que c'est de la faute de la nation. Elle a voté la loi de 3 ans et les subsides de la guerre. Et c'est vous qui les avez employés et gaspillés. C'est vous qui avez préparé cette armée de fuyards, c'est vous les fils de révolutionnaires qui avez formé les soldats qui lèvent la crosse devant l'ennemi. L'histoire va juger, vous, vos personnes, vos théories, vos doctrines, vos malversations, vos mensonges.

A 6H une compagnie de cyclistes descend des hauteurs de Viéville et s'arrête à Vandières après avoir poussé une pointe sur Pont à Mousson. A la sortie de la prière, je suis attendu par deux soldats qui m'annoncent que deux officiers désirent loger chez moi. C'est entendu, la chambre sera préparée, les deux officiers coucheront dans la même chambre. On leur allumera du feu pour sécher leurs manteaux. Quand un soldat vient annoncer que les officiers ont trouvé un logement plus près de leurs hommes qui couchent aux écoles. Les deux officiers coucheront chez Mme COLLON. La pauvre Marie a eu bien du mal de préparer les lits. Les armoires avaient été vidées par la ruelle, le linge descendu à la cave. On ne trouve rien et cependant il faut bien installer les officiers. On fait du feu et quant le fourneau commence à réchauffer la chambre voici que chacun se regarde, s'interroge : c'est le feu. Mais non c'est simplement la pèlerine de laine de Mme COLLON qui brûle dans le feu du fourneau. Il est probable que la cave aura été aussi un peu visitée !

La maison des dames Belin Eug. a été à peu près complètement pillée. Deux officiers y ont passé deux nuits. Les ordonnances ont fait faire la bombe à leurs patrons et à leurs amis. On trouve des bouteilles vides ou moitié vides partout. Les armoires ont été fouillées soigneusement et la cave visitée dans tous ses recoins. Le vieux vin qui aurait pu être autrefois distribué avec profit aux pauvres de la paroisse est gaspillé par les reîtres allemands. C'est de la justice immanente.

Le soir tout est calme, les rues désertes : les paroissiens s'habituent déjà à la guerre. Ils vont à leur houblon et négligent déjà la prière. Il y avait beaucoup moins de monde aujourd'hui. J'ai cru de mon devoir de les avertir ou plutôt de faire avertir ceux qui n'étaient pas là qu'en ce moment leurs grands soucis ne devaient pas être le houblon mais la santé de leurs absents et que si on continuait à mettre la même indifférence pour la prière je supprimerais les réunions du soir, que je ferais ma prière pour les miens, que j'étais profondément peiné de voir leur lâcheté et leur manque de cœur à ce moment surtout où les leurs courent les plus grands dangers attendu que les Prussiens vont attaquer Toul qui abrite nos chers absents.

Vendredi 11 septembre 1914

C'est peut être la meilleure nuit que nous ayons passée depuis le commencement de la guerre. Elle était bien nécessaire pour nous remettre un peu. Merci Mon Dieu de cette délicate attention de votre paternelle bonté ! Si seulement vos pauvres soldats pouvaient ainsi reposer. Mais peuvent ils être à leur aise, quand le canon gronde au loin.

L'observation d'hier à mes paroissiens a eu de l'écho. Ce matin il y avait une magnifique assistance à la messe et le soir au chemin de croix, il me semble que peu de familles manquaient.

Journée sans incident, les cyclistes sont toujours là. A 6H environ, arrivent une quarantaine de dragons qui paraissent fatigués autant que leurs deux officiers et leurs chevaux. C'est curieux comme ces gens là s'installent en pays conquis. Ils choisissent leur grange pour leurs hommes et leurs chevaux, jettent un coup d'œil sur les maisons du village et quand leur choix est fait déclarent que c'est dans telle maison qu'ils veulent s'installer. Pendant qu'un officier cherche une grange pour les chevaux, l'autre demande la clé de l'appartement des Chapelier. Pendant qu'il attend, pour qu'il ne perde pas patience, je vais lui dire un mot. C'est un grand diable de Bavaois qui mesure 2 mètres. Il sait quelques mots de français, a visité Paris. Il me demande si ma population a bon esprit. Je le rassure et lui certifie que personne ne lui fera de mal ni à lui ni à ses soldats. C'est qu'on a tiré sur nous à Martincourt

ou à Domèvre, il ne sait plus. Et c'est le curé de Limey qui a payé. L'officier Bavarois, à son très grand regret, a dû l'appréhender et le garder prisonnier. Heureusement le bon abbé Fontaine s'était mis en relation avec le général. Après une nuit d'angoisse pareille à celle qu'a vu passer le bon curé d'Arnaville, il a été remis en liberté. Mais encore une fois quel singulier procédé. On tire sur les Prussiens à Martincourt ou à Domèvres, c'est le curé de Limey qui est arrêté. Toujours l'intimidation, toujours la cruauté, toujours l'injustice. Mais enfin, dis-je à cet officier, quel intérêt nos gens auraient-ils de tirer sur vous : c'est bête et c'est inutile, c'est criminel et c'est surtout dangereux et puis les miens n'ont pas d'arme à leur disposition.

Le barbare est rassuré. Il devait attendre ½ heure le retour de M. Pinot Vit mais le lieutenant qui avait logé les chevaux chez Velfringer avait jeté un regard de convoitise sur le château de M. Lanciaux et vient faire part de son choix à son subordonné qui s'empresse de le rejoindre. Donc notre quartier sera tranquille encore cette nuit, vraisemblablement.

Samedi 12 septembre 1914

La nuit a été tranquille. Les dragons étaient fatigués et se sont couchés de suite. Les cyclistes sont de braves Rhénans bien paisibles : tout est donc calme jusqu'à 3H du matin, au départ des dragons qui sont partis du côté de Pont à Mousson où nous ne pouvons plus aller depuis le retour du convoi.

Pont à Mousson n'a plus de soldats, ni français, ni allemands. Il est probablement visité tour à tour par nos patrouilles et par celles des Allemands. En tout cas les trains n'y vont plus.

Il y a 8 jours que les Allemands nous envahissaient sérieusement. Les autos ronflaient sans cesse sur la route et jetaient dans Pont à Mousson les officiers allemands qui pensaient coucher le lendemain à Nancy et depuis 8 jours ils n'ont pas fait un pas. Au contraire le convoi est revenu. Les autos ne passent plus et les trains restent à Pagny.

Aussi le major Von Kaiser est de mauvaise humeur. Aujourd'hui à 3H il arrivait en auto à Vandières, faisait appeler le maire et le curé à la mairie. Un fil téléphonique avait été coupé sur la route de Pagny. Il fut remarqué que le téléphone devait être installé à Pont à Mousson et qu'il s'était arrêté à Vandières, premier contretemps. Bref un fil avait été coupé sur le territoire de la commune et c'était grave. Je reprends ma formule habituelle. Ca ne peut pas être un habitant de Vandières qui a fait le coup. De plus nous ne pouvons pas répondre des passants, on laisse passer toutes sortes de gens sur cette route que M. le Major ait l'obligeance d'y placer des fonctionnaires. Nous avons fait annoncer à sons de caisse qu'il était défendu d'aller travailler de ce côté. Que pouvons nous de plus ? D'autre part, ça ne peut pas être de la malveillance. Nos habitants ont fait preuve de la meilleure bonne volonté et les officiers peuvent en rendre témoignage : le meilleur accueil a été fait aux troupes. Que M. le Major donne des ordres très sévères, ils seront exécutés comme tous ceux qu'il a donnés l'ont été jusqu'alors. C'est pour la dernière fois que le major pardonne : la prochaine fois qu'il arrivera quelque chose, il prendra 3 hommes et les emmènera à Pagny en prison. M. le major nous allons prendre les mesures nécessaires pour qu'il n'arrive rien.

Et nous voilà partis M. le Maire et moi, entre deux soldats qui retournaient à Pagny, constater le délit. A 300 m du cimetière le fil était en effet coupé, mais de telle façon qu'on ne me fera pas croire que c'est par malveillance. Un bout en effet est mâchonné, ce qui fait supposer que le fil a pu être scié par le vent, il a fait une violente tempête à midi : ou coupé par quelqu'un qui n'aurait pas d'outil bien tranchant. L'autre bout était enroulé autour de

l'arbre voisin à la naissance des branches. Le malfaiteur avait donc pris son temps d'abord pour couper le fil et ensuite pour grimper sur un gros arbre et enrouler le fil autour du tronc. A mon avis, ou bien le vent est le coupable, ou bien c'est une malveillance de la part de certains soldats : il y a des crapules partout disait un jeune officier allemand qui comprenait difficilement qu'on rende un maire et un curé surtout responsables de pareil méfait. Allons, pour cette fois, je n'ai pas encore été fusillé mais c'est tout de même la 3^{ème} fois.

Les dragons sont revenus avec un cheval français sans son cavalier.

Le major Von Kaiser est monté à Norroy sans doute jeter la terreur dans la localité. Qu'a fait M. le Curé. Heureusement que j'avais fait déjà la présentation du major : un bon cœur, mais un ennemi implacable. L'ennemi apparaît facilement, le bon cœur ne se montre qu'après.

Il est 9H du soir. Je suis prêt à me coucher. Vlan ! Un bruit formidable pareil à celui d'une bombe qui éclate. Serait ce le bombardement de Vandières qui commence. Cependant il y a des troupes allemandes au village. 2 officiers couchent en face du presbytère. Que signifie ce bruit à cette heure. C'est sans doute une alerte. Les officiers sont debout. Un soldat vient leur parler à la fenêtre et puis leur chandelle s'éteint et ils reprennent leur sommeil. Je me demandais non sans inquiétude si j'allais encore répondre de ce coup de feu.

Dimanche 13 septembre 1914

Pas d'incident pendant la nuit. Les dragons partent à 3 H ½ du matin sans bruit : vers 7 H les cyclistes aussi, mais eux en laissant des traces de leur passage à la mairie où, paraît il, ils ont enfoncé les portes des appartements des instituteurs et institutrices. Ils ont fouillé les armoires pour y prendre les draps fins et s'en faire des linges de pieds. Ils auraient aussi visité le caveau de M. Glatigny. Les femmes seraient restées là, elles auraient gardé l'appartement et le mobilier !

La détonation d'hier soir n'était pas un signal. Hub D qui revient de Pont à Mousson m'apprend qu'il a vu là bas des soldats français du génie et de l'infanterie sur la rive droite de la Moselle, de l'autre côté du pont qu'ils ont fait sauter une 2^{ème} fois. Voilà pourquoi les Allemands ne vont pas se frotter de ce côté. Voilà pourquoi surtout ils sont si méfiants et si durs.

La Meurthe et les Vosges que je viens de lire avec bonheur nous donne de bonnes nouvelles de nos troupes qui soutiennent héroïquement la lutte depuis 5 jours arrêtant les ennemis sur bords de la Marne. Charleville aurait été anéantie mais par nos canons. Les pertes des Allemands s'élèveraient à ce jour à 250 000, 300 000 hommes hors de combat. J'apprends en même temps la mort à Albretschewiller de Pierre Gélinet, tombé sur le champ de bataille le 21 août.

Lundi 14 septembre 1914

Il n'y a plus à Vandières que le poste qui occupe la gare : ce sont des soldats bien calmes et qu'on n'entend pas dans le village. Hier soir, il en est venu d'aussi tranquilles 3 hussards et 3 cyclistes qui ont passé la nuit à dormir sans doute consciemment dans la grange qui leur a été indiquée et sont repartis le matin à 6 H. C'est le calme plat.

Par le même journal qui nous a un peu réconforté par les nouvelles relativement bonnes qu'il apportait de la défensive posée par nos troupes, j'ai appris que l'empereur François

Joseph était gravement malade. Il aurait été frappé d'une attaque de paralysie à la suite de laquelle il aurait perdu toute connaissance.

Le vieil empereur aurait eu avec le prince héritier Charles François un entretien au cours duquel il aurait appris que l'archiduc François Ferdinand, victime de l'attentat de Sarajevo aurait participé à l'assassinat de l'archiduc Rodolphe au rendez-vous de chasse, de tragique mémoire.

La preuve de cette participation de l'archiduc Ferdinand au drame de Mayerling aurait été trouvé dans les papiers de l'archiduc récemment défunt.

Nouveau procédé du vainqueur. Le major a fait appeler les maires de Vandières, de Villers et de Norroy, leur a demandé ce qu'il y avait encore de bétail dans ces trois villages, les sommant de dire la vérité sous peine d'être gardés comme prisonniers. Chaque village conduira à Pagny 2 porcs et 1 vache et les Maires, chaque samedi s'entendront avec le Maire de Pagny sur la fourniture à faire aux troupes d'occupation. C'est aimable, et surtout c'est pratique. Mais alors dans peu de temps, que mangeront les habitants ? Le Maire de Vandières fait observer qu'il n'y a plus que les vaches laitières nécessaires pour procurer du lait aux enfants ! "Oh ! Les petits Franzosen ! fait le major ce n'est rien !"

Les Lorrain m'apprennent que ni le Curé ni le Maire de Bouxières ne sont restés. Le vieil oncle dit sa messe dans sa maison et c'est là que les gens viennent l'entendre comme ils peuvent ! Que c'est triste !

Mardi 15 septembre 1914

Les patrouilles allemandes à pied et à cheval ne cessent de traverser le village : elles semblent très inquiètes. Que se passe-t-il ? Nos soldats avanceraient ils ? Si seulement nous les revoyons, mais pour toujours.

Nous avons, M. le Maire et moi, organisé le service du pain. J'ai dressé la liste des habitants avec, près du nom de chacun, l'indication de la quantité de pain à laquelle chaque famille a droit. A la distribution on n'aura qu'à pointer le carré correspondant à chaque nom. De cette façon, il ne pourra pas y avoir d'abus. Chacun aura ce qui lui revient et pas davantage et ceux qui ne se trouveront pas satisfaits de ce qui leur est octroyé, moyennant finance bien entendu, pourront cuire leur pain chez eux.

Vers 4 H le canon gronde d'une façon effrayante et continue dans le lointain du côté de Verdun. Mon Dieu ! Protégez nos soldats et donnez leur la victoire !

Mercredi 16 septembre 1914

Nuit de pluie, mais de calme. Aujourd'hui on ne voit pas de patrouilles. Le poste du 65^{ème} est toujours là bas, à la gare, pour la grande joie de Mle **Dusouilly** qui scandalise tout le quartier par sa légèreté et sa facilité de relations avec les soldats. Quelle tenue, quelle dignité pour une fiancée. Elle rit, elle plaisante avec les ennemis qui peut être demain, tueront son fiancé. Que les femmes ont peu de cervelle !

Il y en a une autre, que dis-je, il y en a une entr'autres qui se relève pour donner de petits verres de rhum aux soldats allemands, qui leur fait le café quand ils ne lui demandent rien, qui les interpelle dans la rue, leur montre le portrait du mari de sa fille, un pauvre maréchal

des logis d'artillerie qui aujourd'hui peut être, a succombé sous les balles ennemies ; qui leur promet sa fille plus jeune, une blonde qui est partie avec des amis. Hâtons nous de dire que ces femmes là, ces misérables là, ne trouvent pas une minute pour venir, le matin ou le soir, demander au Bon Dieu de protéger les armées françaises.

Ces femmes sont les mêmes qui disaient ou qui criaient dans la rue à l'arrivée des Prussiens "mais, ce sont des hommes comme les autres !". Décidément, les femmes sans religion ne savent pas ce que c'est que la dignité, la décence, la retenue, la modestie, le respect de soi-même. Qu'est ce que les ennemis doivent penser de femmes pareilles ? Ils se pensent : ce ne sont point celles que nous avons laissées là bas au fond de la Germanie qui se compromettraient si indignement avec ceux que nous poursuivons de notre haine !

Aujourd'hui, les Allemands commencent sérieusement à craindre une attaque possible des Français. Ils ne permettent plus de sortie hors du village. Le major vient de faire annoncer que les habitants de Vandières pourront sortir tous les jours de 9 H du matin à midi pour recueillir leurs pommes de terre, leurs légumes, sans toutefois s'éloigner au-delà de 400 m du village.

De plus, ils devront se présenter aux postes militaires à leur départ et à leur retour.

Toute contravention exposerait les délinquants à recevoir des coups de fusil.

Signé : Hepke

Capitaine de la 10^{ème} compagnie du 65^{ème} régiment de Réserve

En voici une affaire. Je récitais le chapelet du haut de la chaire quand on vient me prévenir que le major me demande de suite. Je prie les fidèles d'achever eux-mêmes la prière et je me précipite près du major qui m'attendait très affairé, très humilié probablement, sur la route de Pont à Mousson, à l'extrémité du village.

Voici de quoi il s'agissait : un de leurs cyclistes avait été blessé sous Norroy, il fallait le chercher ; commander trois hommes, un cheval et un char avec un peu de paille fut l'affaires d'un instant.

Mais ce n'était pas tout, on avait tiré sur les soldats à Norroy et à Pont à Mousson. Il fallait aller dans ces deux localités prendre 3 otages, ce dont je me souciais peu. "Je veux bien régler les affaires de mon village, mais les affaires des autres ne me regardent pas". Je resterai donc. Après maints pourparlers, les soldats me laissent là bas. Je leur avais fait comprendre d'ailleurs que tel n'était pas l'ordre du major, qu'il m'avait demandé différentes choses, mais qu'il ne m'avait chargé ni d'accompagner les brancardiers, ni d'aller à Norroy, ni à Pont à Mousson.

Il m'avait en effet prié d'écrire à M. le Curé de St Laurent que des civils avaient tiré sur les soldats allemands et de l'informer que si le fait se renouvelait, il détruirait la ville. Que M. le curé veuille bien transmettre cette menace au Maire de la ville. Je m'exécutai et le soir je préparai la lettre que devait poster le lendemain matin à 7 H Charles Eckel.

Il m'avait ensuite prié de demander au Maire de faire abattre le mur du cimetière que les chasseurs avaient percé de trous en vue d'une attaque. Ce travail devait être fait le lendemain matin.

Et je me couche non sans remercier mon bon ange de m'avoir gardé encore pendant le jour. Et après avoir longtemps veillé, après avoir vers 10H ½ entendu la voiture qui venait de chercher le fameux blessé, je finis pas m'endormir non sans craindre une alerte pour la nuit.

Jeudi 17 septembre 1914

Pas d'alerte, je m'éveille frais et dispos à 5 H ½ en acceptant d'avance ce qu'il plaira en Bon Dieu de m'envoyer de pénible.

Il n'y avait pas de blessés sur la route. Donc on n'avait pas tiré de Norroy. Mais comme il faut toujours trouver les populations en défaut, il pèse sur Norroy une accusation très grave. Deux femmes (les soldats les ont vues) depuis la maison Laroche, ont indiqué aux soldats français où se trouvaient les soldats allemands ce qui a occasionné la fusillade d'hier. Donc il faut des otages en attendant que soient livrées les deux femmes soupçonnées de haute trahison. Des françaises ne peuvent pas parler à des soldats français sans exciter la colère de toute la Germanie.

3 otages ont été emmenés la nuit et le matin vers 9 H je rencontrais M. le Curé avec 3 autres otages. M. le Curé me montre la lettre de M. Boudat qui le prie de venir au plus vite arranger cette affaire et de livrer les deux femmes si non le village sera incendié.

Or, me dit M. le Curé, impossible de livrer les deux femmes, une seule habite la maison et elle a été seule toute l'après midi. Elle n'a vu personne pas même les soldats français et d'ailleurs sa maison est placée de telle façon qu'en effet elle n'a pu voir les 5 soldats français qui arrivaient par le haut du village. Donc, elle n'a pas pu leur parler, ni leur faire de signes, ni se mettre avec eux en communication d'aucune façon.

Qu'importe au commandant. M. le Curé repart seul à Norroy vers 11 H ½ et va chercher la pauvre innocente et ramène 4 bicyclettes qu'il faudra faire réquisitionner à Norroy.

Et en effet, vers 2 H ½ M. le Curé retourne à Pagny en compagnie de la malheureuse femme. Il est 4 H ½ et je ne l'ai pas encore revu. Que s'est-il passé? A-t-il pu convaincre le Major? Je le souhaite. Je l'espère aussi étant donné que le soldat blessé d'hier soir est revenu ce matin bien portant à Pagny.

Et bien non, l'affaire ne s'arrange pas. M. le Curé de Norroy vient de repasser, il est 7 H ½. Le Major ne veut rien entendre. Il lui faut les deux femmes. M. le Curé demande les soldats qui ont vu les deux femmes et ont indiqué la maison. Le commandant fait mine d'aller les chercher et revient plus de 3 H après. Il est allé voir le général dit-il et rentre comme un lion, frappant du poing sur la table et disant à M. le Curé : "Vous allez repartir à Norroy, vous me ramènerez l'adjoint et l'autre femme si non je conserve ces messieurs et je les conduis à Metz où ils seront prisonniers. Quant à vous, il ne vous sera rien fait, je vous en donne ma parole d'honneur" Et le bon curé de Norroy repart avec ces tristes nouvelles.

Vendredi 18 septembre 1914

M. le Curé est repassé ce matin vers 9 H avec l'adjoint mais sans la femme qui n'existe d'ailleurs que dans l'imagination du Prussien. Que va-t-il se passer?

L'auto du commandant vient de se rendre au poste de la halte et sans retard retourne à Pagny. Le commandant est-il venu interroger les soldats? Ceux-ci ont-ils soutenu leur

mensonge ? Attendons. M. le Curé vient de repasser. L'affaire s'est arrangée. M. le Curé a donné au commandant sa parole d'honneur que rien n'avait été tenté contre les soldats allemands. Le Major content d'avoir terrorisé cette population renvoie le curé et les otages. Deux seulement resteront parce qu'il y a encore une bicyclette à livrer. 4 ont été amenées le 1^{er} jour, 2 seulement ont été acceptées. Le lendemain matin on en a ramené 2 autres, 1 seule a été acceptée. Le soir celle qui a été amenée a été reprise mais les otages ont été relâchés sur la parole de M. Boudat qui en cette affaire a montré une fois encore sa chance, son désintéressement et son dévouement.

Samedi 19 septembre 1914

Tout était calme hier. Le soir les postes avaient été changés. A 9 H ½ un soldat du 65^{ème} m'amène la femme Minot E. surprise à rôder dans les rues. Après une petite admonestation et la promesse au soldat qu'on ne sortirait plus dans le village à des heures si tardive, je la congédie et tout se tait. Ce calme, ce silence précéderaient le bruit et l'agitation. Aujourd'hui à 9 H quel défilé : cavalerie, infanterie, artillerie, tout passe par tous les chemins, c'est l'invasion. Durera-t-elle celle-ci plus longtemps que celle d'il y a 15 jours. Le triste cortège a défilé jusqu'à 6 H du soir, c'est le 169^{ème} régiment d'infanterie, le 76^{ème} et le 50^{ème} d'artillerie, c'est le 14^{ème} du génie. Et il en reste plein le village. Les granges et les cours sont pleines d'hommes et de chevaux. Je suis peut être le seul à n'en pas avoir. 3 sont venus pour me demander d'avoir la salle du bas mais comme nos poulets en avaient fait leur salon ils ont préféré aller ailleurs. Bon voyage ! On est venu aussi me demander de donner le Patronage. C'était pour y mettre des chevaux. Impossible encore d'où la fuite. Si c'était la vraie, la définitive.

On a les nerfs fatigués et dans la tête se mêlent confusément les cris des chefs, le roulement des voitures, le galop des chevaux, les conversations des soldats. On a la tête en marmelade le soir. Impossible de réunir les gens à l'église pour la prière du soir. Pourvu que demain on soit débarrassé. Ce sont des pillards ! Pendant que les chefs qui logent chez le P. Chapelier prennent leur repos, les ordonnances ont fait l'inventaire de l'immeuble et ont découvert le fameux caveau où, dit-on, il y a six mille bouteilles. Je vous prie de croire qu'on y a fait un déménagement sérieux. Toute une compagnie était là et on emportait les bouteilles à la mairie, sous le bras, dans de grands paniers. Les chefs viennent de rentrer, tout est calme. Pourvu que ces drôles là n'aillent pas s'enivrer et faire des sottises plus grandes encore.

Et il pleut toujours, le vent souffle en tempête et pousse des gémissements si lugubres. Il y a des larmes dans la nature. Pauvre France ! Quelle humiliation encore une fois ! Pourvu qu'elle comprenne enfin ! Non pas que ces gens là valent mieux que nous et méritent plus que nous la protection du ciel. Non, mais Dieu s'en sert comme d'une verge pour châtier la France infidèle et prévaricatrice.

Allons essayer de dormir malgré notre tristesse et notre fatigue.

Mais avant je recevrai le Rittermeister **der Jogner** von Wolf qui se fait annoncer par son ordonnance. Je l'attends.

Un homme d'une quarantaine d'année, chauve, sans barbe, correct, raide mais poli, s'excuse d'arriver si tard et de m'avoir fait attendre.

Dimanche 20 septembre 1914

Fête de Notre Dame des sept Douleurs

Qu'est-ce que la Sainte Vierge va nous demander de souffrir ? Tout ce qu'il vous plaira, Bonne Mère, en union avec vos souffrances pour nous. Ayez pitié de la France, votre royaume. Ce qu'elle est devenue !

Les chasseurs partent de bon matin : les fantassins les suivent, voici l'artillerie. Jusqu'à 9 H c'est un bruit assourdissant. Le village cependant reste rempli de soldats et j'annonce qu'il y aura trois messes, afin de permettre à toutes les personnes de la paroisse de remplir leur devoir de chrétiens et de pouvoir se changer dans la garde de leur maison.

Le canon commence à gronder pendant la grand messe. C'est sur les hauteurs de Fey. Pourvu que nos soldats soient là en nombre ! On entend même la fusillade très nourrie.

Je crois opportun de supprimer les vêpres et de les remplacer par la bénédiction solennelle. Après cet office j'enterre le père Henry COMPAS. Que c'est triste de mourir pendant la guerre !

Jusqu'au soir rien de particulier que l'angoisse qui étirent tous les cœurs, je pense, de savoir le résultat de la bataille qui s'est livrée sur les hauteurs.

En voici des nouvelles. Un jeune major vient me demander trois lits pour trois officiers blessés. J'en offre deux et ½ heure après m'arrivaient deux officiers badois, l'un avec le bras fracassé, l'autre la poitrine trouée d'une balle. Ils sont bien résignés et sont heureux de reposer dans un lit. Ils sont au feu depuis le commencement de la campagne Mulhouse, Belfort, Baccarat ; ils viennent la terminer à Fey en Haye. Ils sont très reconnaissants de ce qu'on fait pour eux. Je leur souhaite une bonne nuit et ma pensée s'envole près des chers miens. Pauvres frères, si pareil malheur leur arrive. Pourvu au moins qu'ils tombent en France !

Lundi 21 septembre 1914

Mes deux blessés ont été emmenés à 8 H à Pagny. Celui qui a le bras cassé n'a pas fermé l'œil, il souffre beaucoup et à la fièvre ; l'autre a bien dormi. Bon voyage ! Si c'étaient les deux derniers. Mais !

Dès l'aube, nouveau défilé d'artillerie avec de gros canons de siège et quelques cavaliers.

Toute la matinée, c'est une cohue dans le village : autos, fourgons, voitures de la Croix Rouge, charrettes de blessés conduits par des hommes de Vilcey et de Regnéville. Car les blessés descendent en grand nombre, en si grand nombre que le capitaine chargé du soin des blessés retient les lits de tout un quartier pour les blessés, après avoir organisé les salles des écoles, m'avoir demandé les salles du patronage et retenu la salle de bal et les salles de débit de M. Darmois et Bonhomme.

Blessés allemands et blessés français : quel triste cortège ! Je m'empresse de visiter ces pauvres malheureux. Je dis un mot à tous. Les Allemands sont presque tous protestants et du Grand Duché de Bade. J'en confesse quelques uns et j'aperçois en quittant les salles, assis sur une haute voiture, exposé à tous les regards et à toutes les intempéries un soldat

français. Vite, je cours vers lui, mais quoique blessé il est prisonnier et comme tel il n'a droit à aucune communication avec ses compatriotes. Je demande l'autorisation, à celui qui me paraît être le chef des brancardiers, de dire un mot à ce pauvre enfant. Il me l'accorde très gracieusement en ma qualité de prêtre. Mais ça ne suffisait pas, le cerbère officier qui le gardait ne m'a pas permis de l'approcher.

A 1 H M. le maire vient sonner chez moi avec plusieurs officiers. On demande à visiter le patronage. Bien qu'il n'y ait pas de cabinet, toutes les salles sont utilisées. Des jeunes filles sont réquisitionnées pour les approprier et quand la besogne est terminée, les salles sont inutiles, les écoles suffisent.

Je profite toutefois de cette entrevue avec les officiers pour obtenir la permission de parler à mon petit soldat. Elle m'est accordée de très bonne grâce. Hélas ! Mon petit soldat s'était multiplié. J'en trouve deux dans une salle, tous deux blessés à la jambe, un très gravement : je les confesse. Ce sont Emile Mathieu qui habite Bourmont rue de la Charrois (Haute Marne) et Emile Jarden rue du Passage Bruneau Argentan (Orne) et sept dans une autre. Je les confesse presque tous et prends leur adresse.

M. Girandier 1 passage de la Gare Vaucresson (Seine et Oise) (confessé) (au ventre)

M. Joseph Brulan à St Léonard par Fécamp (Seine Inférieure) (à la poitrine)

Mme Veuve Jarry 48 rue Balagny Paris XVII

M. Arsène Hervier 5 rue Calmés Paris XVII (au bras)

Mon et Mme Menier 30 rue Réaumur Paris III (au ventre)

Mme Veuve Mougeot à Sancourt par Doulaincourt Haute Marne (confessé) (bras gauche)

M. Colle cultivateur à Hinges près Bethune (Pas de Calais) (confessé) (bras gauche)

Mme Bério 11 rue Cambon aux Vallées par la Garenne (Seine) (confessé) (bras droit)

Et le douloureux cortège continue de défiler. Ce sont des Allemands étendus sur la paille, 4 sur un char de culture, et puis, pendant la prière, voici des prisonniers, onze paraît-il, qui accompagnent les blessés et suivent la tête basse. En arrivant devant la mairie, ils sont accueillis par les huées des soldats allemands. N'est-ce pas écœurant d'entendre ces moqueries à l'adresse de nos pauvres soldats, quand nous faisons tout pour les leurs. Je voyais des femmes : Mme Henriot, Mme Darmois, Laure Munier servir nos soldats, leur apporter des boissons chaudes, des oreillers, des matelas, faisant tout pour les soulager, jusqu'au moment où elles se font mettre à la porte par l'officier.

Oh ! La triste journée : c'est la guerre qui apparaît dans toute son horreur : les pillages de la nuit : les convoyeurs s'arrêtent en pleine nuit pour piller la cave de M. Eug. Simard. Ils tentent de pénétrer dans celle de M. Boudat mais celui-ci très habile se précipite, leur propose à boire, les fait entrer et s'en va chercher de quoi les satisfaire. Ici c'est la cave de M. Durand qui a été visitée, c'est sa montre en or qui a été volée, ses persiennes qui ont été fracturées ; c'est la cave de M. **Louyot** qui est vidée, on ne compte plus les poules et les canards exécutés par ces pillards. Même M. le curé s'est vu enlever trois lapins. Je n'en suis pas plus fier pour cela. Et la cave des Chapelier et de le Goblot qui a été déménagée cet après midi par ces gens déguisés en soldats qui font la guerre, non pas aux soldats français mais aux poules et aux canards des villages français.

Entendu dans une conversation entre deux officiers, un qui passait, officier de dragons et un qui séjournait ici. Celui-ci au dernier : "Eh bien, où en est-on arrivé ? ... Nos avant postes sont maintenant... (et il prend sa carte) près de Gondreville... C'est un beau succès". Nous reculons donc toujours. C'est comme en 70, on les attendait, on les attirait dans un piège, on reculait sans cesse mais on était victorieux. En définitive ça été la débâcle ! Dimanche nos soldats blessés se font ramasser par les Allemands, aujourd'hui les avant postes allemands

sont à Gondreville ! Et les Allemands paraît-il, ont reçu une bonne schlage, que serait-ce alors si c'eut été le contraire ?

Mardi 22 septembre 1914

Saint Géréon, Priez pour nous. Nous sommes seuls dans le diocèse à vous invoquer, prenez en pitié notre grande douleur. On vous fête dans la joie à Cologne, nous vous prions dans les larmes cette année. Du moins on ne profitera pas de votre fête pour outrager le Bon Dieu par des réjouissances profanes et païennes.

Et le cortège des blessés continue lamentable ; et la pluie ajoute à la douleur physique la souffrance morale. Il fait triste, on a l'âme émue, le cœur brisé jusqu'à la dernière fibre. Quel spectacle attristant en effet que ce long défilé de soldats étendus sur la paille, la figure au soleil le matin et aux averses l'après-midi. Et il y a des français !

Je prends les noms de quelques uns

M. Michel Lemaire Paris 10 Boulevard Bonne Nouvelle

M. Louis Hocquard à Sérécourt Par Lamarche Vosges

M. Eugène Dudot, chemin de la Mine Frouard

M. Edouard Odinot à Sommerviller par Dombasle

Mais voici qui est bien plus triste encore : c'est le spectacle de ces 80 ou 100 prisonniers qui traversent le village. Ils paraissent si fatigués, ils n'ont rien mangé depuis deux jours et il leur faut fournir encore un bon chemin : on les dirige sur Novéant. Ce sont des soldats du 967. Ils ne valaient pas cher mais ce sont des soldats français. Ils ont faim, ils ont soif, ils sont harassés, ils sont humiliés et nous ne pouvons rien pour les soulager. Les sentinelles ont sur eux un œil jaloux.

Le soir, je loge deux jeunes médecins : tous deux protestants. L'un dur, orgueilleux et ennemi convaincu, faisant la guerre à la France et approuvant tous les moyens et légitimant les atrocités et les cruautés exercées contre les citoyens et soutenant que l'Allemagne ne ravitaillera pas les paysans mais les troupes. L'autre est un bon gros, tout aimable, qui semble faire la guerre en amateur.

Mais qu'on rencontre donc de ces hommes durs et intraitables chez les Allemands et quelle conception ils ont de la justice. Exemple ce capitaine d'artillerie qui est ici depuis samedi. Je l'ai rencontré par hasard aujourd'hui et je ne me doutais pas, tant étaient nombreux les vols des soldats chaque nuit, qu'il put y avoir des chefs dans le village. Or avec le capitaine il y avait un lieutenant. Or après midi, Mme Darmois Eug. vient me trouver au sujet d'une difficulté qui s'est élevée entre elle et un officier. Impossible de se faire comprendre et remarque que le capitaine parle français. J'arrive.

La salle de débit était pleine de blessés français et allemands. Mme Darmois à l'arrivée des blessés avait servi du café chaud aux soldats français et n'avait rien donné disait le capitaine aux soldats allemands. C'est pourquoi il avait commandé deux sous officiers de descendre à la cave et de prendre le vin de la pauvre femme, pour la punir, disait-il. Or je lui explique qu'après avoir donné du café aux blessés français, elle avait donné aux blessés allemands ce qu'ils avaient demandé : du vin ! "Et bien dit-il, elle a commencé par les soldats français et elle a fait une différence entre les blessés, c'est pourquoi elle doit être punie". C'était une façon de déguiser sa goujaterie et de justifier son vol. J'ai obtenu, je crois, qu'il se contente d'une vingtaine de bouteilles.

On n'entend parler chaque matin que des vols commis pendant la nuit : ici des caves visitées, là des lapins disparus, ailleurs des poules, des armoires vidées ; aujourd'hui même ce sont les 2 cierges de l'autel. Et si vous vous plaignez, vous recevez toujours la même réponse : "nos soldats ne sont pas voleurs". Ils ont bien d'autres qualités encore : on peut en parler à Mme Darmois Louis et à Mme Ancelin qui ont failli subir les pires outrages.

Mercredi 23 septembre 1914

J'ai aujourd'hui 48 ans. Quel triste anniversaire ! Le soleil s'est levé cependant radieux mais c'est pour éclairer des heures bien lugubres.

A 8 H du matin on entend le canon de très près, on croirait que les coups partent de Mousson. Et les convois de munitions succèdent aux convois de blessés, et puis ce sont les fantassins qui montent à Villers et à Norroy.

Je vais encore faire une visite aux blessés chez Eug. Darmois, chez le Bonhomme et aux salles d'école. Partout je reçois le meilleur accueil de la part des médecins et des malades. Je retrouve quelques anciens et voici les nouveaux ou plutôt leur adresse

M. Louis Schlosser à Beurville près Doulevant le Château (Haute Marne)

M. Beaujean à Villampuy par St Cloud (Eure et Loir)

M. Baptiste Prémont à Labretonnière par St Germain Arpagon (Seine et Oise)

M. Daurig à Montereau rue des Champs 15 (Seine et Marne) (à l'œil)

M. Trohut 220 rue St Denis Paris II (3 blessures) (confessé)

Mme Dupont 6 Place de l'Hôtel de Ville à Flers (Orne) (épaule)

M. Nicolas Tissu rue des Champs à Ervy (Aube) (cuisse)

A 9 H du soir, mes deux médecins repassent avec leur convoi de blessés allemands et français, environ 80 en tout, qu'ils accompagnent jusqu'à Pagny où le train les prendra pour les emmener à Metz. Blessés du 167, 367 et du 168, pas de la compagnie de Daret mais la 4^{ème} a combattu. L'action se passe toujours à Fey, Mamey, Limey, Regnéville. L'église de Fey serait entièrement détruite. Donc nous ne perdons pas de terrain, et il y a beaucoup de blessés. On me dit que beaucoup d'officiers sont tombés, que le capitaine de la 23^{ème} du 367 s'est brûlé la cervelle et que le colonel de ce régiment est prisonnier.

M. Honorat est revenu hier soir. Il en a vu là haut ! Il a passé deux jours dans une cave à Remenuville. Il a été extrait de cette cave pour comparaître devant l'officier qui prétendait qu'un homme du lieu avait fait des signes aux français. Interrogé il a déclaré qu'il était de Vandières, qu'il avait été surpris là haut par la guerre et n'avait pu rentrer chez lui. L'officier lui a promis de le faire rapatrier et il a tenu parole. Il sera bien nécessaire à sa bru.

Jeudi 24 septembre 1914

Nuit très calme. Dans la soirée quelques victimes de blessés dont plusieurs français. Tous sont conduits vers Pagny. Ne restent plus à Vandières que les blessés grièvement qu'on ne peut transporter. Qu'elle n'a pas été ma surprise ce matin en arrivant à la mairie de ne trouver plus qu'une quinzaine de blessés : quelques français encore dont je prends les adresses, deux hommes mariés.

M. Chenessier à Villejuif 6 Passage des Réservoirs (Seine) (4 enfants)

M. Bourachot à Lusigny (Aube). Celui-ci me donne quelques nouvelles de mon frère Victor, qui n'était pas parti encore le vendredi mais qui a dû partir le samedi.

Toute la journée le canon français nous a envoyé de ½ heure en ½ heure des bombes dont quelques unes éclataient à 200 m du village. C'est effrayant le sifflement de la bombe quand elle arrive à destination : une indiscrete est arrivée interrompre brusquement notre conversation avec M. Pinot et M. Lamy. J'ai cru qu'elle nous tombait sur la tête. Les officiers le soir ont prétendu avoir dû se coucher eux en voyant tomber une à 30 m. Mais naturellement parce que c'était une bombe française, elle n'a pas éclaté.

Vendredi 25 septembre 1914

A minuit, alerte au presbytère : un des deux médecins à dû partir chercher les blessés à Regnéville. Il est revenu avec son cortège ce matin à 8 H. Il n'y avait pas de français et il paraît que ce sont les derniers.

Ce matin le curé de la division (allemande) m'a fait visite et m'a parlé de ses ? de Vandières qu'il a presque tous confessés. Il m'a donné aussi son impression sur les sentiments religieux de la plupart des soldats français qu'il a visités. Il a été plutôt mal édifié en les entendant déclarer qu'ils avaient pas de religion et m'a apporté un détail écœurant qui me peine mais qui ne m'étonne pas de la part des soldats du 365^{ème} pour la plupart recrutés à Paris et aux environs de Paris. Nous avons trouvé dans les paquetages de ces pauvres Français des cartes ordurières tout ce qu'il y a de plus pornographique. Hélas : tel gouvernement ! Tel peuple ! La pourriture du haut en bas !

Cette nuit est morte subitement Mme Creutzer la belle mère de M. LHUILLIER. Elle était encore hier matin à la Ste Table et le soir à la prière. Cette pauvre vieille était une femme de grande foi, elle priait beaucoup. C'est une voix suppliante de moins dans la paroisse.

Et maintenant nous n'avons plus rien à envier à nos voisins de Pagny et de Pont à Mousson. Nous avons eu depuis 5H ½ jusqu'à 7 H notre bombardement. Les batteries françaises installées à Mousson ou à Sainte Geneviève nous ont bel et bien bombardé. Elles voulaient sans doute atteindre tout convoi qui passait par la route de Villers. C'est pour cela que tout d'abord les obus éclataient toujours entre Vandières et Villers. Mais vers 5 H ½ ils se sont rapprochés et sont tombés sur le village : une a brisé plusieurs tombes au cimetière, deux sont tombées derrière la maison de M. Camille PINOT, plusieurs derrière chez M. **Suaris**, un sur la maison de M. Durand où il a abattu une cheminée, un chez M. **Solair** où le mur est traversé, un chez M. Collon, deux chez les dames Belin et quelques uns près de la ferme Lorrain. Heureusement pas de morts, ni de blessures à déplorer. Mais concernant le chemin de la Croix, j'ai jugé imprudent de continuer surtout après qu'une balle est venue frapper les vitraux de l'église. C'est St Jean de Vandières qui a protégé son village. O bienheureux ! Garder le pendant toute cette terrible guerre. Nous vous avons tant prié et nous vous prions tant encore après !

Nous étions sur le point de descendre à nos caves quand les obus ont pris une autre direction.

On se couche mais on ne dort que d'un œil, le canon gronde toujours et on n'est pas du tout rassuré sur ses intentions. Les Allemands n'ont pas quitté pour cela le village.

Samedi 26 septembre 1914

Après une nuit assez tranquille pendant laquelle il est passé très peu de voitures mais pendant laquelle on a entendu de temps en temps le canon et même la fusillade, on est heureux de remercier le Bon Dieu de sa protection paternelle. Les artilleurs ont bien fouillé quelques caves après en avoir brisé les soupiraux mais toutes les rues sont intactes.

Tout est calme le matin, mais à 8 H le canon commence à tonner et il est 4 H. Il ne s'est pas tu une minute. Mon Dieu, ayez pitié de nos pauvres soldats. Quelle rage et quelle pluie de feu. Comment échapperont ils à la mort qui les menace de toutes parts.

A 11 H un immense convoi de vivres et de munitions se dirige encore vers Villers. Est-ce que les Allemands auraient encore une fois avancé ? Jusqu'où donc iront ils ?

Ainsi se termine le samedi 26 septembre 1914 le récit des premiers mois du conflit 1914-1918 écrit par l'Abbé Mamias.





Monument érigé , entre Arnaville et Bayonville , en mémoire des 6 otages de Vandières et Villers sous Prény fusillés par les allemands le 29 Septembre 1914.

Que s'est-il passé entre le 27 et le 29 septembre 1914

Les recherches entreprises sur le déroulement des faits le concernant entre le 27 septembre et le 29 septembre 1914, jour où l'Abbé Mamias a été fusillé mettent en évidence trois hypothèses :

- ***La première qui ne repose sur aucun écrit et est fondée sur le bouche à oreille raconte que l'Abbé Mamias s'est porté volontaire pour prendre la place d'un autre habitant de Vandières pris en otage par les Allemands.***
- ***La seconde provient du souvenir français dont un article indique :***

Elle est trop peu connue, l'abominable tragédie dans laquelle, au 29 septembre 1914, fut versé le sang des six martyrs de Vandières et Villers sous Prény : les fusillés du Rupt de Mad, aux confins du Pays Messin. Un prêtre : l'Abbé Jules Mamias, curé de Vandières ; un vigneron dans la force de l'âge : M. Henri Fayon; un cultivateur s'acheminant vers la vieillesse : M. François Durand ; trois jeunes garçons, trois enfants, Georges Dozard, Périllat et Poussardin.

Les Allemands, dès le début des hostilités, et non sans de préalables violations de frontière, avaient occupé la région. A Vandières, où un certain major Von Kayser du 65^{ème} régiment d'infanterie bavaroise, exerçait la "Kommandatur" avec morgue et dureté, ils avaient organisé divers services, dont une ambulance installée à la mairie. Cette occupation du village devait fatalement attirer sur Vandières l'attention de l'artillerie française, qui ne cessait de harceler l'ennemi, et c'est ainsi que, le 28 septembre, un obus vint incendier la maison située en face de la mairie.

Le village, dès la première annonce de la mobilisation, s'était vidé de ses hommes en âge de porter les armes : seuls étaient restés avec les femmes, ceux qui avaient approché ou dépassé la cinquantaine, les infirmes et les mineurs. Courageusement, les personnes valides s'étaient précipités, formant la chaîne, pour combattre l'incendie.

C'est à cette besogne de solidarité que, vers 17 heures, les Bavarois de Von Kayser vinrent arracher l'Abbé Mamias et Henri Fayon. Pourquoi ? Mystère. Aucune raison ne fut donnée.

Rabattant sur ses poignets les manches de sa soutane où l'eau et les cendres avaient laissé leurs traces, s'assurant que son bréviaire n'avait pas quitté sa poche, l'Abbé Mamias avait suivi, et sur ses pas la soldatesque rabrouait Mme Saint Gérard, sa digne gouvernante qui tentait de le joindre. M. Durand, appréhendé à son tour, et M. Fayon allaient eux aussi dans leurs vêtements de travail ; la femme de ce dernier put lui glisser à la volée un mouchoir et quelque argent.

Dans le même temps, des artilleurs allemands passant par la ferme de la Tuile pour installer sur la côte Norroy les pièces qui devaient activer la "guerre fraîche et joyeuse" s'étaient saisi d'un autre groupe de trois "brigands" : Georges Dozard, de Villers sous Prény, âgé de 16 ans, et, encore plus jeunes, deux petits valets de la ferme, pupilles de l'Assistance publique : Périllat et Poussardin. Ceux-ci avaient osé sourire sur le passage des canonnières de Sa Majesté impériale et royale !

Ce furent donc six otages qui, le soir venu, couchèrent à Pagny, pêle-mêle, gardés à vue par les hommes gris-vert de qui la plaque de ceinturon proclamait qu'ils étaient "avec Dieu, pour le Roi et la Patrie". Six otages que les gens d'Arnaville virent passer le lendemain, entassés sur un char de culture, ainsi allaient à la guillotine les condamnés de la Révolution.

Ce furent six cadavres qui, peu après, rougirent de leur sang coulant par vingt blessures l'herbe d'un petit pré-verger sis à quelques centaines de mètres, aux confins de Bayonville,

en contre-bas du vieux chemin de "Couaroïl" qui mène à Metz par Novéant, au bord de la route de Thiaucourt et de Conflans.

Il n'y avait point eu de jugement. L'exécution n'eut point de témoins ; pourtant, aux jours suivants, des soudards cantonnés à Novéant y étalaient avec gloriole de l'argent qu'ils disaient avoir pris sur le corps d'un curé fusillé...

Une croix hâtivement faite de deux branches de saule fut dressée par de charitables Lorrains sur les quelques pelletées de terre qui recouvrirent, cinq ans durant, les six corps entassés là par l'un des pires forfaits d'une guerre fertile en forfaits. Plusieurs fois, il advint entre temps qu'un passant dut cacher sous une motte un pan de la soutane qui s'entêtait à sortir.

Nous avons pu voir, après l'armistice, le pré-verger où s'était accompli le drame et où reposaient encore les victimes. Sur le tronc pourtant maigre, et dans la ramure clairsemée de très jeunes mirabelliers, non moins de trente trois projectiles avaient laissé leurs traces.

Ainsi étaient morts sous une grêle de balles allemandes, morts pour la France, les six martyrs de Vandières et Villers.

Quand Emile Fayon, jeune soldat de la classe 1912 dans les rangs de la Division de Fer, revint après l'armistice retrouver le foyer fraîchement délivré, nul des siens ne se pressa sur sa poitrine où fleurissaient la Médaille militaire et la Croix de guerre : dès 1917, sa mère et sa sœur, minées par le chagrin, avaient rejoint dans la tombe son père, Henri Fayon, le fusillé de 1914.

André BELLARD.

- ***La troisième est dûe aux écrits de l'Abbé Pinot qui, séminariste au déclenchement du conflit, a rejoint Vandières et a été proche de l'Abbé Mamias jusqu'à sa mort***

L'abbé Fernand Pinot est né le 8 février 1897 à Vandières. Il a été ordonné le 13 juillet 1924. Il a été nommé vicaire à Varangéville le 25 juillet 1924, puis curé à Allamps le 4 août 1928, puis curé à Houdemont le 13 novembre 1942 et enfin curé à Croismare le 4 avril 1956. Il est décédé à Lunéville le 28 août 1994.

EXTRAIT DES SOUVENIRS DE LA GUERRE 1914-1918 De l'abbé PINOT (originaire de VANDIERES, né en 1897)

30 Juillet 1914 : En vacances : REMIREMONT, je prends le dernier train allant jusqu'à la frontière ; après, le trafic s'arrête à PONT-A-MOUSSON.

31 Juillet 1914 : Le 26^e bataillon de chasseurs à pied occupe VANDIERES, surveille la côte de VITTONVILLE au sommet de laquelle on voit les allemands faire des tranchées. Nos soldats se contentent de dresser des barricades en se faisant aider par les civils. Les réservistes reçoivent leur feuille de route.

1er Août 1914 : Mobilisation générale. Un laissez passer est exigé pour circuler ; réquisition des chevaux et voitures.

2 Août 1914 : La guerre est déclarée.

6 Août 1914 : Premier coup de canon venant des allemands et aussi échange de coups de fusil au-dessus de VITTONVILLE.

7 Août 1914 : Des Uhlans paraissent dans les Blanches Terres et sont accueillis par les chasseurs du 25^e de SAINT MIHIEL. Un cavalier fut désarçonné et fait prisonnier ; un

officier fut blessé et transporté à l'hôpital de PONT-A- MOUSSON. La femme d'un officier français, arrivée la veille accompagnée de trois enfants et d'une gouvernante anglaise, surprise à ARS-SUR-MOSELLE par la déclaration de guerre, demande assistance pour gagner PONT-A-MOUSSON . J'ai su plus tard qu'elle s'appelait Mme de la PRADE,

11 Août 1914 : Les allemands bombardent PONT-A-MOUSSON, visant le pont de la Moselle et, en même temps, l'hôpital militaire.

14 Août 1914 : Un avion allemand est abattu dans les prés entre le canal et la Moselle et les deux aviateurs arrêtés malgré les tirs de fusils allemands postés à VITTONVILLE.

15 Août 1914 : Redoublement du bombardement de l'hôpital de PONT-A-MOUSSON et de l'église Saint Martin.

16 Août 1914 : Voulant se distinguer par un exploit, des chasseurs à pied s'embarquent dans les roseaux de la Moselle et canardent les allemands qui viennent faire boire leurs chevaux. La réplique ne se fait pas attendre et un des nôtres fut tué et l'autre blessé. Bientôt les hommes de l'active sont remplacés par des réservistes du 367^e d'infanterie et les chasseurs à cheval par les dragons, placés surtout en observation. Des patrouilles des uns et des autres alternent entre PAGNY et NORROY.

24 Août 1914 : Une patrouille allemande vient jusqu'à VANDIERES. Le chef demande au Maire 12 hommes, 1 chariot et 3 chevaux pour récupérer les débris de l'avion tombé dans la prairie. Les dragons postés en Châtillon, observent, sans se montrer.

26 Août 1914 : Une fusillade a lieu du côté de PRENY. Un allemand fut tué et le village fut bombardé jusqu'à 11 heures.

30 Août 1914 : Nouvelle visite des allemands à VANDIERES. Ils semblent bien installés à PAGNY et vouloir occuper notre village. Ils font annoncer à son de caisse de ne pas tirer sur les militaires sous peine de représailles, mandant le maire et le curé, exigeant quatre otages, qui seront transférés à PAGNY et logés dans un wagon à la gare. Ils pourront être échangés chaque jour. Ordre est donné de livrer toutes les armes, les sceaux de la mairie, de supprimer les pigeons et de fermer portes et fenêtres en cas de combats militaires dans les rues. Dès ce moment, commence le pillage qui ira toujours s'amplifiant.

1er Septembre 1914 : Grand émoi au village : un coup de feu a été tiré. Après vive discussion, il fut avéré que l'auteur était un soldat allemand visant un pigeon égaré. C'est à ce moment que Mr le curé s'est porté garant pour tous les paroissiens et a obtenu la libération des otages parmi lesquels figuraient des pères de famille nombreuse. Il savait à quoi il s'exposait; il avait écrit cette prière :

« Mon Dieu, donnez-moi le courage de faire mon devoir jusqu'au bout,

Et si je dois tomber sous les balles des Prussiens, Seigneur,
d'avance, agréez l'humble offrande que je fais sincèrement et
complètement de ma vie pour l'expiation de mes péchés, pour la
conversion de ma paroisse et pour le triomphe de la patrie ».

Pendant quelques jours, la population fut tranquille. Le seul événement marquant fut le passage d'un médecin major français amené en voiture jusqu'au passage à niveau de la Haie-Metaye et devant rejoindre à pied les lignes françaises. Fait prisonnier avec des blessés, il avait soigné aussi bien les allemands que les français, et en reconnaissance, il était libéré, selon les règles du Droit International. Ce sont deux garçons qui l'ont conduit à NORROY par le chemin de la Côte Saint Pierre. Le commandant du détachement cantonné à PAGNY fit acte de bienveillance en invitant Mr le curé à déjeuner, sans doute pour sonder ses dispositions à l'égard des occupants en prévision d'événements menaçants.

5 Septembre 1914 : Effectivement, le lendemain de grand matin, nous sommes réveillés par le bruit des cavaliers au galop, et quelques instants après, la fusillade commence sur la côte de NORROY suivie par des coups de canons. Il y eut des morts et des blessés des deux côtés. Un soldat français fut retrouvé sans vie dans les vignes de Hautes-Rives, son livret déchiré et son corps fut enterré au cimetière de VANDIERES. Le soir même commençait un véritable envahissement par la troupe et l'artillerie, qui défilaient sans arrêt ne demeurant au village que pour une courte durée, le temps de piller les caves et les poulaillers. La bataille fit rage pendant plusieurs jours, puis brusquement, le canon s'est tu.

9 Septembre 1914 : Dans la nuit du mercredi au jeudi, ce fut un défilé d'allemands fourbus, trainant canons et voitures à force de bras. Cependant, l'autorité allemande ne quitta pas VANDIERES, s'y maintenant en terrorisant la population.

16 Septembre 1914 : C'est dimanche. Le major Von Kayser convoque les maires de VANDIERES, NORROY et VILLERS, les menaces d'emprisonnement s'ils ne déclarent exactement les stocks de leurs villages, et les somme de livrer à PAGNY toute la récolte des grains et du foin. Le blé sera remplacé par de la farine noire qui engendrera de nombreux cas de dysenterie. Tout prétexte est bon pour accuser, menacer, les uns d'espionnage, les autres de sabotage. Au lointain, du côté de VERDUN, le canon continue de gronder. Ce climat de terreur et d'oppression semble annoncer un orage. Il se produisit un vendredi.

19 septembre 1914 : Cette fois, l'invasion fut bien plus importante que la première. Des jours et des jours, sans discontinuité, défilèrent la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie. On ne pouvait plus sortir de nos maisons. L'état-major s'installa chez Mr CHAPELIER près de pont de la route nationale.

20 Septembre 1914 : Dès le premier jour, la bataille fait rage, surtout vers l'ouest, et commence un chassé-croisé de renforts et de voitures de blessés. Les ambulances ne suffisent plus. On réquisitionne les chariots à chevaux avec des conducteurs civils. Français et allemands sont soignés dans la salle de classe et en mairie. Bien sûr, la population se précipite pour apporter boisson et encouragements aux français, ce qui fut réprimandé par l'occupant, avec une certaine raison car le service médical allemand fut impeccable, équitable et sans distinction de nationalité. Ce qui fut pénible pour notre amour propre, c'est le passage de 80 à 100 prisonniers français, non moins dignes de notre estime.

24 septembre 1914 : Pour la première fois, le village de VANDIERES devient la cible de l'artillerie française. Les premiers obus tombent sur la route de VILLERS, passage obligé des troupes ennemies. Quelques-uns atteignent les maisons mais sans faire de victime. Un jour cependant où nous faisons le Chemin de la Croix, un éclat traversa le vitrail de l'église. Beaucoup plus tard, à une date dont j'ai perdu la trace, à ce même endroit, Félicie DRAPIER fut tuée avec un enfant qu'elle voulait sauver. Le pilier de l'église en porte encore les marques.

27 Septembre 1914 : Dimanche. La messe commence, des soldats armés gardent l'entrée de l'église pendant qu'un officier casqué monte au chœur et se plante face à l'autel. Le prêtre, sans manifester son émotion, continue la messe comme d'habitude, écourtant simplement son homélie. Après la messe, il est conduit au presbytère et prié de prendre des habits de voyage. Pendant ce temps, j'essaye de le rejoindre par la porte de l'entrée au presbytère qui donne sur la rue. Je le précède dans les escaliers à la sortie. A ce moment-là, il me glisse par-dessus l'épaule un rouleau de papiers qu'il glisse dans ma vareuse de séminariste. C'est grâce à eux que j'ai pu donner la plupart des renseignements qui précèdent et que j'ai eu l'idée de continuer.

29 Septembre 1914 : L'abbé Jules MAMIAS est fusillé dans les vergers à BAYONVILLE avec cinq autres otages

- Henri FAYON, père de famille, } tous deux de VANDIERES
- François DURAND, célibataire, }
- Georges DOZARD, garçon de ferme à la Tuile,
- Eugène POUSSARDIN, } de VILLERS-SOUS-PRENY
- Marcel PERILLAT, }

Pour quels motifs ?

L'auteur de l'ordre ne devait pas en être fier, parce que longtemps on nous l'a caché nous laissant croire que ces otages avaient été emmenés prisonniers en Allemagne. Il y avait eu cependant un témoin de la scène : un jeune homme caché dans un arbre du verger.

13 Novembre 1914 : Tous les hommes **mobilisables** sont emmenés à HOTTZRINGHEN en ALLEMAGNE. Parmi eux, Julien THIEBAUT qui n'a que 17 ans.

18 Avril 1916 : Tous les jeunes mobilisables sont enfermés dans une baraque entourée de barbelés à PAGNY même et contraints à des travaux de voirie et de culture.

2 Janvier 1917 : Départ de 8 prisonniers en Allemagne.

15 Août 1918 : Renaud s'évade en traversant la Moselle.

18 Août 1918 : Tous les jeunes de PAGNY sont enfermés et seront rejoints le 5 septembre par ceux de VANDIERES, NORROY, VILLERS, PRENY, ARNAVILLE et BAYONVILLE.

12 Septembre 1918 : On parle de l'attaque des Américains. On commence à évacuer les civils dont certains ont été atteints par les gaz. Un de nos camarades, GOSILLON, de BAYONVILLE, est tué dans la rue.

1er Septembre 1918 : On nous fait enterrer les morts et de nuit gagner NOVEANT pour nous évacuer en Belgique.

Exhumations des corps des fusillés du Rupt de Mad



La cinquième personne en partant de la gauche, presque au centre, avec une pellerine, est le père de l'Abbé Mamias.

Guerre 1914 1918

VANDIÈRES (Meurthe-et-Moselle). - Le 28 Octobre 1919
Obsèques solennelles de M. l'Abbé Mamias et des cinq habitants,
fusillés par les Allemands, le 29 Septembre 1914 en haine
de la France, sur l'ordre du Kommandant « Von Kaiser. »



Enfin Monsieur Ludovic Petho m'a remis en même temps que le cahier tenu par l'Abbé Mamias une copie d'un document en possession de sa famille. L'auteur n'est pas identifié, mais il s'agit probablement d'un habitant de Pagny qui a eu, en outre, entre les mains le cahier de l'Abbé Mamias puisqu'il en a transcrit assez fidèlement une grande partie.

En introduction de cette transcription, il a rédigé sept pages dont vous trouverez ci-dessous la copie :

Comment Von Keyser prépare sa défense

Bientôt les coupables allemands comparaitront devant la cour de Leipzig. Le commandant major Von Keyser, du 65^{ème} d'infanterie ouvrira le défilé. C'est lui qui dans les premiers mois de la guerre terrorisa les populations de Jarny, Pagny sur Moselle, Vandières, Norroy, Vilcey sur Med, etc.

On lui reproche notamment les massacres de Jarny, au cours desquels le maire, le curé et de nombreux habitants furent fusillés sans motif. Il serait responsable également de la mort de 6 personnes de Vandières dont M. le Curé Mamias.

Depuis septembre 1914, Von Keyser avait disparu de cette région, pour la plus grande joie des habitants.

On n'avait plus entendu parler de lui. Aussi une personne de Pagny, une française dont l'attitude fut admirable pendant la guerre, a-t-elle été assez surprise de recevoir du soldat allemand une longue lettre. Elle avait été obligée de le loger pendant les quelques semaines qu'il passa en septembre 1914 à Pagny sur Moselle et c'est à ce titre qu'il lui a écrit.

Von Keyser en proie aux noirs soucis de son prochain procès, recherche des témoins qui pourront rapporter à son actif quelques traits d'humanité qu'il veut monter en épingle.

Il avait parait-il des jours de férocité et des jours de clémence. Il ne se souvient plus que de ces derniers et il en est volontiers vaniteux. Il se glorifie notamment d'avoir eu quelques égards pour un médecin français qui était prisonnier et dont il recherche l'adresse. Il en profite pour se représenter comme un humanitaire méconnu.

Il dit notamment dans cette lettre qui provoque une douce hilarité à Pagny sur Moselle :

"Vous avez du lire mon nom dans la liste des soit disant coupables de la guerre. Pour le moment je ne veux pas en dire plus long sur ces accusations. Comme vous me connaissez et que souvent je vous ai fait part de mon opinion qu'il fallait adoucir la guerre, vous me rendrez cette justice que vous ne croyez pas à ma culpabilité. Ceci concerne surtout particulièrement le cas du malheureux prêtre Mamias.

Comme premier qui passera devant le tribunal d'Empire de Leipzig, je porterai ce thème devant la cour. Le verdict, ce qui veut dire l'acquittement car il viendra du moment que je ne suis pas coupable ; je vous le communiquerai plus tard."

Que pense-t-on à Pagny du commandant Von Keyser ! Qu'a-t-il fait pour adoucir la guerre, ainsi qu'il s'en félicite au moment de comparaître devant la cour d'Empire ?

M. Robert, ancien instituteur, qui reste pendant l'occupation à la mairie de Pagny, n'a pas besoin de rechercher dans ses souvenirs pour évoquer la silhouette du féroce commandant.

"Personne n'oubliera ici Von Keyser, nous dit-il. De taille moyenne, trapu, il était d'une laideur peu commune. Avec ses petites moustaches poil de carotte, ses lunettes d'écaille, sa tête carrée, on eut dit une véritable caricature, un de ces boches comme on en voit dans les

jeux de massacres. Toujours hurlant, toujours sacrant, il nous fourrait son révolver sous le nez sous le moindre prétexte. Avait-il besoin d'une voiture, il bondissait, brandissant son arme en criant "une voiture ou dans 5 minutes vous êtes mort". Vous comprenez qu'on n'oublie pas facilement un gaillard qui vous tient de tels propos.

M. Alfred Brichon confirme cette impression : "Je le vois toujours, nous dit-il, grimaçant devant moi, le révolver à la main, alors qu'il faisait réquisitionner mes chevaux. Pendant près d'une demi heure il m'a tenu par la gorge comme s'il voulait m'étrangler".

M. Barthelemy, qui remplissait les fonctions de Maire à Pagny, a gardé lui aussi le plus fâcheux souvenir de ses relations avec Von Keyser.

"Une figure bestiale. Son aspect ne plaidait pas en sa faveur. Il avait toujours la menace sur les lèvres et le révolver à la main. Que de fois je l'ai entendu me dire : "Monsieur le maire, j'ai fait fusiller les gens de Jarny. Si cela ne va pas mieux ici vous subirez le même sort." Il nous gardait prisonnier à chaque instant. Ses ordres de réquisition devait être exécutés en un clin d'œil".

Un autre habitant nous conte cette anecdote :

Au début des hostilités, M. Husson, alors âgé de près de 80 ans, était maire. Von Keyser le somma un jour de lui procurer en quelques minutes 25 kgs de saucisson. M. Husson riposta que ses jambes n'étaient plus assez alertes et qu'il ne pouvait faire la tournée du village. Von Keyser entra dans une fureur dont on se souviendra longtemps à Pagny. Parcourant la grande rue, en décrivant de vastes cercles avec ses bras il s'écriait congestionna "Mais M. le maire vous êtes un zéro. Je fous réfoque, je fous refoque ! un zéro, un triple zéro !"

M. Husson fut comme bien on le pense, enchanté de ne plus avoir affaire au terrible major.

Un autre jour, Von Keyser avisant un des notables de Pagny. M. Boudat qui puisait dans ses convictions religieuses une sérénité imperturbable, lui dit l'air goguenard, le révolver au point : "Vous n'avez pas l'air d'avoir peur de moi" !

M. Boudat indifférent, répondit : "Je ne crains que Dieu".

Von Keyser s'écria que c'était prodigieux de voir un homme comme cela et qu'il en ferait volontiers un "préfet", ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs un peu plus tard de braquer son révolver à différentes reprises sur M. Boudat.

En quelle mesure Von Keyser est-il responsable de la mort des otages de Vandières et notamment de l'Abbé Mamias ? Nul ne saurait le préciser à Pagny. On vit vers la fin de septembre l'Abbé Mamias et ses malheureux compagnons entre des soldats allemands baïonnette au canon. On les conduisait vers Arnaville où ils furent fusillés sur la route à la sortie du village.

Au cours de notre enquête à Pagny, nous avons pu recueillir cependant des détails assez curieux qui projettent un jour singulier sur l'hypocrisie de Von Keyser.

Quelques jours avant la fin tragique de l'Abbé Mamias, Von Keyser qui avait entendu parler de l'intelligence et de l'activité du curé de Vandières le fit venir à Pagny et le retint à diner. Les désirs de Von Keyser étant des ordres, l'Abbé Mamias dut s'y conformer à contre-cœur. Von Keyser fit le bel esprit, joua au galant homme devant les quelques personnes présentes et le diner terminé, déclara dans son entourage que l'Abbé Mamias était dangereux et qu'il fallait s'en débarrasser.

"C'est un homme trop fin pour être curé d'une petit village comme Vandières, disait-il. Il y a du louche là-dessous. Il a dû être placé exprès à la frontière par son gouvernement" !

Von Keyser voyait des espions partout. M. Pinot qui fut maire de Vandières pendant la guerre et que nous sommes allés voir nous dit "Cet homme avait la hantise de l'espionnage. Commandant de la place de Pagny il était chargé des réquisitions et du service des renseignements dans la région. Il allait en automobile jusqu'aux premières lignes de Norroy. Chaque fois que l'artillerie française tirait sur Vandières, il prétendait que l'on faisait des signaux et parlait de me faire fusiller. Dès qu'un obus tombait il se dressait, révoquer au poing, hurlant que j'avais un téléphone dans ma cave".

Le 26 septembre, des projectiles ayant atteint l'ambulance de Vandières, il me fit conduire chez l'Abbé Mamias et nous retint prisonniers. On perquisitionna chez moi. Le lendemain on me remit en liberté, puis on m'arrêta encore pour me relâcher quelques heures après.

Le commandant Von Keyser dirigeait l'enquête qui ne prouva d'ailleurs rien. Enfin après un dernier conciliabule avec un capitaine d'artillerie, il fit amener à Pagny l'Abbé Mamias et 5 autres habitants dont 3 garçons de culture âgés de 21, 20 et 15 ans.

De Pagny, ils furent dirigés sur Arnaville et c'est à la sortie de cette commune que leur escorte les fusilla. Jamais, ajoute M. Pinot les allemands n'ont tenté de justifier ce crime. Le lendemain, je reçus un papier disant que l'Abbé Mamias et ses compagnons avaient été exécutés parce qu'ils avaient voulu s'enfuir, ce qui était faux. Personne dans le village ne voulait croire à cet acte de sauvagerie. C'est seulement vers 1916 que nous eûmes confirmation de leur mort par des personnes d'Arnaville. Et M. Pinot conclut : "Von Keyser est bien mal venu aujourd'hui de vouloir dévier sa responsabilité dans le meurtre de l'Abbé Mamias".

C'est lui qui a dirigé le semblant d'enquête et qui a ordonné les arrestations. Il était tout puissant. Il semble d'ailleurs qu'il avait prémédité de se débarrasser de l'Abbé Mamias.

Au moment où nous terminons la rédaction de cet article, nous avons reçu un appel téléphonique de la petite nièce de l'Abbé Mamias, Mme NICOLAS, qui nous demande si nous pouvons mettre en place une plaque de souvenir qu'elle a commandé dans une entreprise de Pompes Funèbres de Pont à Mousson. Au cours de notre conversation elle nous fait part qu'elle possède un certain nombre de documents qu'elle nous fait parvenir.

Mme NICOLAS nous a transmis :

- Les pages 234 à 238, extraits sans doute d'un livre écrit sur la guerre. Le rédacteur a eu probablement en main le journal de l'Abbé Mamias
- Pages du journal du lundi 13 octobre 1930 de l'Eclair de l'Est qui relate l'inauguration du monument de Bayonville. A noter qu'il manque à 4 endroits une partie des phrases que nous avons indiquée avec des pointillés [...]
- 4 photos dont 2 sont connues par les collectionneurs

Pages 234 à 238, extraits sans doute d'un livre écrit sur la guerre dont le renvoi en bas de page 234 indique :

Petit séminaire de Pont à Mousson et économe (1895), il était curé de Vandières depuis 1907. Ce récit a été établi d'après des dépositions de témoins, d'après diverses lettres et, plus spécialement, d'après le Journal du défunt, les notes manuscrites de M. l'abbé Barthélemy, curé de Bayonville, et celles de M. l'abbé Gabriel, professeur à Saint Sigisbert.

Vandières traçait ces mots dans son journal, le 11 août 1914 sous l'impression des atrocités commises par l'ennemi.

Comme pour les autres immolés de la guerre, nous devons nous contenter de l'exposé rapide des événements qui ont précédé sa mort. Il y aurait pourtant, si nous n'étions limités par le plan que nous nous sommes imposé, de belles pages à écrire sur un ministère actif et fécond. Il faudrait redire les éminentes qualités du professeur, de l'économe du Petit-Séminaire, sa piété éclairée, sa volonté énergique, son jugement sûr pour la formation des âmes, son dévouement inlassable comme aumônier du Couvent de la Nativité de Pont à Mousson. Pendant les sept années qu'il consacra, dans la paroisse de Vandières, au ministère pastoral, il imprima aux œuvres existantes un puissant essor ; il construisit pour elles une maison spacieuse. Les patronages de jeunes gens et de jeunes filles, la presse, la formation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse, surtout le développement de la vie chrétienne dans les âmes, tout vivait et fleurissait sous sa constante sollicitude.

Il commençait à voir les fruits de la bonne semence qu'il avait jetée quand la guerre éclata. Dès la première heure, la ligne de front passa par Vandières ; il en fut ainsi jusqu'à l'armistice. M. le Curé comprit les devoirs nouveaux que la situation lui créait ; il n'y manqua pas. Un de ses paroissiens, M. Bertrand-Gillet, a rendu dans la Croix un témoignage ému au dévouement dont il fit preuve dans les premiers jours. Il s'occupe du ravitaillement devenu bien vite très difficile ; il maintient le moral de ses paroissiens ; il exerce son ministère au milieu des chasseurs à pied qui occupent le village et des premiers blessés qui arrivent. Le 24 août, les Allemands viennent chercher un aéroplane que nos soldats ont abattu ; et le 30, ils occupent le village.

Aussitôt, le maire, le curé et quatre notables sont appelés à Pagny sur Moselle. Un capitaine leur déclare que les notables resteront comme otages pendant vingt-quatre heures, pour être ensuite remplacés par d'autres, et que le maire et le curé rentreront à Vandières pour y maintenir l'ordre. Gros émoi et tristesse profonde à leur retour ; il y a des difficultés à chaque échange d'otages. C'est pour les aplanir que, le 2 septembre, M. Mamias voit à Pagny, pour la

première fois, le major von Kayser, "aux dehors très durs". Il lui affirme que la population de sa paroisse est pacifique, se porte garant qu'il n'y aura, de sa part, aucune agression et obtient de lui la suppression des otages.

Le 3, le major l'appela à Pagny. "Il s'agissait simplement de me faire parler, écrit-il ; sans doute pour m'étudier... s'assurer que je leur avais dit vrai la veille."

Reconnaissant du renvoi des otages, il juge ainsi celui qui le fera fusiller : "Un homme dont on peut tout espérer et dont on peut tout craindre, capable de générosité, et capable aussi des plus cruelles atrocités.". Le major le quitte en insistant pour l'avoir à déjeuner le lendemain, avec le prêtre qui administre Pagny, le P. Deiber. Que se passe-t-il à ce repas ? Nous ne le savons pas. M. le Curé "croit y avoir fait quelques chose pour ses paroissiens et ne désespère pas d'adoucir cet ennemi implacable" qui, sur le point de l'arrêter, lui enverra une seconde invitation à déjeuner.

Mais le 5 déjà, premier incident grave : un homme est accusé d'avoir signalé des Allemands à une patrouille française et d'avoir causé la mort de plusieurs d'entre eux ; un autre est soupçonné d'en avoir fait autant. M. le Curé obtient la liberté de l'un deux ; et l'autre ne tarde pas à revenir.

Les jours passent ; les mauvaises nouvelles arrivent ; les Allemands avancent sur Paris ; M. l'abbé Vouaux a été fusillé à Jarny, et M. l'abbé Fontaine arrêté à Limey. Les sombres pressentiments, qui déjà avaient assiégé l'âme de M. Mamias, l'envahissent ; il prend ses dernières dispositions, qui se terminent par cette prière touchante : "Sainte Vierge Marie, recevez votre prêtre qui vous supplie humblement de lui venir en aide ; bénissez ma paroisse pour laquelle j'offre mes souffrances, ma dernière agonie et ma vie."

Cependant, après la victoire de la Marne, les Allemands se sont repliés sur toute la ligne ; et le 10 septembre ils ont évacué Pont à Mousson. Leur mouvement n'a pas échappé aux habitants de Vandières ; M. le Curé s'aperçoit encore mieux du changement d'humeur de von Kayser. Le 12, un fil téléphonique a été coupé sur la route de Vandières à Pagny. L'affaire s'arrange encore ; mais il confie à son Journal : "Allons, pour cette fois, je n'ai pas été fusillé. Mais c'est tout de même la troisième fois."

Du 21 au 23, il est avec les blessés français et allemands qui remplissent le village et que bientôt on évacue, car Vandières est bombardé par les Français, et quand les convois ennemis passent sur la route de Villers, eux aussi sont bombardés. Pour tirer aussi juste, il faut, disent les Allemands, que l'artillerie française soit dirigée par un téléphone secret. Aux premiers obus le curé sera placé seul sur la route visée.

Mais de longs mois plus tard, les pièces communiquées par l'ambassade d'Espagne apprennent que M. le Curé de Vandières avaient été fusillé pour avoir tenté de s'enfuir, ce qui d'ailleurs n'a aucune vraisemblance.

Le samedi, 26 septembre, M. Mamias est de nouveau appelé à Pagny. Désormais son Journal ne peut nous renseigner. Il revient atterré. Le dimanche 27, il dit sa messe, gardé par quatre soldats. Le 28, des évacués de Mamey et des villages voisins, qui erraient depuis dix jours, arrivent à Vandières. M. le Curé, ému jusqu'aux larmes par leur misère, obtient la permission de les répartir dans le village et prend chez lui M. Rombard, curé de Mamey. Il était trois heures du soir ; M. Mamias le fait manger, et, pendant le repas, dit à son hôte : "Je dois être arrêté avec deux de mes paroissiens qui n'en sont pas avertis ; je vais les prévenir. Comme il est tard, nous ne serons sans doute pas de retour ce soir, mais demain." Il le quitte et revient peu après entre deux soldats. Il prend son bréviaire, et on l'emmène rapidement avec M. Fayon, M. Durand et deux jeunes garçons de culture.

Ils passèrent la nuit à Pagny dans une salle du patronage. M. le Curé demanda un banc pour ses compagnons ; et lui se promena de long en large en disant son chapelier. Que se passa-t-il ? Il est certain que les prisonniers ne furent traduits devant aucun conseil de guerre. Sans doute, le pasteur eut, dans cette dernière nuit, la consolation de préparer à la mort ses paroissiens, dont l'un, après de longues années de luttes, était venu se réconcilier avec lui quelques semaines auparavant.

Le lendemain matin, mardi 29 septembre, on les fit monter en charrette avec un enfant de quinze ans, domestique à Villers sous Prény. Ils traversèrent Arnaville, escortés par des soldats. M. Mamias disait son bréviaire. On lui demanda : "Où donc allez-vous ?" Il répondit en levant les bras : "Dieu le sait" ! A un kilomètre d'Arnaville, la voiture s'arrêta. Les Allemands avaient éloigné les travailleurs des champs ; mais ils avaient oublié un jeune homme qui cueillait des fruits sur un arbre et qui devait rester le témoin caché de ces derniers événements.

Un détachement de soldats attendait les prisonniers qui durent faire à pied quelques centaines de mètres. A la vue des bourreaux, les enfants essayèrent de fuir.... M. Mamias tomba, première victime, et fut achevé à coups de crosse et à coups de pied : son crâne fracassé et ses membres brisés, ainsi qu'on les retrouva plus tard, en sont un nouveau témoignage.

Les soldats commencèrent à creuser une fosse. Une colonne d'artillerie vient à passer ; ils se cachèrent ; puis restés seuls, ils achevèrent leur sinistre besogne. Le commandant de la colonne raconta au maire de Bayonville qu'il avait vu des cadavres sur la route. Des enfants trouvèrent la tombe toute fraîche et rapportèrent des images ensanglantées, échappées au bréviaire de M. Mamias.

Après l'armistice, Mgr l'Evêque fit placer une Croix sur le tertre et célébrer un service à Arnaville. Le 27 octobre 1919, en présence du docteur Maillard, de Pagny, et de quelques curés des environs, la famille de M. Mamias fit procéder à l'exhumation des victimes et ramener leurs cercueils à Vandières. Le lendemain, une trentaine de prêtres, tous les paroissiens, bien émus, on le comprend, assistèrent aux funérailles que présida M. le Vicaire général Barbier. M. le Doyen de Pont à Mousson prononça l'éloge funèbre ; naturellement vint à ses lèvres le texte de saint Jean : "Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis."

Le curé de Vandières a préféré rester avec ses ouailles, partager leurs émotions et leurs souffrances et calmer leurs craintes. Sans provocation ni imprudence, il les a défendues contre les pillages et les excès de vainqueurs qui croyaient pouvoir tout se permettre. Peut-être les a-t-il gênés ! Peut-être ont-ils voulu, par sa mort et celle de ses compagnons, semer la terreur chez les populations des pays qu'ils occupaient ! Quoi qu'il en soit, nous honorerons toujours la mémoire de ce prêtre à l'âme droite, vraiment sans peur et sans reproche, qui mit toute son ardeur, à faire son devoir, et mérita la grâce de voir agréer par Dieu le sacrifice de sa vie, qu'il avait fait pour sa paroisse et son pays.

Pages du journal du lundi 13 octobre 1930

L'inauguration du monument élevé à la mémoire de M. l'abbé Mamias et des cinq habitants de Vandières et de Villers sous Prény que les Allemands fusillèrent en 1914.

Bayonville, 12 octobre – Aujourd'hui a eu lieu, à Bayonville, sous la présidence de M. Louis Marin, ancien ministre, député de Nancy, l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire

des six victimes civiles de Vandières et Villers sous Prény, sauvagement fusillées et massacrées par les Allemands le 29 septembre 1914 sur la route de Bayonville et Arnaville. Un temps gris et une pluie fine et persistante semblaient s'être mis à l'unisson des cœurs étreints d'une douloureuse émotion à l'évocation du drame atroce qui se déroula, il y a seize ans, dans cette riante et paisible vallée du Rupt de Mad, sous un boqueteau de peupliers, formaient une auréole de gloire à la simple stèle.

La cérémonie religieuse

A 10 heures, dans l'église bondée de fidèles, M. l'abbé Georgin, parent de M. l'abbé Mamias, curé de Vandières, qui fut une des victimes de cette criminelle tragédie, célébra une messe de Requiem.

Il était assisté de M. le chanoine Ségault, aumônier de la Visitation, ancien professeur au petit séminaire de Pont à Mousson, et collègue de l'abbé Mamias, et du Révérend père Jacques, missionnaire en Indo-Chine.

Aux premiers rangs de l'assistance, nous avons noté la présence de MM. Louis Marin ; Lemoine, maire de Bayonville, entouré de son conseil municipal ; Quenette, maire de Vandières, et les conseillers de cette commune ; Grandcolas, conseiller d'arrondissement du canton de Thiaucourt ; Lanno, conseiller d'arrondissement du canton de Pont à Mousson ; Moitrier, ancien maire de Bayonville pendant la guerre ; Lequy, maire de Bouillonville et Heymonnet, adjoint au maire de Villers sous Prény.

Cérémonie profondément émouvante dans sa simplicité ; la messe se déroula au milieu de l'émotion générale, accentuée par la beauté des chants liturgiques, qu'exécuta à plusieurs voix la chorale des jeunes filles de Bayonville, sous la direction de M. l'abbé Noblemaire, curé de la paroisse, grand mutilé de guerre.

Le sermon

Le sermon fut prononcé par M. le chanoine Segault.

Avec une émotion que partageaient tous ceux qui, dans la petite église, étaient venus prier pour les martyrs de la tragique journée de septembre 1914. M. l'abbé Segault retraça le calvaire des six [...] Charrette se trouvaient six hommes : l'abbé Mamias, curé de Vandières, deux hommes d'âge mûr, M. Durand et M. Fayon ; trois jeunes gens, dont l'un avait à peine quinze ans."

"Arrivés la veille au soir, ils avaient passé la nuit dans une salle de patronage, à Pagny sur Moselle. Que se passa-t-il pendant cette nuit ? Nul ne le sait. Ce qui est certain, c'est que les prisonniers ne furent pas traduits devant un conseil de guerre."

"Nuit sinistre, interminable, où les captifs ne pouvaient dormir, mais voyaient passer dans les ombres, glissant sur les murs des visions d'épouvante ! Pourtant à ces malheureux la Providence avait ménagé une consolation et un réconfort dans la présence d'un prêtre. Nous savons que l'abbé Mamias demanda un banc pour ses compagnons et que lui-même se promena de long en large, en égrenant son chapelet. Nous pouvons supposer que, pendant les longues heures d'insomnie, le prêtre sut tirer de son cœur des paroles assez tendres et assez fortes pour encourager ses compagnons, les préparer aux pires extrémités, et faire descendre en eux le pardon divin qui ouvre le ciel".

"Ils pouvaient donc être prêts à toute épreuve. De fait, en traversant Arnaville, à cette question qui lui était posée : "Où allez-vous donc ?". L'abbé Mamias répondit, en levant les mains au ciel "Dieu seul le sait !". Calme et recueilli, le prêtre priait avec son bréviaire, comme il l'eût fait dans sa stalle à l'église".

"A quelque distance d'Arnaville, la voiture s'arrêta, les prisonniers durent faire à pied quelques centaines de mètres. Personne sur la route ni dans les environs, car les Allemands avaient écarté tout témoin. Tout à coup, ils se trouvèrent en présence d'un détachement en armes. A cette vue, ils comprirent que c'était la mort sous les balles".

"Les enfants, qui n'avaient pas vingt ans, se débattirent contre le sort cruel et tentèrent de fuir. Empoignés et garrottés, ils n'eurent plus que leurs cris perçants pour exprimer leur douleur. Et si les échos de vos collines ne redisent plus cette plainte, soyez sûrs que dans la mémoire des bourreaux, ce cri retentit toujours, tandis qu'apparaissent les faces convulsées de ces enfants et leurs jeunes corps étendus dans une mare de sang".

"Que se passa-t-il encore ! Nous ne le savons pas. Sans doute le prêtre donna une dernière absolution, embrassa ses compagnons, et offrit le sacrifice de sa vie pour sa paroisse et pour la France. Alla-t-il plus loin ? Protesta-t-il de l'innocence de ses compagnons et, en faisant appel à la justice divine, donna-t-il à ces officiers allemands un solennel avertissement ? C'est possible : peut-être même est-ce probable, car l'abbé Mamias tomba le premier et fut achevé à coups de crosse et à coups de pied. Quand on déterra les cadavres, on trouva son crâne fracassé et ses membres brisés, tandis que les corps de ses compagnons étaient intacts.

"Les soldats creusèrent une fosse pour enfouir ces cadavres. Surpris par le passage d'une troupe d'artillerie, ils se cachèrent, honteux de leur travail. Restés seuls, ils achevèrent leur sinistre besogne."

"Pendant quatre ans, la terre qui recouvrait ces morts garda son secret. Mais des images pieuses échappées du bréviaire de M. Mamias et tachées de sang, le témoignage d'un jeune homme, qui, caché dans un arbre, avait suivi de loin, ce drame sanglant, les aveux d'officiers allemands, attristés et indignés de ce massacre inutile, vinrent porter jusqu'en France et jusqu'aux extrémités du monde la nouvelle de ce forfait allemand."

"Forfait abominable, ajouté à tant d'autres, commis en Lorraine, en France, en Belgique ! Rien que dans notre département, treize prêtres fusillés, quarante civils tués à Gerbéviller, quatre vingt civils brûlés ou égorgés à Nomeny. Ici, le crime était encore plus évident. Ce n'est pas dans la fureur de la bataille, que ces innocents ont été massacrés, c'est après une décision froidement méditée, prise sans enquête et sans jugement. Crime stupide et insensé qui mêlait dans la même tuerie des jeunes gens et des hommes âgés ! Crime deux fois sacrilège qui osait fusiller un prêtre et piétiner son front et ses mains consacrées par l'onction sainte!"

"Faut-il accuser de ce crime le major von Kayser, qui, un mois auparavant, faisait déjà fusiller, à Jarny un prêtre d'une haute intelligence et d'une magnifique culture littéraire et scientifique, l'abbé Vouaux, agrégé de l'Université et professeur de rhétorique au collège de la Malgrange ? Faut-il l'imputer au grand état major allemand, qui avait donné l'ordre de terroriser les populations et de rendre la guerre plus violente, afin qu'elle fut plus courte [...] n'échapperont pas à la justice divine. Dieu qui a vengé Abel saura venger nos martyrs..."

M. le chanoine Ségault montre ensuite quelle grande leçon nous ont donnée ces héros avant de mourir. Leçon de courage, d'union et de foi chrétienne. "Nous nous souviendrons de cette histoire, dit-il encore et nous profiterons de ces nobles exemples. Nous continuerons le patriotisme de ces français et les vertus de ces Lorrains".

Après ce sermon qui a touché aux larmes tous les assistants, M. le chanoine Ségault donne l'absoute.

La cérémonie d'inauguration

A midi, un déjeuner fut servi, sous la présidence de M. Louis Marin, au café du Château.

Un cortège se forma ensuite devant la mairie, pour se rendre jusqu'au monument, situé à quinze cents mètres environ de Bayonville, sur la route d'Arnaville.

En plus des personnalités déjà citées notons encore la présence de M. le conseiller de préfecture Gourguechou, représentant M. Magre, préfet de Meurthe et Moselle, le commandant Durant, représentant le souvenir français. M. Humbert, marie d'Arnaville, M. l'abbé Meunier ou Munier, curé de Vandières, une importante délégation de Jeunesses Patriotes de Norroy et des communes environnantes entourant M. de Pommery, secrétaire général des J.P., ainsi que des délégations d'anciens combattants de Pagny sur Moselle, Vandières, Villers sous Prény, Bayonville et Arnaville.

A travers les rues de la commune, qui avaient reçu une délicate décoration de drapeaux et de verdure, le cortège se mit en marche ayant à sa tête la compagnie des sapeurs pompiers sous la direction du sous-lieutenant M. Boucher.

Lorsque les personnalités officielles arrivèrent devant le monument une foule imposante venue de tous les villages voisins s'était déjà rassemblée autour de la stèle qui se dresse émouvante dans sa simplicité portant cette inscription.

**A la mémoire des habitants de Vandières et de Villers sous Prény,
massacrés ici par les Allemands le 29 septembre 1914.
Passant, souviens-toi et médite**

Là, sous la pluie qui tombe lourde, sous un ciel bas et gris d'automne, les divers orateurs vont rappeler en termes émus la mémoire des six victimes de la barbarie allemande :

MM. l'abbé Mamias, 48 ans, curé de Vandières ; François Durand, 59 ans ; Henri Fayon, 64 ans ; Poussardin Eugène, 20 ans ; Périllat Marcel (Péquillat dans l'article de journal), 19 ans, tous cinq de Vandières, et Dozard Georges, 15 ans de Villers sous Prény.

Une lettre de Mgr Jérôme

M. l'abbé Noblemaire bénit le monument et donne lecture d'une lettre de Mgr Jérôme, vicaire capitulaire de Nancy, qui écrit notamment :

"C'est une sainte pensée que tous ont eue d'élever à ces glorieux morts le monument que vous allez bénir. Je les félicite. Ce monument rappellera des jours douloureux, mais aussi il évoquera en la personne du cher curé de Vandières, qui fut si cruellement et si odieusement frappé, là, entre Bayonville et Arnville, à la tête de ses paroissiens, la figure du Bon Pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis et avec ses brebis.

J'ai voulu relire les pages si émouvantes que lui consacre notre Livre d'or. J'ai voulu, un instant, revivre avec vous ces heures angoissantes des mois d'août et septembre 1914, et gravir à nouveau à la suite du cher curé, le calvaire qui devait le mener à la dernière immolation, au suprême sacrifice. Ce fut le sacrifice, ce fut l'immolation du bon pasteur. Bon pasteur, certes, il l'avait été toute sa vie, il le fut surtout, il le fut jusqu'à l'effusion du sang, en ces jours douloureux partageant les souffrances de ses paroissiens, multipliant les démarches qui pouvaient adoucir leur sort ou écarter les dangers qui les menaçaient, les défendant contre les vexations d'un ennemi pour qui la guerre justifiait toutes les riveurs et les pires cruautés. Et comment n'être pas ému jusqu'aux larmes à la lecture des dispositions dernières que quelques jours avant sa mort, sous le regard de Dieu, il consignait dans son journal. Le 11 août 1914, à l'approche des premières menaces, il avait écrit : "Seigneur, s'il faut être victime et si vous me jugez digne de tant d'honneur, je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour ma chère Patrie...". C'était le calvaire qui commençait. Il se continua au cours des semaines qui suivirent. Le danger s'aggravait chaque jour. Le bon curé ne se faisait plus guère d'illusion, et, généreusement, il renouvelait son sacrifice : "Sainte Vierge Marie, écrivait-il encore, recevez votre prêtre qui vous supplie humblement de lui venir en aide : bénissez mes paroissiens pour lesquels j'offre mes souffrances, ma dernière agonie et ma mort...". Le mois de septembre se passe dans l'attente... Le 29, l'immolation était consommée, et vraiment, dans toute la réalité de l'expression, le bon pasteur avait donné sa vie pour son troupeau, et dans des circonstances telles que la seule lecture du récit qui nous retrace ce douloureux martyre fait encore passer dans nos âmes je ne sais quel frémissement d'indignation et d'horreur.

Oh ! oui, monsieur le curé, une fois encore je remercie avec vous les paroissiens de Vandières et de Bayonville, d'avoir voulu, par ce monument que leur piété émue élève à la mémoire [...] de haine qui anima nos cœurs en ce moment. Nous pardonnons, comme Jésus pardonnait sur la Croix ; nous pardonnons, comme pardonnait notre cher abbé Mamias à ceux qui se faisaient ses bourreaux et les bourreaux de ses paroissiens. Nous pardonnons mais nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir. Et nous devons à la mémoire de nos chers morts – à la mémoire des

ouailles, à la mémoire tout particulièrement du pasteur – l'hommage de notre affection, de notre reconnaissance, de notre prière. Belle, très belle et très bien remplie avait été la trop courte vie de M. l'abbé Mamias. Plus admirable fut sa mort, mort affreuse, mais si chrétiennement acceptée, si sacerdotalement offerte pour sa paroisse et pour la France".

Discours de M. Lemoine, Maire de Bayonville

"Il y a seize ans, le 29 septembre 1914, se déroulait ici une des plus horribles tragédies de la grande guerre. Six personnes, cinq habitants de Vandières, un enfant de Villers sous Prény, étaient massacrés sans jugement, par les Allemands. Cet endroit un peu sauvage, un peu caché étant bien choisi par les Boches pour assassiner ces malheureux, car ce fût un véritable assassinat qui fut commis sur des êtres innocents et sans défense. Ils ont essayé de les faire disparaître après les avoir horriblement mutilés, et ces martyrs ont eu une agonie effrayante. Malgré leurs précautions, quelques témoins ont assisté à ce drame. Quelques jeunes gens de Bayonville qui cueillaient des fruits ont entendu, derrière ces saules, les cris des jeunes gens (trois n'avaient pas 20 ans) demandant grâce, implorant la pitié de leurs bourreaux, mais ce fut en vain. On chercherait en vain un motif même futile qui put expliquer cet horrible forfait. L'abbé Mamias, prêtre de haute valeur, ne pouvait que gêner par sa présence, par sa franchise, l'exaction, les vols que les officiers allemands s'apprêtaient à commettre dans le village de Vandières.

Fayon, Durand, propriétaires bien tranquilles, vivaient la vie laborieuse et calme de nos villages et ne pouvaient être aucune menace pour l'armée ennemie. Que dire des malheureux enfants Poussardin, Péquillat, pupilles de l'Assistance publique, ne connaissant pas les douceurs de la vie de famille et pourtant heureux de vivre, car à 20 ans, la vie paraît belle ; Dozart, âgé de 15 ans, entrant à peine dans la vie et déjà appelé à tomber victime de la barbarie allemande. Cela paraît tellement hors de nature que l'on se serait cru reporté à 1 500 ans en arrière, alors que les Huns envahissaient notre pays, brûlant les villages et massacrant sans pitié les habitants. La même horde inique, venue de moins loin, mais aussi du Levant, a envahi notre France, voulant l'exterminer et la vaincre par la terreur.

Le reître allemand Von Kayser, qui a ordonné ce lâche assassinat et le massacre de Jarny, véritable descendant d'Attila, croyait sans doute faire trembler les habitants de nos pauvres villages envahis. Mais il ne connaissait guère le courage indomptable des Lorrains, peuple prédestiné, qui a subi de tout temps l'assaut des invasions barbares. Sous le joug allemand et la terreur, ils ont peut être courbé le front, mais ils gardaient au cœur l'espérance de la victoire. Ils ont accepté la tristesse de l'occupation, les souffrances, la déportation même, avec toujours la même foi vive dans les destinées du pays. Bayonville sans doute a frémi d'inquiétude et pleuré amèrement quand de malheureuses petites victimes civiles sont venues s'ajouter à celles dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, mais son attitude et son courage ont été dignes devant l'ennemi. Cette grande vertu de confiance et de courage nous est toujours nécessaire, alors que le vent d'Est nous apporte parfois le cliquetis alarmant des Casques d'acier. Souvenons-nous toujours de nos chers disparus, gardons leur exemple et soyons persuadés que leur sacrifice n'a pas été inutile car il nous a délivré du joug des barbares".

M. Quenette, Maire de Vandières

M. Quenette, maire de Vandières, apporte à son tour son hommage et celui des habitants de sa commune à la mémoire de leurs malheureux concitoyens tombés victimes de la barbarie allemande.

Il remercie M. Lemoine, maire de Bayonville, à qui est due l'initiative du monument qu'on inaugure aujourd'hui. Il remercie M. Marin qui a bien voulu par sa présence, rehausser l'éclat de cette cérémonie, et affirme que la population de Vandières entretiendra et vénérera le monument, qui lui servira de symbole pour inculquer à ses enfants le culte du souvenir.

M. Moissette

M. Moissette s'incline au nom des Anciens combattants de Pagny – Vandières devant le Souvenir de ceux qui furent d'innocentes victimes.

MM. Lanno et Grandcolas

Puis M. Lanno et M. Grandcolas, conseillers d'arrondissement de cantons de Pont à Mousson et de Thiaucourt saluent respectueusement les victimes de l'attentat dont on commémore le douloureux souvenir.

M. le commandant Durand

M. le commandant Durand, remplaçant M. le colonel Harang, au nom du Souvenir Français, s'incline devant le monument et affirme que le souvenir des héros tombés là restera vivant dans le cœur de toutes les populations lorraine et française.

M. Louis Marin

Attentivement, on pourrait presque dire religieusement écouté par cette foule qui participe vraiment de toute son âme à la cérémonie, M. Louis Marin montre quel réconfort apportent ces manifestations du souvenir.

Les parents et amis des victimes peuvent se dire que quand celles-ci sont tombées c'est à eux qu'allait leur pensée.

L'endroit où ces victimes ont été frappées est désormais sacré. Là où le sang des martyrs a coulé, leur âme revient pour insuffler sa foi aux vivants. Si elle revient, l'âme des martyrs dont on commémore le sacrifice pourra se dire que leur immolation n'a pas été inutile, qu'elle a servi le pays.

Quand on connaîtra dans le monde entier – car on ne les connaît pas encore – tous ces innombrables massacres qui se sont passés dans les pays envahis ; quand on les connaîtra bien, la guerre paraîtra encore plus repoussante.

On a parlé de "crimes soldatesques" ; c'est inexact. Partout les armées allemandes opérèrent de la même façon. C'était l'invasion s'accompagnant de la terreur systématiquement organisée pour affaiblir le moral de la population. Tous les principes furent piétinés, on ne respecte [...] considère par elle comme des chiffons de papier !

M. Louis Marin montre quelle gravité représente pour l'avenir, cette démonstration que les traités les plus solennels peuvent être impunément violés.

Si nous voulons que des événements comme ceux-ci ne se reproduisent plus, il faut en entretenir le souvenir ans la mémoire des vivants. Il faut que des monuments comme celui-ci s'élèvent le long des routes pour que, toujours, on se rappelle ceux qui ont vu les choses dans leur horreur et qui en ont souffert.

En Lorraine plus qu'ailleurs, nous devons nous en souvenir. La France peut quelquefois s'endormir, la Lorraine doit veiller, car elle est à juste titre, considérée comme le symbole de la fidélité à la Patrie comme elle symbolise si justement la fidélité au souvenir des morts.

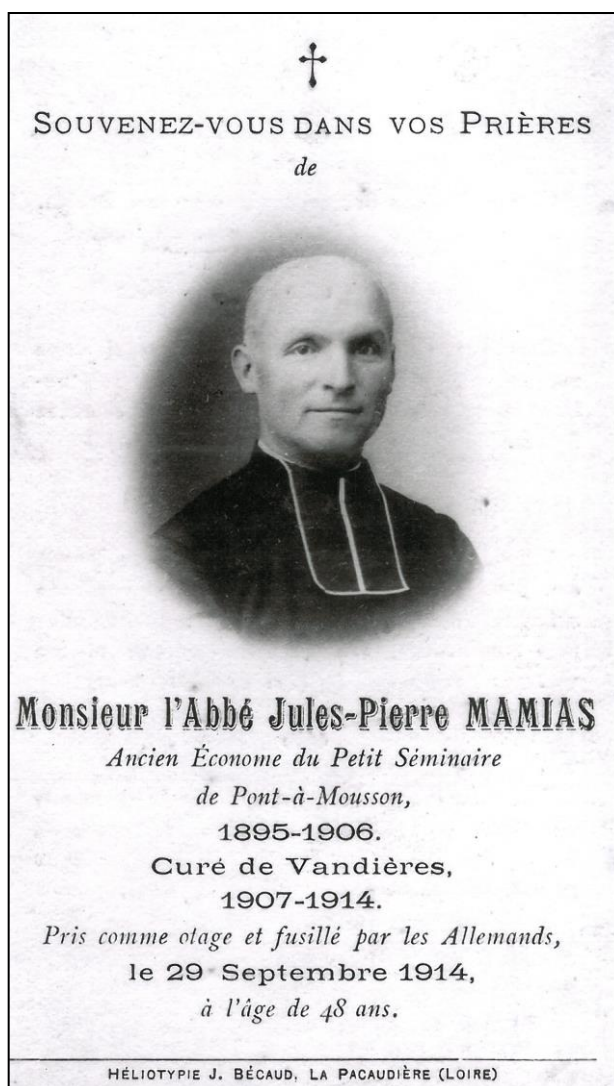
M. le conseiller de préfecture Gourguechon, en l'absence de M. le préfet empêché, parle ensuite et dit son admiration pour les martyrs dont le souvenir doit toujours être présent à notre mémoire, et qui doivent nous servir d'exemple continu de dévouement à la Patrie.

Cette touchante et triste cérémonie prend fin après que M. Fayon, fils d'une des victimes a adressé ses remerciements émus à tous ceux qui ont permis par leurs efforts, l'érection de ce monument qui entretiendra le culte du souvenir chez tous ceux qui ont survécu à la guerre et dans les générations futures.



Souvenir de Mme NICOLAS pour le centenaire de la mort de son grand-oncle.

PHOTOS RARES DE Mme NICOLAS





La Société de trompettes "L'espérance" a existé du 21 juin 1910 au 14 juillet 1913. Fondée entre les jeunes gens et les adultes de Vandières, elle avait pour but de resserrer les liens de camaraderie, développer l'esprit de solidarité entre tous les membres et de donner une récréation saine qui conserve, fortifie et complète l'éducation morale et intellectuelle.

Le bureau était composé de :

- BELIN Dominique, Président
- QUENETTE Jean, Vice-président
- BRANDEBOURGER Henri, Secrétaire
- MOISSETTE Emilien, Trésorier
- BELIN Roger, Directeur

Honneur aux enfants du pays morts pour la patrie guerre 1914/1918





VANDIÈRES (M. et M.)
Le Monument
élevé aux Enfants du Pays
morts pour la Patrie
(1914-1918)

(19) 50



De la Courbe, photograph, 1918-1919